BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉCONOMIE POLITIQUE
publiée sous la direction de Alfred Bonnet

LES

SYSTÈMES SOCIALISTES

PAR

Vilfredo PARETO

Cours professé à l'Université de Lausanne

TOME SECOND

PARIS (5e)
V. GIARD & E. BRIÈRE
Libraires-Éditeurs
16, RUE SOUFFLOT, 16
1903

Digitized by Google

CHAPITRE XI

LES SYSTÈMES SCIENTIFIQUES

More. — Fourier. — Proudhon.

L'*Utopie* de Thomas More. — Transformation agricole de l'Angleterre au temps de More. — Problème général, pour atténuer les maux de semblables transformations. — Système de Fourier. — L'expérience invoquée par Fourier. — L'abus de l'analogie est le vice capital des raisonnements de Fourier. — Cosmologie de cet auteur. — Comment elle se soude au système social. — Caractères principaux de ce système. — Mélange de réalités expérimentales et de rêveries. — Répartition du produit entre les capitalistes, les entrepreneurs et les travailleurs. — Système de Proudhon. — Il repose sur une erreur qu'on retrouve chez un grand nombre d'auteurs. — La monnaie et ses fonctions. — Sophisme remarquable qui confond la convertibilité de la monnaie fiduciaire avec le gage de cette monnaie. — Comment Proudhon démontre la possibilité de la gratuité du crédit. — Recherche du sophisme que renferme ce raisonnement. — Le système de *comptabilisme social* de M. Ernest Solvay 252

CHAPITRE XII

LES SYSTÈMES SCIENTIFIQUES

L'état isolé. — La terre libre. — La nationalisation du sol. — Le socialisme municipal.

Les théories de Thünen. — La terre libre. — Causes de beaucoup d'erreurs en économie politique. — Les conditions générales de l'équilibre économique. — Comment, pour s'éviter de les considérer dans leur ensemble, on tombe en erreur. — On s'imagine pouvoir déterminer l'intérêt séparément des autres prix et quantités inconnues. — Erreur semblable dans la théorie du coût de production. — Dans celle du *fond des salaires*. — Dans la recherche de la répartition du produit entre le capital et le travail. — Dans la recherche de la limite des prix. — Dans celle de la limite des salaires. — Erreurs

Digitized by Google

particulières à cette dernière théorie. — Elle devient de plus en plus erronée à mesure que l'on restreint le nombre des capitaux pris en considération. — Les maux de la société attribués au défaut de capitaux fonciers. — La *nationalisation* du sol. — Le socialisme municipal ; ce qu'il représente. — Comment certaines entreprises collectives peuvent donner de bons résultats. — Progrès à réaliser dans le gouvernement des entreprises collectives 285

CHAPITRE XIII

LES SYSTÈMES SCIENTIFIQUES

L'économie marxiste.

L'œuvre de Marx ; ses interprétations populaires et ses interprétations savantes. — Interprétations du *Capital*. — Les traits principaux des théories de Marx sont empruntés aux économistes anciens. — Marx présente souvent une même question sous des aspects contradictoires. — Les deux aspects sous lesquels il présente la circulation qui donne naissance au capital. — Motifs probables de la contradiction. — Ce qu'il y a de vrai dans la formule de Marx. — La théorie de la valeur et ses contradictions. — Flottements dans le sens du terme *valeur*. — Origine des défauts de la théorie de la valeur chez Marx. — Procédé d'élimination employé dans la démonstration. — Nouvelles contradictions. — Le capital variable, le degré d'exploitation du travail et le taux du profit. — Méthode des moyennes largement employée par Marx pour se débarrasser des circonstances et des différences qui gênent ses théories. — Erreurs auxquelles elle conduit. — Il est faux que tous les capitaux tendent à prendre la même composition moyenne. — Les écarts de l'exégèse. — La baisse du taux du profit (intérêt) admise et expliquée par Marx. — Erreurs de cette théorie. — Précautions qu'on doit prendre pour ne pas être induit en erreur par le procédé des moyennes. — Comment Marx les néglige. — Le travail cristallisé et la valeur. — Les termes de cette théorie ne correspondent pas à des choses réelles, et les faits la contredisent. — Tautologie dans l'évaluation du « travail supérieur ». — L'expression : « travail ordinaire qui produit l'or ou l'argent » n'a pas de sens. — Moyenne employée pour tâcher d'écarter l'influence des capitaux sur la valeur. — Variabilité technique et variabilité économique des coefficients

Digitized by Google

de production. — Marx ne considère que la première. — Erreurs qui sont la conséquence de cette manière de procéder. — Interprétation populaire des théories économiques de Marx. — Sa pierre angulaire est la théorie de la valeur. — Comment on explique l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste. — Conséquences bizarres de la théorie de la plus-value. — Le prêt direct des denrées et l'usure dans l'économie Marxiste. — L'erreur des théories économiques de Marx n'implique nullement l'erreur des doctrines collectivistes. — Les théories de Marx au point de vue objectif. — Leur influence sur l'évolution contemporaine 323

CHAPITRE XIV

LA THÉORIE MATÉRIALISTE DE L'HISTOIRE ET LA LUTTE DES CLASSES

Interprétation vulgaire et interprétation scientifique de la théorie matérialiste de l'histoire. — L'interprétation vulgaire conduit à des conceptions erronées. — Examen de l'affirmation que ce sont les conditions économiques qui déterminent « en dernière analyse » tout phénomène social. — But de l'interprétation vulgaire. — Marx n'est pas étranger aux conceptions de l'interprétation vulgaire. — Théorie qui fait dépendre de la race tous les phénomènes sociaux. — Interprétation savante de la conception matérialiste de l'histoire. — Idées de B. Croce et du prof. Antonio Labriola. — Le déterminisme historique. — Les idéologies bannies de l'histoire. — Les faits historiques sont loin d'être les conséquences logiques de certaines idées qui guideraient les hommes. — Le déterminisme historique n'est pas plus favorable au socialisme qu'à d'autres doctrines. — La lutte des classes. — Ses rapports avec le Darwinisme. — Bonnes observations de Marx au sujet du socialisme sentimental. — Les socialistes éthiques n'ont d'importance qu'en tant qu'ils sont les instruments d'autres partis. — La classe qui est au pouvoir a intérêt à nier l'existence de la lutte des classes. — Comment cette arme s'est retournée contre ceux qui en ont fait usage. — Critiques, faites par G. Sorel, de l'*idéologie* et de l'*humanitarisme*. — Interprétation vulgaire et interprétation savante de la lutte des classes. — L'interprétation vulgaire simplifie le phénomène et ne voit que deux classes. — Objections sans valeur faites à cette interprétation. — L'interprétation savante se rapproche de la réalité. — La

Digitized by Google

concurrence des organismes économiques et son influence sur la sélection. — Si on la supprime, il devient nécessaire, pour assurer la prospérité de ces organismes, de découvrir un autre mode de sélection. — L'existence de la lutte des classes et les formes que prend cette lutte. — Evolution de ces formes. — Intolérance des socialistes. — Ses analogies avec l'intolérance des catholiques, dans les temps passés. — Erreurs de l'école optimiste au sujet de la lutte des classes. — Position prise par l'école libérale. — Comment, en certains points, elle touche à l'utopie. — Obstacles qui s'opposent à ce que la lutte des classes devienne moins violente. — Complication et extension de la lutte des classes. — Ouvriers syndiqués et ouvriers non-syndiqués. — Examen subjectif et examen objectif des phénomènes. — Les ouvriers syndiqués représentent une élite. — Les *Trade-Unions*. — Evolution de la lutte des classes différentes selon le degré de liberté dont jouissent les pays où elle se produit. — Evolution en Angleterre. — Problèmes qui se posent à ce sujet. — Comment la tutelle du gouvernement affaiblit et fait dégénérer l'élite qui a le pouvoir. — Elle ne peut conserver sa situation que si elle est en mesure de la défendre. — Les Trade-Unions et les Trusts présentent un mélange de bien et de mal. — Les Marxistes intransigeants et les Marxistes transigeants. — Leurs dissensions ne diminuent nullement les probabilités de succès du socialisme. — Illusions, à cet égard, des adversaires du socialisme. — Le conflit entre le travail et le capital n'est qu'une des formes de la lutte des classes. — Celle-ci n'est qu'une forme de la lutte pour la vie ou le bien-être. — Seules certaines de ces formes peuvent être modifiées, le fond persistera 386

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

LES SYSTÈMES SCIENTIFIQUES.

L'économie marxiste.

L'œuvre de Marx ; ses interprétations populaires et ses interprétations savantes. — Interprétations du *Capital*. — Les traits principaux des théories de Marx sont empruntés aux économistes anciens. — Marx présente souvent une même question sous des aspects contradictoires. — Les deux aspects sous lesquels il présente la circulation qui donne naissance au capital. — Motifs probables de la contradiction. — Ce qu'il y a de vrai dans la formule de Marx. — La théorie de la valeur et ses contradictions. — Flottements dans le sens du terme *valeur*. — Origine des défauts de la théorie de la valeur chez Marx. — Procédé d'élimination employé dans la démonstration. — Nouvelles contradictions. — Le capitale variable, le degré d'exploitation du travail et le taux du profit. — Méthode des moyennes largement employée par Marx pour se débarrasser des circonstances et des différences qui gênent ses théories. — Erreurs auxquelles elle conduit. — Il est faux que tous les capitaux tendent à prendre la même composition moyenne. — Les écarts de l'exégèse. — La baisse du taux du profit (intérêt) admise et expliquée par Marx. — Erreurs de cette théorie. — Précautions qu'on doit prendre pour ne pas être induit en erreur par le procédé des moyennes. — Comment Marx les néglige. — Le travail cristallisé et la valeur. — Les termes de cette théorie ne correspondent pas à des choses réelles, et les faits la contredisent. — Tautologie dans l'évaluation du « travail supérieur ». — L'expression : « travail ordinaire qui produit l'or ou l'argent », n'a pas de sens. — Moyenne employée pour tâcher d'écarter l'influence des capitaux sur la valeur. —

Digitized by Google

Variabilité technique et variabilité économique des coefficients de production. — Marx ne considère que la première. — Erreurs qui sont la conséquence de cette manière de procéder. — Interprétation populaire des théories économiques de Marx. — Sa pierre angulaire est la théorie de la valeur. — Comment on explique l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste. — Conséquences bizarres de la théorie de la plus-value. — Le prêt direct des denrées et l'usure dans l'économie Marxiste. — L'erreur des théories économiques de Marx n'implique nullement l'erreur des doctrines collectivistes. — Les théories de Marx au point de vue objectif. — Leur influence sur l'évolution contemporaine.

L'œuvre de Marx peut être considérée sous trois aspects différents : 1° L'œuvre en elle-même ; 2° Les interprétations populaires ; 3° Les exégèses plus ou moins subtiles des savants. Il faut en outre distinguer la partie économique, la partie sociologique, la partie pratique ; elles sont d'une valeur très inégale.

Le *Capital* de Marx est le livre saint du socialisme et il possède à un degré éminent les caractères qu'on rencontre dans tous les livres saints, c'est-à-dire le vague et l'obscurité. Les marxistes parlent avec dédain des gens qui ne comprennent pas Marx, mais comme ils ne s'accordent nullement entre eux, il faut bien admettre que les gens qui ont le malheur de ne pas entendre exactement ce que Marx a voulu dire ne sont pas totalement inexcusables.

Voici comment s'expriment deux Marxistes d'un grand talent. B. Croce, dans un écrit polémique à propos des théories du prof. Antonio Labriola, dit : « Quelle est son interprétation de la pensée de Marx ? Ou quelle interprétation accepte-t-il parmi celles qui ont cours ? Sur cela M. Labriola garde le silence. Il est vrai qu'autrefois je crus apercevoir dans son affirmation « que la valeur-travail est, chez Marx, la *prémisse*

Digitized by Google

type sans laquelle le reste ne peut être pensé », une adhésion à ma thèse. Mais je vois maintenant que je dois m'être trompé, et que ces termes doivent avoir un autre sens, que pourtant, mis en garde par l'essai malheureux que j'ai fait, je me garderai bien de préciser. En attendant, Sombart a « suivi sa fantaisie » (1), Sorel « s'est livré à des élucubrations hâtives et prématurées », moi « je n'ai pas compris ». Nous voilà donc en présence d'un mystère ? Mon ami Labriola rappelle l'anecdote de Hegel, qui aurait dit qu'*un seul de ses élèves l'avait compris*..... Est-ce que ce fait se répète pour la théorie de la valeur de Marx ? (2) »

Un autre savant Marxiste, G. Sorel dit : « On a beaucoup écrit sur le *Capital* de Marx ; mais on a plutôt cherché à défendre ou à combattre les idées socialistes de l'auteur que l'on a approfondi ses thèses économiques et fait une critique satisfaisante de sa méthode. Il ne semble pas que les représentants du *socialisme scientifique* soient bien fixés sur le sens de la doctrine. Il y a quatre ans, M. P. Lafargue, répondant aux objections de V. Pareto, écrivait : « *Marx prouve* que la quantité de travail incorporé dans une marchandise constitue sa valeur, et que c'est autour de cette valeur que les prix oscillent » ; personne n'oserait aujourd'hui énoncer une pareille proposition qui passait, jadis, pour certaine parmi les socialistes. En 1894, F. Engels a publié le troisième volume du *Capital* ; les professeurs allemands W. Sombart et C. Schmidt firent une critique approfondie de ce livre et dirent que la théorie de la valeur est d'ordre purement logique (Sombart) ou une hypothèse (Schmidt). Engels écrivit, durant les derniers mois de

(1) *Ha almanaccato.*

(2) *Recenti interpretazioni della teoria Marxista del valore e polemiche intorno ad esse.*

Digitized by Google

sa maladie, un article important destiné à éclaircir les difficultés soulevées... on y lit que « la loi de la valeur a régné durant une période de cinq à sept milliers d'années, qui s'étend du commencement de l'échange, transformant les produits en marchandises, jusqu'au xv^e^ siècle de notre ère ». Mais que vaut-elle maintenant ?... Si on admet l'interprétation d'Engels, comment peut-on se servir, pour raisonner sur l'économie capitaliste, d'une loi ayant perdu sa valeur depuis le xv^e^ siècle ? Que signifie la théorie de Marx ? » (1).

M. Jean Bourdeau nous résume assez bien ainsi l'état actuel de la question au sujet des doctrines de Marx : «... Marx, a dit Liebknecht, est comme la Bible, on l'interprète dans les sens les plus opposés. M. Sombart rapporte que Marx aurait dit un jour : *Moi je ne suis pas Marxiste*, déclaration peu flatteuse pour l'intelligence de ses disciples. Il y a en réalité trois doctrines dans le marxisme. Une doctrine *hermétique*, que possédaient seuls ses auteurs, et dont M. Kautsky, le grand théologien Marxiste, le directeur de la *Neue Zeit*, est peut-être demeuré un des seuls dépositaires, — en admettant même qu'il le soit et que Engels n'ait pas emporté le secret dans sa tombe — ; une doctrine *ésotérique* que commentent un petit nombre de docteurs et de disciples ; enfin une doctrine *exotérique* pour la propagande et les réunions publiques, et qui ne s'accorde pas toujours avec la précédente (2). »

C'est bien ainsi que se présentent les choses. Mais en réalité il se peut que la doctrine *hermétique* n'existe pas. Ce ne sont pas les mêmes personnes qui ont, en général,

(1) *Sur la théorie Marxiste de la valeur* (*Jour. des Econ.*, Paris, mai, 1897).

(2) *L'évolution du socialisme*, Paris, 1901, p. 65-66.

Digitized by Google

la doctrine ésotérique et la doctrine exotérique. Ces divisions correspondent plutôt au degré de culture et à l'intensité des passions des exégètes de Marx. L'exégèse des ignorants est toujours beaucoup plus logique et claire que celle des savants, parce que les premiers ne voient pas les impossibilités des conséquences rigoureusement logiques de la doctrine et n'essayent nullement, par conséquent, d'esquiver ces conséquences, tandis que les savants, ayant connaissance de ces écueils, tâchent de naviguer, en suivant un sillage tortueux, afin de les éviter. L'homme du peuple ne voit aucune difficulté à admettre que Josué ait arrêté le soleil, il donne donc à ce passage de la Bible l'interprétation la plus logique, claire et naturelle. La personne qui a quelques notions d'astronomie voit au contraire surgir en foule les difficultés et, pour les éviter, doit faire des prodiges d'interprétation, non sans donner de nombreuses entorses à la logique.

Nous n'aurons pas la témérité de hasarder, à notre tour, une hypothèse sur ce qu'est au juste la *vraie* théorie de la valeur de Marx, et nous nous résignerons à l'ignorer, comme nous ignorons ce que veut dire le fameux *Pape Satan, pape Satan aleppe* de Dante : les auteurs qui désirent être compris doivent se donner la peine de s'exprimer clairement (1). Il est manifeste qu'un sens sur

(1) B. Croce, parlant du célèbre théorème, par lequel Marx établit que la valeur est égale au travail, dit : « Mais quel lien cette proposition a avec les lois de la société capitaliste ? C'est-à-dire quelle fonction remplit-elle dans les recherches ? Et quel est son sens intrinsèque (*e quale è poi il suo intrinseco significato ?*) Voilà ce que Marx ne dit jamais explicitement... » ***Mater. stor. ecc.***, p. 89 ; trad. franç., p. 98.

Ainsi voilà une proposition qui est le fondement de toute la théorie d'un auteur, et cet auteur ne daigne pas expliquer en quel sens ses fidèles doivent la comprendre ; il pose une énigme et ne la résout pas.

Digitized by Google

lequel n'ont pu tomber d'accord les plus savants Marxistes, un sens sur lequel Engels, l'*alter ego* de Marx, a attendu les derniers jours de sa vie pour donner une explication... qui obscurcit encore la question, un sens qui a échappé au gendre de Marx, M. Lafargue, qui doit avoir eu toute facilité pour s'en instruire auprès du maître, échappera toujours, si tant est qu'il existe, à des profanes tels que nous. L'examen de l'œuvre de Marx sera donc fait ici uniquement en donnant aux termes qui s'y trouvent le sens qu'ils ont dans le langage et sans chercher à percer les sublimes mystères qu'ils peuvent cacher.

Les prévisions de Marx et de Engels, au sujet de l'évolution économique, à notre époque, ne se sont pas vérifiées. C'est là un fait que toutes les plus subtiles logomachies du monde ne sauraient détruire. Les crises économiques devaient se faire toujours plus intenses et entraîner la ruine de la société « capitaliste ». Au contraire, elles se sont atténuées. La pauvreté a diminué, ou en tout cas n'a pas augmenté ; la classe moyenne n'a pas disparu ; les petites exploitations subsistent et se développent, la concentration croissante de la richesse ne se vérifie pas (1). C'est précisément la constatation de ces faits qui a valu à Bernstein d'amères critiques ; on lui a fait observer que même si c'était la vérité, il ne devait pas la dire.

Avant Bernstein, à une époque où la vogue de l'économie marxiste atteignait son maximum en Allemagne, M. le prof. Julius Wolf a traité ce sujet avec talent et a révélé ces erreurs (2). Il a fait voir : 1° Que les matériaux

(1) Voir les observations de Ammon : *L'ordre social* ; *Cours*, § 965.

(2) *Socialismus und kapitalistische Gesellschaftsordnung*, 1892.

Digitized by Google

statistiques de Marx étaient défectueux et que, en tout cas, ils ne prouvaient pas sa théorie. 2° Que les statistiques des revenus des consommations, de l'épargne, des héritages, du paupérisme, de la criminalité, des réformés du service militaire, et surtout de la mortalité, prouvaient qu'il était faux que la richesse allait en se concentrant toujours plus, que la pauvreté augmentât, que la classe moyenne disparût.

Mais il y a chez Marx une partie sociologique, qui est supérieure aux autres, et qui se trouve souvent d'accord avec la réalité. Marx a une idée très nette : celle de la lutte des classes ; c'est cette idée qui inspire toute son action pratique, et il lui subordonne toutes ses recherches théoriques. Celles-ci ne sont qu'un moyen pour atteindre un but qui existe indépendamment de ces recherches. C'est ce qui distingue la foi de la science ; la foi admet que ses vérités soient confirmées par la science, mais elle ne tolèrent pas que la science les contredise. C'est en vertu de ces principes, qui sont aussi ceux de l'Eglise catholique, que le congrès de Lubeck a condamné l'hérésiarque Bernstein (1) ; ce qui d'ailleurs ne veut point

(1) Kautsky reprocha à Bernstein les éloges des « bourgeois » et de se poser en « réformateur ». Bebel admet que la doctrine orthodoxe ou programme d'Erfurt n'est pas intangible, mais il n'est pas permis à un individu isolé de la critiquer ; seule, une commission élue par le congrès aurait ce droit.

C'est précisément ce qu'a décidé le Concile du Vatican. Parlant des Ecritures saintes, il dit : « Et afin de faire taire les esprits inquiets, qui pourraient en donner des explications erronées, il est décidé — renouvelant en cela la décision du Concile de Trente — que nul ne peut interpréter les Ecritures saintes d'une manière contraire au sens que leur donne la sainte Eglise, à qui seule appartient le droit d'interprétation. »

Un ordre du jour proposé par Bebel fut adopté par 203 voix contre 31 ; il est ainsi conçu : « Le Congrès reconnaît absolument la nécessité de la libre critique dans l'intérêt d'une évolu-

Digitized by Google

dire que le congrès ait eu tort ; il pourrait avoir raison, ainsi que l'Eglise catholique.

Marx est en outre dominé par des conceptions qui, bien qu'un peu vagues, ne manquent ni de consistance ni de vérité, et qui sont connues sous le nom de *conception, théorie, ou interprétation matérialiste de l'histoire*. Il faut y voir surtout une réaction contre la théorie qui affirmait que « la question sociale est une question morale ».

Toute cette partie sociologique de l'œuvre de Marx

tion intelligente du parti socialiste ; mais la critique essentiellement partiale exercée ces dernières années par Bernstein, qui s'abstient d'autre part de critiquer la société bourgeoise et ses représentants, l'a mis dans une position équivoque. Aussi le Congrès, espérant que Bernstein reconnaîtra son erreur et agira en conséquence, passe à l'ordre du jour. »

C'est encore ce que dit le Concile du Vatican : « L'Eglise est si éloignée de s'opposer à la culture des sciences et des arts, qu'elle les encourage et les protège en diverses manières, car elle n'ignore ni ne méprise les avantages qui en dérivent pour le bien de l'homme (dans l'intérêt d'une évolution intelligente du parti socialiste — dit Bebel)... Elle ne défend à aucune science de se servir de ses principes et de ses méthodes dans le domaine qui lui est propre ; mais tout en reconnaissant cette liberté raisonnable, elle veille à ce que les sciences ne jettent pas leurs erreurs et leurs contradictions avec les enseignements de Dieu (c'est-à-dire de Marx et de Engels), le trouble dans les consciences et la confusion dans le domaine de la foi. »

C'est en vertu de ces principes que l'Eglise catholique condamne ses Bernstein : « Qu'il soit anathème... celui qui dit que les sciences humaines doivent être étudiées avec une telle liberté d'esprit que l'on puisse tenir leurs assertions pour vraies alors même qu'elles sont contredites par la doctrine révélée. »

Les sciences économiques et sociales ni la statistique ne doivent pas être étudiées avec une telle liberté d'esprit que l'on puisse tenir leurs assertions pour vraies, alors même qu'elles sont contredites par la doctrine approuvée par les Congrès socialistes.

Digitized by Google

sera traitée dans le chapitre suivant. Ici nous nous bornons à l'examen de la partie économique.

Cette partie, dans ses traits principaux, peut se déduire des principes posés par les anciens économistes, par Ricardo et son école. La forme dans laquelle ses déductions sont exprimées appartient à Marx ; elle est propre à faire naître, par association d'idées, des sentiments favorables à la lutte des classes (1). Tout ce qu'il y a d'essentiel dans la théorie économique de Marx se trouve exprimé dans le passage suivant des *Principes d'économie politique* de John Stuart Mill ; Marx n'a changé que la terminologie. Nous ajoutons, en italiques et entre parenthèses, au texte de Mill, la terminologie de Marx.

« La cause du profit est que le travail produit plus qu'il n'est nécessaire pour son entretien (*plus-value, surtravail*) (2). Le capital employé dans l'agriculture donne un profit parce que les hommes peuvent obtenir de la terre plus d'aliments qu'il n'en consomment pendant la production, y compris le temps de la construction ou réparation des outils et des autres opérations nécessaires : de là résulte que si le capitaliste entreprend de nourrir les ouvriers à condition de recevoir le produit, il

(1) Voir chap. VII : *Les sophismes par association d'idées.*

(2) On pourrait dire également : La cause du salaire est que le capital produit plus qu'il n'est nécessaire pour son entretien. Si le mécanicien touche un salaire, c'est parce que la machine à vapeur produit plus qu'il n'est nécessaire pour son entretien.

Un certain produit, 100 par exemple, est obtenu par la combinaison de deux choses A et B ; on partage ce produit en donnant 60 à A et 40 à B. On peut dire : La cause qui fait que B reçoit 40 c'est que A ne produit pas seulement 60, mais qu'il produit 100. *Et vice versa :* La cause qui fait que A reçoit 60 c'est que B ne produit pas seulement 40, mais qu'il produit 100. Ces deux propositions, également vraies en un certain sens, donnent une idée également fausse du phénomène.

Digitized by Google

lui reste un profit (*plus-value*) après s'être remboursé de ses avances. En d'autres termes : les capitaux rapportent profit parce que les aliments, les vêtements, les matières premières et les outils durent plus de temps qu'il n'en faut pour les produire (*temps de travail nécessaire*), de telle sorte que si un capitaliste fournit de toutes ces choses une équipe de travailleurs, à condition de recevoir tout ce que produit leur travail, il lui restera, après avoir remplacé ses avances pour leurs besoins et l'entretien des instruments, une partie du temps pendant lequel les ouvriers travaillent pour lui (1) » (*sur-travail*).

Au point de vue de l'originalité des conceptions, la partie économique n'occupe pas le point central des œuvres de Marx. En réalité, bien que le *Capital* soit l'œuvre la plus étendue de Marx, c'est dans le *Manifeste du parti communiste* que l'on trouve ce point central, et le *Capital* n'est qu'un appendice, destiné à déblayer le terrain des objections qu'on pourrait faire à la doctrine, en se fondant sur l'économie politique.

Cette observation peut aider à comprendre l'impression qu'on éprouve lorsque, après avoir lu tout le *Capital*, on tâche de se faire une idée synthétique de l'ouvrage. Le manque d'unité y est évident, l'auteur voit clairement le but qu'il veut atteindre, mais il ne voit pas aussi clairement la route qui y conduit ; il en essaye plusieurs, quand il voit qu'une de celles-ci le conduit à des résultats en dehors de la réalité, il prend une autre route, souvent opposée à la première, et sans se soucier le moins du monde des contradictions qui peuvent en résulter. Comme les fidèles de Marx n'admettent pas que

(1) Liv. II, chap. XV, § 5. On entend souvent demander : « A quoi servent les théories de l'économie pure ? » — A ne pas tomber en de si lourdes erreurs.

Digitized by Google

leur auteur puisse manquer de logique ou de connaissances scientifiques, ces contradictions ne les choquent pas du tout, au contraire, ils admirent les profonds et sublimes mystères qu'elles doivent certainement céler. D'autre part, elles déroutent la critique. Si vous élevez des objections contre un passage du *Capital*, dont le sens vous paraît incontestable, on peut vous en citer un autre, dont le sens est entièrement différent. C'est toujours la fable de la chauve-souris. Si vous adoptez un sens, on vous répond :

> Je suis oiseau ; voyez mes ailes ;
> Vive la gens qui fend les airs !

Et si vous adoptez l'autre, on vous dit :

> Je suis souris ; vivent les rats :
> Jupiter confonde les chats !

Voici un exemple : 1° Un grand nombre de passages du *Capital* paraissent indiquer que le phénomène de la circulation économique doit être conçu comme des transformations effectives de monnaie métallique en marchandises et de marchandises en monnaie métallique, et que c'est en monnaie que se constitue le capital.

D'abord il faut écarter un doute. On pourrait supposer qu'en certains cas Marx confond la monnaie avec le numéraire. Il n'en est rien, ou pour mieux dire, il les distingue nettement quand cela lui convient. Il dit : « *La monnaie ou l'argent*. Jusqu'ici nous avons considéré le métal précieux sous le double aspect de mesure des valeurs et d'instrument de circulation. Il remplit la première fonction comme monnaie idéale, il peut être représenté dans la deuxième par des symboles. Mais il y a des fonctions où il doit se présenter dans son corps métallique comme équivalent réel des marchandises ou

Digitized by Google

comme marchandise monnaie. Il y a une autre fonction encore qu'il peut remplir ou en personne ou par des suppléants, mais où il se dresse toujours en face des marchandises usuelles comme l'unique incarnation adéquate de leur valeur. Dans tous ces cas, nous dirons qu'il fonctionne comme monnaie ou argent proprement dit par opposition à ses fonctions de mesures des valeur et de numéraire » (I, p. 53) (1). Et encore : « Dans le prix, c'est-à-dire dans le nom monétaire des marchandises, leur équivalence avec l'or est anticipée, mais elle n'est pas encore un fait accompli. » Il paraît donc bien que le « fait accompli » aura lieu ; en effet : « Pour avoir pratiquement l'effet d'une valeur d'échange, la marchandise doit se débarrasser de son corps naturel (2) et se convertir d'or simplement imaginé en or réel » (I, p. 43).

(1) Pour abréger, nous indiquons de la manière suivante les différents volumes du *Capital* :

I. — 1er volume. Trad. franç., Paris, librairie du Progrès.

Les trad. franç. des volumes suivants sont éditées par Giard et Brière.

II. — Livre II, *Le procès de circulation du capital.*

III. — Livre III, *Le procès d'ensemble de la production capitaliste,* I.

IV. — Livre III, *Le procès d'ensemble de la production capitaliste,* II.

(2) Remarquez cette phraséologie : une marchandise qui a un corps naturel et qui s'en débarrasse ! La marchandise existe indépendamment du *corps* qu'elle revêt. Elle a un *corps naturel*, elle se convertit en *or imaginé*, ou bien en *or réel* ; elle est « quelque chose à double face, valeur d'usage et valeur d'échange » (I, p. 16.) La valeur aussi est une entité indépendante qui se manifeste, se réalise, se convertit. Pour exprimer que la valeur devient égale au coût de production, Marx parle de « la transformation de la valeur des marchandises en coût de production ». « Les marchandises viennent au monde sous la forme de valeur d'usage » (I, p. 18). La marchandise est un *porte-valeur*. « La valeur d'usage devient la forme de manifestation de son contraire, la valeur » (I, p. 22). « Le travail concret devient la

Digitized by Google

Cela paraît clair : on évalue une marchandise en or, on anticipe ainsi sur la vente ; quand celle-ci a lieu, le fait est accompli et la marchandise a été effectivement échangée contre de l'or réel.

D'après cela, quand Marx dit : « La forme immédiate de la circulation des marchandises est M — A — M, transformation de la marchandise en argent et retransformation de l'argent en marchandise, vendre pour acheter (1). Mais à côté de cette forme, nous en trouvons une autre tout à fait distincte, la forme

A — M — A
argent — marchandise — argent

transformation de l'argent en marchandise et retransformation de la marchandise en argent, acheter pour vendre » (I, p. 61) ; il s'agit bien de transformations

forme de manifestation de son contraire, le travail humain abstrait » (I, p. 23).

C'est du pur *réalisme* ; et nous sommes reconduits aux disputes entre le *réalisme* et le *nominalisme*.

(1) Ce qu'il y a de vrai là dedans c'est que le consommateur fait ses comptes en *utilité* (*ophélimité*), et l'entrepreneur les fait en numéraire. *Cours*, § 87, 438, etc. Et si les capitaux et les entreprises étaient *socialisés*, l'Etat socialiste devrait encore établir ses comptes en numéraire, car une comptabilité tenue en ophélimités n'est pas réalisable. La science économique fait d'ailleurs connaître les rapports qui existent entre les comptes faits en numéraire et ceux faits en ophélimités.

La proposition de Marx se rapproche de la réalité si, au terme « argent » ,on substitue le terme « numéraire ». La circulation économique, à proprement parler, revient sur elle-même et c'est arbitrairement que nous l'interrompons. Sous cette réserve, il est vrai que de la circulation indéfinie :... numéraire — marchandise — numéraire — marchandise..., nous isolons, pour faire le bilan de l'entreprise, le chaînon : numéraire — marchandise — numéraire. En ce sens, on pourrait donc accepter la proposition de Marx, mais sous cette forme elle ne se prête plus à atteindre le but qu'a en vue notre auteur.

Digitized by Google

effectives ; d'ailleurs tout cela n'aurait pas de sens s'il ne s'agissait que de simples évaluations. « Dans la circulation A — M — A, l'acheteur donne son argent pour le reprendre comme vendeur.... S'il le laisse partir c'est seulement avec l'arrière-pensée perfide de le rattraper. Cet argent est donc seulement avancé » (I, p. 62). Cette circulation est très importante pour la théorie de Marx, car elle caractérise l'économie capitaliste. « C'est comme représentant, comme support conscient de ce mouvement que le possesseur d'argent devient capitaliste. Sa personne, ou plutôt sa poche, est le point de départ de l'argent et son point de retour. Le contenu objectif de la circulation A — M — A, c'est-à-dire la plus-value (1) qu'enfante la valeur, tel est son but subjectif, intime » (I, p. 64). Le *possesseur d'argent* ne peut désigner que l'homme qui possède matériellement de la monnaie. Possède-t-on une simple évaluation ? Celle-ci se renferme-t-elle dans *la poche* ? Est-elle le *contenu objectif* de la circulation A — M — A' ?

« Plus la production marchande se développe et s'étend, moins la fonction de la monnaie comme moyen de payement est restreinte à la sphère de la circulation des produits. La monnaie devient marchandise générale des contrats » (I, p. 58). Comment pourra-t-on dire qu'une simple évaluation est la *marchandise* générale des contrats ? Enfin voici qui est encore plus explicite, si c'est possible : « En régime capitaliste, la marchandise devient la forme universelle des produits, ce qui oblige ceux-ci à se convertir périodiquement en argent ; il en résulte qu'à mesure que la masse des marchandises augmente, il doit se produire une augmentation parallèle de l'or et

(1) Pour la définition de ce terme, voyez les citations de Marx, au chap. VII.

Digitized by Google

de l'argent servant de moyen de circulation, de paiement de réserve, etc. » (II, p. 129).

Nous croyons tenir une théorie clairement établie, et nous remarquons qu'elle est fausse de tout point. Comme l'a fait observer Jevons, les virements, les chèques et le *Clearing-House*, ont eu pour effet de nous ramener effectivement, pour une grande partie de la circulation, au régime du troc des marchandises. La monnaie intervient de moins en moins, proportionnellement dans les échanges ; ainsi donc si la circulation A — M — A est la caractéristique du régime capitaliste, il faudrait conclure, ce que Marx n'accepterait certes pas, que notre société s'éloigne de plus en plus de ce régime. Il est encore faux, et la statistique des pays civilisés le prouve, « qu'à mesure que la masse des marchandises augmente, il doit se produire une augmentation *parallèle* de l'or et de l'argent... » La masse de monnaie métallique, ces derniers temps, en Angleterre, par exemple, est très loin d'avoir augmenté, parallèlement, en proportion, avec la masse des marchandises.

2° Cette critique porte sur les propositions que nous venons de citer, mais elle n'atteint pas Marx, car il a d'autres propositions d'un sens tout différent. Déjà dans le 1er volume du *Capital*, il est dit que : « tant que les payements se balancent, elle [la monnaie] fonctionne seulement d'une manière idéale, comme monnaie de compte et mesure des valeurs » (I, p. 55). Il nous parle de « l'enchaînement des payements » et d'un « système artificiel destiné à les compenser » (I, p. 55). Dans le 2e volume apparaît un capital-marchandise à côté du capital-argent. « Les marchandises qui entrent dans la circulation du capital industriel (y compris les aliments nécessaires pour reproduire la force de travail et qui sont le résultat final de la conversion du capital va-

Digitized by Google

riable (1)), quelle que soit leur origine, quelle que soit la forme sociale de la production qui les a mises au monde, se présentent sous la forme de capital-marchandise, capital-commerçant, issu de tous les modes de production » (II, p. 101). C'est fort bien, mais cela ne s'accorde nullement avec « *la formule générale du capital* » (I, chap. III) : A — M — A'. Pourquoi nous parler toujours du « possesseur d'argent », de l' « homme aux écus » (2), si, puisque le capital-marchandise existe, cet homme est aussi bien possesseur de marchandise, ou l'homme aux marchandises ?

D'abord c'était tout le capital qui se présentait sous forme argent, maintenant ce n'en est plus qu'une partie : «... d'autres circonstances, résultant du procès de production, du procès de circulation, exigent qu'une part du capital avancé existe sous forme d'argent » (II, p. 275). Mais ce n'est qu'à regret que la première position est abandonnée ; Marx s'en prend aux économistes qui, dit-il, « perdent de vue, notamment, la fraction [du capital] qui se présente constamment sous la forme argent, bien qu'elle ait une grande importance dans la pratique et qu'elle facilite singulièrement la compréhension de l'économie bourgeoise » (II, p. 275). Ces derniers mots sont significatifs. C'est probablement pour nous faire mieux comprendre l'économie bourgeoise, qu'on avait com-

(1) Pour la définition de ce terme, voyez plus loin, p. 336, la citation de Marx.

(2) « La transformation de l'argent en capital doit être expliquée en prenant pour base les lois immanentes de la circulation... Notre possesseur d'argent, qui n'est encore capitaliste qu'à l'état de chrysalide... » (I, p. 70). « Pour pouvoir tirer une valeur échangeable de la valeur usuelle d'une marchandise, il faudrait que l'homme aux écus... » (I, p. 71). « Pour que le possesseur d'argent trouve sur le marché la force de travail à titre de marchandise... » (*ibidem*) ; et *passim*.

Digitized by Google

mencé, donnant une légère entorse à la vérité, par nous représenter tout capital sous la forme argent et par appeler le capitaliste l'homme aux écus.

Il y a en outre un certain « capital dégagé », et « si nous regardons de plus près ce capital dégagé — dont le fonctionnement est suspendu — nous voyons qu'une partie considérable doit toujours revêtir la forme argent » (II, p. 306). Mais hélas ! ce n'est qu'une partie. Là-dessus Marx se livre à des calculs fort peu compréhensibles. Même son ami Engels est obligé de l'avouer dans une note, où il dit : « Il a été assez difficile de préparer ce chapitre pour l'impression. Marx, qui connaissait à fond l'algèbre (1), n'avait pas l'habitude du calcul numérique, surtout du calcul commercial... Aussi en est-il résulté que Marx s'est embrouillé dans les calculs de la rotation, qu'il en a laissé beaucoup inachevés et que dans plusieurs autres il est arrivé à des résultats erronés et contradictoires... Les résultats peu certains de ces calculs pénibles ont amené Marx à attribuer une importance exagérée à un fait peu important à mon avis, à ce qu'il appelle le dégagement du capital argent... Ce qu'il faut retenir avant tout du texte de Marx, c'est qu'il démontre qu'une partie considérable du capital industriel doit constamment revêtir la forme argent et qu'une partie encore plus considérable doit prendre cette forme temporairement » (II, p. 309, 311).

Puisque ce n'est pas tout ce doit être au moins « une partie considérable ». Cela même n'est pas vrai (2) ; et

(1) Sur ce point Engels doit être cru sur parole : les preuves manquent.

(2) On évalue à 100 millions sterling le stock de monnaies d'or anglaises existant dans le Royaume-Uni et à 23 millions sterling le stock de monnaies anglaises d'argent (Administration des monnaies et médailles, en France — *Rapport au ministre des*

Digitized by Google

si Marx avait pu continuer ses études peut-être aurions-nous un autre volume du *Capital*, où cette *portion considérable* deviendrait une *petite portion* (1). Il y en aurait alors pour tous les goûts.

finances — 1900, p. 277). En tout, cela fait 123 millions sterling ou, à peu près, 3 milliards et 75 millions de francs. Forçons ce chiffre et admettons 4 milliards, nous serons certainement au-dessus de la vérité.

Les revenus du peuple anglais sont évalués à 30 milliards de francs (A. DE FOVILLE, *La richesse en France et à l'étranger*).

Les 4 milliards de monnaie métallique ne sont pas « une partie considérable » des 30 milliards de revenus ; ils n'en sont qu'une fraction entre 1/7 et 1/8.

Mais Marx parle des capitaux et non des revenus. Selon M. Giffen, il y a en Angleterre :

	milliards de francs
Exploitations agricoles	13,05
Chemin de fer anglais.	23,29
Mines, Usines, etc	29,49
Capitaux possédés par les personnes exemptes de l'impôt.	8,53
TOTAL.	74,27

Les 4 milliards ne sont pas « une partie considérable » de ces 74 milliards, ils n'en sont qu'une fraction en 1/18 et 1/19. Cette proportion est même beaucoup trop forte, car il est absurde d'attribuer tous les 4 milliards à ces capitaux. Comment donc seraient payés les honoraires des employés du gouvernement, l'armée, la marine, les arrérages de la dette, etc., etc. ?

En outre, l'évaluation des capitaux que nous venons de faire pèche considérablement par défaut. Les terres et les maisons donneraient 90 milliards ; il y aurait encore les fonds étrangers, etc. En tout, déduction faite des collections, mobiliers et des domaines publics, on arrive à 214 milliards.

(1) . . . . . .

MAÎTRE JACQUES. — C'est une grande cassette.

HARPAGON. — Celle qu'on m'a volée est petite.

MAÎTRE JACQUES. — Eh ! oui, elle est petite, si l'on veut le prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

. . . . . .

MAÎTRE JACQUES. — N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON. — Non, grise.

Digitized by Google

Pour le commerce étranger, Marx est très explicite. Il distingue « la fonction de la monnaie comme moyen de circulation et de payement à l'intérieur », et « sa fonction de monnaie universelle. Dans cette dernière fonction, la monnaie matérielle, c'est-à-dire l'or et l'argent, est toujours exigée » (I, p. 59). C'est encore faux. La compensation se fait aussi pour les payements internationaux. On peut voir une bonne description du phénomène dans la *Théorie des changes étrangers* de Goschen. Ce sont des choses très connues; d'ailleurs Marx lui-même parle de « solder les balances internationales ». Il ajoute : « l'or et l'argent servent essentiellement de moyens d'achat international toutes les fois que l'équilibre ordinaire dans l'échange des matières entre diverses nations se dérange ». Ici apparaît l'ancienne erreur de la balance du commerce. Le phénomène est bien plus compliqué. L'état des dettes et des créances d'un pays sur un autre ne résulte pas seulement de « l'échange des matières ». Marx accueille beaucoup des erreurs de l'ancienne économie politique ; il innove quant à la forme, mais fort peu quant au fond.

Il est bien entendu que nous ne songeons nullement à accuser Marx d'avoir sciemment altéré la vérité ; mais comme tous les auteurs qui défendent passionnément une thèse, il a été entraîné, probablement sans en avoir conscience, à choisir les arguments non à cause exclusivement de la dose de vérité intrinsèque qu'ils pouvaient renfermer mais plutôt à cause des avantages que pouvait en retirer sa thèse.

Or, il faut noter que, pour la thèse de Marx contre le capitalisme, il serait utile qu'en effet le « capital » fût

MAÎTRE JACQUES. — Hé ! oui, gris rouge, c'est ce que je voulais dire.

Digitized by Google

exclusivement de l'argent, qui, comme on l'a répété si souvent, est « une matière stérile ». Les personnes qui partagent cette manière de voir retrouvent leur opinion exprimée dans maintes phrases du *Capital*, reconnaissent dans « le possesseur d'argent, l'homme aux écus », l'éternel ennemi du prolétaire, et sont entièrement satisfaites. C'est le terrain sur lequel s'est placé carrément Proudhon, mais il a été trop ouvertement affirmatif, ce qui peut contenter les personnes peu instruites, mais ce qui prête facilement aux critiques des personnes qui ont quelques notions d'économie politique. Marx, au contraire, grâce à des propositions exprimant des sens différents, parvient à contenter toutes ces personnes ; successivement, à vrai dire, et sans trop se soucier des contradictions dans lesquelles il tombe.

Ce qu'il y a de vrai dans sa « formule générale du capital » s'obtient en considérant ce qu'il appelle A, non pas comme monnaie mais comme numéraire, comme une simple évaluation. La division du travail a pour effet que l'homme ne travaille pas et n'emploie pas ses capitaux pour se procurer directement les objets qu'il désire, mais bien pour se les procurer indirectement, au moyen du salaire ou d'autres gains. Le but de l'entrepreneur est de se procurer un bénéfice évalué en numéraire.

Or, il est certain que les trois phénomènes économiques suivants ne peuvent pas être identiques. 1° Les hommes travaillent et emploient leurs capitaux uniquement pour se procurer les biens dont ils ont directement besoin. On a ainsi une foule d' « économies » isolées. 2° La division du travail fait que les hommes travaillent et emploient leurs capitaux pour se procurer des objets dont ils n'ont nul besoin, mais qui leur servent à s'en procurer d'autres dont ils ont besoin. L'entrepreneur apparaît ; l' « économie » sociale est constituée. 3° La

Digitized by Google

division du travail et ses conséquences subsistent, mais l'Etat est devenu le seul entrepreneur, les capitaux sont collectifs.

La question est de connaître quels sont les points dans lesquels ces différentes « économies » coïncident et quels sont les points dans lesquels elles diffèrent. L'économie politique résout ce problème. Nous ne pouvons le traiter ici. Il nous suffira d'observer que Marx exagère au delà de toute mesure certaines de ces différences.

La théorie de la valeur va nous fournir un autre exemple très remarquable de la méthode de Marx.

Il faut d'abord observer qu'on établit les lois de la *valeur* avant d'avoir défini ce que c'est que la *valeur*. Dans le premier volume du *Capital* on nous dit seulement ce qu'elle n'est pas. Une note nous avertit que certains chiffres « n'ont de valeur qu'à titre d'explication. En effet, on a supposé les prix = les valeurs. Or, on verra dans le livre III que cette égalisation, même pour les prix moyens ne se fait pas d'une manière aussi simple » (I, p. 94). Ce défaut de définition du terme *valeur* ne frappe pas immédiatement, parce que Marx paraît dès les premières lignes du *Capital*, traiter de la *valeur d'échange* des économistes. « La valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport *quantitatif*, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèce différente s'échangent l'une contre l'autre... » (I, p. 14) Ici il n'y a rien d'obscur, mais cette valeur est le prix d'une marchandise en une autre, et si cette autre marchandise est la monnaie, cette valeur est le *prix* (1).

(1) Il est inutile, pour le sujet qui nous occupe, de distinguer entre la *valeur* exprimée par un rapport de deux quantités, par exemple 6/3 : six d'argent pour obtenir deux de viande, et le *prix* qui s'exprime en réduisant à l'unité la quantité de viande : trois d'argent pour un de viande.

Digitized by Google

C'est d'ailleurs le sens que lui donne toujours Marx, il avertit qu'elle n'est pas le prix, mais il en parle comme si elle l'était. Quand il dit « 20 mètres de toile = 1 habit = ... = 2 onces d'or » (I, p. 24) il est impossible de ne pas reconnaître le prix.

La théorie de la *valeur* ne s'établit pas sur l'entité mystérieuse qui ne sera définie qu'au IIIe livre, mais bien sur les rapports d'échange, les valeurs d'échange, les prix. « Prenons encore deux marchandises, soit du froment et du fer. Quel que soit leur rapport d'échange, il peut toujours être représenté par une équation dans laquelle une quantité de froment est réputée égale à une quantité quelconque de fer, par exemple : 1 quarteron de froment = *a* kilogrammes de fer. Que signifie cette équation? C'est que dans deux objets différents, dans 1 quarteron de froment et dans *a* kilog. de fer, il existe quelque chose de commun » (I, p. 14). « Le quelque chose de commun qui se montre dans le rapport d'échange ou dans la valeur d'échange des marchandises est par conséquent leur valeur ; et une valeur d'usage, ou un article quelconque, n'a une valeur qu'autant que du travail humain est matérialisé en lui. Comment mesurer maintenant la grandeur de sa valeur? Par le *quantum* de la substance « créatrice de valeur » contenue en lui, du travail » (I, p. 15) (1).

Il est donc parfaitement clair que la proposition fondamentale de l'œuvre de Marx, proposition qui établit

(1) Répétons que toutes ces propositions peuvent être retournées. La production s'effectue par la combinaison du travail et des services des capitaux fonciers et mobiliers. Il plaît à Marx de se placer exclusivement au point de vue du travail ; s'il plaisait à un autre auteur de se placer exclusivement au point de vue des services des capitaux fonciers et mobiliers, il mesurerait la valeur d'un objet par la quantité de ces services contenue, *cristallisée*, dans le produit.

Digitized by Google

l'égalité entre la mesure de la *valeur* et la quantité de travail est démontrée précisément pour un rapport d'échange (1 quarteron de froment = *a* kilog. de fer) c'est-à-dire pour un *prix*, si dans cet exemple le fer est pris pour monnaie. Si maintenant il y a une autre *valeur* qui ne coïncide pas avec les prix, rien n'indique que la démonstration précédente s'y puisse appliquer, et par conséquent nous ne pouvons pas savoir si elle est oui ou non du *travail cristallisé*. Marx démontre une proposition pour une certaine entité et l'applique à une autre.

Mais voyons ce qui est dit au livre III. « Les conditions suivantes doivent être remplies pour que les prix auxquels les marchandises s'échangent correspondent approximativement à leurs valeurs : 1° L'échange doit cesser d'être un événement exceptionnel ou occasionnel ; 2° Les marchandises, pour autant qu'elles soient échangées par troc, doivent être produites en quantités correspondant approximativement aux besoins des parties en présence (cette condition résultera de l'échange lui-même, car c'est l'expérience qui fera connaître quelles sont les quantités qui seront nécessaires) ; 3° Aucun monopole, soit naturel, soit artificiel, ne doit permettre à l'une des parties de vendre au-dessus de la valeur ni de contraindre de céder au-dessous... » (III, p. 188). C'est fort bien, mais personne ne nous a averti de ces conditions essentielles quand on a posé l'équation : 1 quarteron de froment = *a* kilog. de fer, et c'est en raisonnant *exclusivement* sur cette équation, sans autres conditions, que Marx a démontré (ou croit avoir démontré) que la *valeur* est du travail cristallisé (1). Maintenant que la démonstration est faite, nous ne pouvons pas y introduire

(1) « ... En tant que valeurs, toutes les marchandises ne sont que du travail humain cristallisé... » (I, p. 19).

Digitized by Google

de *nouvelles* conditions, qui ne figurent pas dans l'énoncé. Après avoir démontré le théorème du carré de l'hypothénuse, en raisonnant sur un triangle rectangle, nous ne pouvons pas introduire la condition que les trois angles du triangle sont égaux.

La seconde des conditions posée par Marx mérite d'arrêter notre attention. Que veut dire cette proposition que « pour que les prix auxquels les marchandises s'échangent correspondent approximativement à leurs valeurs... les marchandises doivent être produites en quantités correspondantes aux besoins des parties en présence » ? Il y a deux interprétations possibles. 1° On pourrait supposer que les besoins sont quelque chose de fixe. Les hommes, par exemple, ont besoin de tant de kilogrammes de viande par tête et par an. Vous objectez à la théorie qui met la mesure de la valeur dans le travail que depuis un siècle la quantité de travail contenue dans un kilogramme de viande de bœuf n'a pas beaucoup varié, tandis que la valeur de cette marchandise a beaucoup augmenté ; on peut répondre que c'est parce que la viande est produite en quantités inférieures aux besoins. Si nous admettons cette interprétation, Marx ferait ici usage du même procédé que nous lui verrons plus loin employer pour les coefficients de fabrication. Leur variabilité économique le gêne ; il les suppose déterminés uniquement par les conditions techniques. La variabilité économique des consommations (des besoins qui y correspondent) le gêne, il suppose ces consommations ou ces besoins déterminés indépendamment du phénomène économique. Il faut noter qu'en agissant de la sorte on parvient forcément à une théorie exacte. La valeur dépend d'une foule de circonstances. Choisissez-en une au hasard, si vous supposez que les autres circonstances demeurent constantes, vous pourrez affirmer que la valeur

Digitized by Google

varie uniquement quand varie la circonstance que vous avez choisie, qu'elle est mesurée par l'unique quantité qui dépend de cette circonstance. Le sophisme consiste à supprimer la condition que les autres circonstances, *par hypothèse*, ne varient pas. La valeur dépend du travail et d'une foule d'autres quantités ; il est parfaitement vrai que si l'on *suppose* que ces autres quantités ne varient pas, la valeur ne dépend plus que du travail.

Mais cette supposition n'est qu'une simple hypothèse. En réalité, toutes ces quantités varient. Les besoins ne sont pas fixes mais variables, les consommations qui les satisfont peuvent être des plus variées. Nous pouvons remplacer dans l'alimentation la viande de bœuf par la viande de porc, de mouton, par le gibier, les poissons, etc. Les maisons peuvent être construites en bois, en fer, en pierre, en briques, etc. Pour une marchandise donnée il n'existe pas une quantité qui correspond à nos besoins. Cette quantité dépend elle-même de la valeur de la marchandise. Nous faisons des casseroles en cuivre, une certaine quantité de cuivre est supposée correspondre à ce besoin ; mais si demain l'argent devenait moins cher que le cuivre, c'est en argent que nous pourrions faire nos casseroles.

2° Pour lever cette difficulté, nous pouvons adopter une autre interprétation, qui s'appuiera sur ce que Marx ajoute, c'est-à-dire sur la proposition que la condition dont il vient d'être question « résultera de l'échange lui-même, car c'est l'expérience qui fera connaître quelles sont les quantités qui seront nécessaires ». Seulement sous ces termes se cache tout simplement l'ancienne loi de l'offre et de la demande. Sans doute, l'échange « fera connaître quelles sont les quantités qui seront nécessaires » ; l'augmentation de la demande fera augmenter le prix de certaines marchandises, l'augmentation de

Digitized by Google

l'offre fera diminuer le prix de certaines autres, et nous arriverons ainsi à une position d'équilibre; alors, si nous notons les quantités échangées, « l'expérience » nous fait connaître les quantités nécessaires (1).

Ainsi, abandonnant la loi de l'offre et de la demande, nous avions commencé par affirmer que la valeur n'était autre que du travail cristallisé, et voilà qu'après bien des zigzags nous revenons à cette loi, et notre théorie se réduit à dire que la valeur est mesurée par le travail, *pourvu* que les conditions posées par la loi de l'offre et de la demande soient satisfaites.

On voit que c'est toujours le même procédé de raisonnement. Quand certaines circonstances nous gênent nous les supprimons *par hypothèse*, en tâchant de faire passer cette hypothèse pour la réalité.

(1) La considération des conditions (équations) générales de l'équilibre économique fournit très simplement et brièvement l'explication de ces sophismes. Dans le chapitre précédent, nous en avons donné la formule générale.

La valeur dépend d'une foule de quantités, parmi lesquelles se trouvent celles qui dépendent du travail; et si, pour un moment, nous acceptons la terminologie de Marx et nous supposons que « quantité de travail » ait un sens, nous pourrons dire que parmi ces quantités dont dépend la valeur se trouve « la quantité de travail ». Maintenant, isolons-la des autres quantités et *supposons* : 1° que ces autres quantités sont constantes; 2° ou bien, ce qui revient au même, qu'elles sont déterminées par certaines conditions (équations) indépendantes de la valeur et de « la quantité de travail ». Alors, sous ces conditions, le système de conditions (équations) qui détermine l'équilibre économique se réduit à une seule condition (équation), établissant une relation entre la valeur et la quantité de travail; et il devient parfaitement exact de dire que la valeur dépend seulement du travail, est mesurée par la « quantité de travail ». Le sophisme apparaît lorsqu'on étend cette conclusion au système général des conditions (équations), dans lequel les quantités qu'on a *supposées* constantes sont variables, les quantités qu'on a *supposées* déterminées sont inconnues et, par conséquent, à déterminer.

Digitized by Google

La troisième condition posée par Marx concerne l'objection qu'on pourrait tirer contre sa théorie de l'existence de la *rente*. Pour l'éviter, il exclut les cas dans lesquels on observe la *rente*.

Marx se débarrasse encore d'une autre objection. Il ajoute : « L'hypothèse que, dans chaque branche de la production, la marchandise est vendue à sa valeur, signifie que cette valeur est le point autour duquel les prix de cette marchandise oscillent et auquel s'établit l'équilibre de leurs hausses et de leurs baisses continuelles » (III, p. 188).

Marx a raison d'écarter — ainsi que le font d'ailleurs tous les économistes — les variations accidentelles, secondaires, des prix (1). Il a encore raison de traiter — ainsi que le font encore les économistes — la théorie des prix à part de la théorie de la *rente*. Mais il a tort de ne pas s'expliquer et de laisser croire qu'il traite d'une chose tandis qu'il traite d'une autre. Et ce tort est d'autant plus grand que cette ambiguïté se trouve être favorable à la thèse qu'il soutient.

La troisième condition posée par Marx est claire, elle est donnée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour une hypothèse ou une condition arbitraire, et, sauf qu'elle est énoncée un peu tardivement, il n'y a rien à objecter contre son emploi. Pour le reste de la théorie de la valeur, le sophisme ne consiste nullement à poser certaines conditions, ce qu'un auteur est toujours libre de faire, mais à ne pas les indiquer clairement et à tâcher de donner le change sur leur nature.

(1) Marx observe qu'il veut expliquer la formation du capital « lors même que le prix des marchandises est égal à leur valeur... Si ceux-ci diffèrent de celles-là, il faut les y ramener, c'est-à-dire faire abstraction de cette circonstance comme de quelque chose purement accidentel... » (I, p. 70). C'est parfait ; mais il fallait en tenir compte en exposant la théorie de la valeur.

Digitized by Google

Le procédé qui consiste à établir une proposition sous certaines conditions est non seulement légitime mais nécessaire. Tout phénomène concret, nous l'avons dit et répété, ne peut être connu dans tous ses détails ; la science ne peut l'étudier qu'en isolant les différents caractères qu'il présente et en les considérant l'un après l'autre. Seulement il faut avoir grand soin d'indiquer quel est précisément le caractère que l'on étudie. Cette indication fait partie intégrante des démonstrations et ne peut pas en être séparée. On ne peut pas énoncer une proposition en laissant au lecteur le soin de la compléter et de découvrir sous quelles conditions elle est vraie. Si ces conditions sont laissées dans le vague, toute proposition peut être vraie. Une théorie quelconque, énoncée au hasard, de la valeur sera toujours vraie, sous certaines conditions qu'il reste à découvrir.

Maintenant nous pouvons voir l'origine et le but de tous ces raisonnements. Pour la thèse de Marx, il serait utile que les prix des marchandises fussent effectivement mesurés par la quantité de travail, c'est l'interprétation de l'exégèse populaire et c'est la seule qui rende logique le raisonnement de Marx. Mais exprimée sous cette forme, elle est sujette à une objection qui se présente immédiatement à l'esprit : le prix du blé varie d'un jour à l'autre, et pourtant la quantité de « travail cristallisé » qu'il renferme est la même. Nous répondons à cette objection en écartant précisément ces variations accidentelles des prix, ce n'est qu'un certain prix moyen qui représente du travail cristallisé.

Après se présentent une foule d'autres objections. Vous affirmez que la valeur ne dépend que de la quantité de travail ; voici un grand nombre d'autres quantités qui se présentent dans le phénomène économique ; pour faire voir que la valeur en dépend, nous allons avoir recours

Digitized by Google

à la méthode qu'on emploie généralement et qui est dite des variations concomitantes ; c'est-à-dire nous ferons varier ces quantités et nous ferons voir qu'alors la valeur varie aussi. Marx brise cette arme dans les mains de ces adversaires, en empêchant par tous les moyens possibles que l'on fasse varier ces quantités. Pour cela, tantôt il prend la moyenne des différentes valeurs d'une de ces quantités, ce qui fait disparaître les différences de ces valeurs et, par conséquent, les variation de la quantité ; tantôt il rend constante, *par hypothèse*, une ou plusieurs de ces valeurs, ce qui est un moyen radical d'en supprimer les variations, et il omet d'énoncer son *hypothèse*, ou il l'énonce en termes nébuleux et s'efforce de lui donner les caractères d'un fait expérimental ; tantôt, comme dans l'exemple que nous venons de citer de la loi de l'offre et de la demande, il rend indirectement constantes une ou plusieurs de ces quantités, en supposant satisfaites certaines conditions qui les déterminent, et ici encore le caractère hypothétique du raisonnement est dissimulé autant qu'il est possible.

Il est clair que ce genre de sophismes peut servir dans toute sorte de raisonnements. Je veux, par exemple, prouver que le salaire d'un ouvrier ne dépend que de son âge. On m'objecte qu'il y a des ouvriers du même âge et qui gagnent des salaires différents. Je prends la moyenne de ces salaires, les différences qu'ils présentaient disparaissent, et ma proposition est démontrée. Ou bien, d'une autre manière, je dis que ma proposition est valable pourvu que les différentes quantités de travail qui se présentent sur le marché correspondent au besoin qu'on en a. L'expérience de l'échange déterminera ces quantités. Voilà ce qui explique les différences que présentent les salaires et qu'on m'objectait. Les ayant éliminées, ma proposition se trouve être vraie.

Digitized by Google

Portons maintenant notre attention sur la forme même de la démonstration.

De ce que sur un marché donné existe l'équation : 1 quarteron de blé = *a* kilog. de fer, Marx déduit que « dans deux objets différents, dans 1 quarteron de froment et dans *a* kilog. de fer, il existe quelque chose de commun. Les deux objets sont donc égaux à un troisième qui n'est lui-même ni l'un ni l'autre » (I, p. 14). Cette conclusion n'est pas logique. Elle suppose implicitement que le rapport 1 quarteron de froment = *a* kilog. de fer est un rapport purement objectif, qui s'établit entre le froment et le fer, exclusivement, indépendamment des autres marchandises. Or cela n'est pas. D'abord il faut observer que ce rapport entre le froment et le fer n'est pas un rapport, comme serait celui des poids spécifiques, qui peut s'établir indépendamment des autres marchandises. Ce rapport dépend des rapports qui ont lieu entre toutes les autres marchandises (1). Par exemple le rapport 1 quarteron de froment = *a* kilog. de fer est dans un état manifeste de mutuelle dépendance avec l'autre rapport 1 quarteron de froment = *a* kilog. de houille. Le « quelque chose de commun » dont parle Marx, doit donc contenir ces autres rapports. Cela ne suffit pas, la distribution de la richesse et une foule d'autres circonstances influent sur les prix, et doivent par conséquent se trouver dans « ce quelque chose de commun », si nous admettons, pour un moment, cette forme de raisonnement.

(1) Faisant usage du langage mathématique, nous dirons que la quantité d'une marchandise qu'achète un individu n'est pas seulement fonction du prix de cette marchandise, mais aussi des prix de toutes les autres marchandises qu'il consomme, ainsi que des revenus qu'il tire de son travail et de ses capitaux. C'est ce que beaucoup d'économistes oublient fréquemment.

Digitized by Google

Ensuite, parmi ces circonstances, il ne faut pas oublier qu'il y a principalement les goûts des hommes qui établissent les rapports entre les marchandises. Quand les goûts des hommes changent, ces rapports changent aussi. Pour des hommes, par exemple, qui boivent du vin, un litre de vin = cinq grammes d'argent ; pour des abstinents, un litre de vin = zéro. Il ne faut pas objecter qu'il n'y a pas deux prix sur le marché : un pour les personnes qui boivent du vin, un autre pour les abstinents. Le prix commun qui s'établit sur le marché tient compte des évaluations des uns et des autres. Le rapport que Marx considère comme seulement objectif est donc aussi subjectif (1).

Pour trouver le quelque chose de commun qui doit exister chez les marchandises reliées par le rapport un quarteron de blé = *a* kilogramme de fer, Marx procède par élimination (2). Ce ne peut être A, B..., donc ce doit être P. Cette méthode ne peut donner rien de bon dans les sciences concrètes. Nous ne connaissons pas, nous ne connaîtrons jamais tous les caractères d'un phénomène concret ; donc quand nous en avons éliminé un certain nombre, il reste un résidu inconnu. Lord Kelvin un jour découvre dans l'air atmosphérique un gaz inerte, procédant par la méthode d'élimination, il aurait pu dire : ce gaz n'est pas de l'oxygène, ni de l'acide carbonique, ni de l'hydrogène, etc., donc c'est de l'azote. Il se serait trompé, c'était un nouveau gaz : l'argon.

Ainsi que nous venons de le voir le rapport un quar-

(1) C'est un des principaux défauts des recherches de Marx. Il a une tendance à rendre purement objectifs des rapports qui sont aussi subjectifs. Ce défaut se trouve aussi, bien qu'à un moindre degré, chez beaucoup d'économistes. *Cours*, § 18.

(2) C'est la méthode employé aussi par Platon, pour découvrir la *justice* dans la Société. Voir chap. VIII.

Digitized by Google

teron de froment = *a* kilogramme de fer, ne s'établit pas en vertu de qualités objectives, intrinsèques aux deux marchandises. L'énumération de Marx est donc, sous ce point de vue, fort incomplète, et le résidu contient bien d'autres choses que la quantité de travail. Mais même en nous plaçant au point de vue de l'auteur, c'est-à-dire de quelque chose d'objectif qui doit se trouver commun aux deux marchandises considérées, l'énumération de Marx est encore incomplète. Il dit : « La valeur d'usage des marchandises une fois mise de côté (1), il ne leur reste plus qu'une qualité, celle d'être des produits du travail » (I, p. 14). Le *quelque chose de commun* est donc du travail.

Laissons à Marx le soin de compléter, en partie du moins, son énumération. «...Les marchandises sont échangées non pas simplement comme *marchandises* mais comme *produits des capitaux* qui revendiquent dans la plus-value totale une part en rapport avec leur importance » (III, p. 185).

Remarquez la contradiction. On commence par nous dire que la valeur d'usage mise de côté, il ne reste plus aux marchandises que d'être le produit du travail ; et puis voilà qu'on découvre qu'il leur reste encore un autre caractère : celui d'être le produit des capitaux !

La cause de ces contradictions est toujours la même. Pour défendre sa thèse, Marx se laisse entraîner à des assertions hasardées. Ensuite il revient sur ses pas et tâche de les rectifier, mais, comme il conserve la proposition primitive et la proposition rectifiée, la contra-

(1) Nous admettons, pour un moment, le point de vue de Marx, mais, en réalité, il ne faudrait pas mettre de côté la *valeur d'usage*, car ce sont précisément des valeurs d'usage qu'achètent les consommateurs ; les producteurs ont pour but précisément de leur fournir ces valeurs d'usage, et s'ils n'en fournissaient pas, personne n'achèterait leurs marchandises.

Digitized by Google

diction éclate nécessairement. Quant à l'exégèse, cette contradiction ne la trouble nullement. A défaut d'autres raisons, elle peut toujours répondre que chaque proposition est vraie dans une certaine sphère, ou sous certaines conditions, que l'auteur n'a pas daigné exprimer et qui nous demeurent inconnues. Il est ainsi impossible de prendre un auteur en défaut. Si quelqu'un vous dit que les grandes routes sont parsemées d'or, de rubis, d'émeraudes, n'allez pas vous récrier : cela est vrai... dans le roman de Candide.

Le premier volume du *Capital* présente avec les autres, des différences qui ne paraissent pas dues exclusivement à ce que ce premier volume est le seul que Marx a entièrement achevé, tandis que les autres ont été publiés sur des notes détachées et qu'il n'a pas eu le temps de fondre en un tout homogène (1). Les théories du premier volume sont beaucoup plus claires et logiques que celles des autres volumes, aussi servent-elles exclusivement de base à l'interprétation vulgaire. Dans le premier volume, on voit un auteur qui va droit à son but et qui frappe des coups décisifs ; ensuite il paraît avoir vu quelques points faibles de ses théories et l'on sent qu'il se livre à une œuvre de rapiéçage, mais il ne le fait qu'à son corps défendant et ne veut en aucune façon avoir l'air de revenir en arrière.

Nous venons de voir comment la théorie de la valeur, qui s'annonce si fièrement dès les premières pages du premier volume, qui a une si belle allure, et qui est précisément ce qu'il faut pour battre en brèche le système

(1) On consultera avec fruit les deux ouvrages suivants d'auteurs socialistes : VINCENZO GIUFFRIDA, *Il III° volume del Capitale di Karl Marx*, Catania, 1899 ; et : ARTURO LABRIOLA, *La teoria del valore di C. Marx : studio sul III° libro del Capitale*, Milano-Palermo, Remo Sandron.

Digitized by Google

« capitaliste », se modifie et se racornit dans les autres volumes ; et nous avons vu aussi comment la formule générale du capital, simple et claire dans le premier volume, se complique et devient hésitante dans les autres. Le fait est général. Dans le premier volume, le capitaliste et l'entrepreneur sont confondus, ce qui est d'ailleurs l'erreur de l'ancienne école anglaise ; dans les autres volumes, il y a au moins un essai de les séparer. Dans le premier volume, on nous dit que, « étant donnés et la valeur de la force de travail et le taux de la plus-value, en d'autres termes, — les limites de la journée et sa division en travail nécessaire et en sur-travail (1), — la masse totale de valeur, y inclus la plus-value, qu'un capitaliste *réalise*, est exclusivement déterminée par le nombre des ouvriers qu'il exploite, et ce nombre lui-même dépend de la grandeur du capital variable qu'il avance (2) » (I, p. 132). Voilà qui est clair, et c'est ce que nous pouvons désirer de mieux pour faire voir comment le « capitaliste » s'enrichit *exclusivement* en exploitant les ouvriers. Plus il en exploite, plus il gagne. Mais dans le troisième volume, la scène change : « Bien que la vente des marchandises restitue les valeurs des capitaux qui ont été dépensés pour les produire, chaque capitaliste ne reçoit pas exactement la quantité de plus-value et de profit produite par la branche d'industrie à laquelle il appartient ; la quantité qui lui tombe en partage est proportionnelle à sa participation au capital total de la société et à l'ensemble de la plus-value et du profit créés

(1) Voir I, p. 334 la définition de ces termes.

(2) Marx ajoute que, en de certaines limites, « une diminution du capital variable peut... être compensée par une élévation proportionnelle de la plus-value, ou bien une diminution des ouvriers employés, par une prolongation proportionnelle de leur journée de travail. » *Ibidem*.

Digitized by Google

par ce capital... Les capitalistes sont donc dans la situation des actionnaires d'une société distribuant tel bénéfice pour cent et leur situation, quant au profit, ne diffère de l'un à l'autre que d'après l'importance de leur participation à l'ensemble des entreprises de la société, d'après le capital qu'ils y ont engagé, d'après les actions qu'ils y ont prises » (III, p. 165).

Cela est dit pour expliquer la « formation d'un taux général du profit ».

Il s'agit maintenant d'effacer la contradiction qui paraît exister entre ces deux passages. Pour voir comment Marx y parvient, il nous faut d'abord rappeler quelques définitions qui jouent un rôle capital dans ses théories. « Dans le cours de la production, la partie du capital qui se transforme en moyens de production, c'est-à-dire en matières premières, matières auxiliaires et instruments de travail, ne modifie donc pas la grandeur de sa valeur. C'est pourquoi nous la nommions partie constante du capital, ou plus brièvement *capital constant*. La partie du capital transformée en force de travail change, au contraire, de valeur dans le cours de la production. Elle reproduit son propre équivalent et de plus un excédent, une plus-value qui peut elle-même varier et être plus ou moins grande. Cette partie du capital se transforme sans cesse de grandeur constante en grandeur variable. C'est pourquoi nous la nommons partie variable du capital, ou, plus brièvement : *capital variable* » (I, p. 89) (1). Toute la théorie de Marx repose

(1) C'est une nouvelle application du procédé déjà employé pour attribuer la totalité de la valeur au travail.

Pour produire une marchandise, les deux parties du capital, dont parle Marx, sont indispensables. C'est-à-dire qu'il faut : (I) des matières premières, instruments de travail, etc. ; (II) la partie du capital qui « se transforme en force de travail ». L'une

Digitized by Google

sur cette distinction. « La valeur du capital variable égale la valeur de la force de travail qu'il achète » (I, p. 93). Mais l'ouvrier produit une valeur plus grande, la différence est la plus-value ; le rapport de cette plus-value à la valeur de la force de travail ou, ce qui revient au même, au capital variable mesure le taux de la plus-value et « l'expression du degré d'exploitation de la force de travail par le capital ou du travailleur par le capitaliste » (I, p. 93). Tous les phénomènes économiques sont étudiés par Marx au point de vue de ce taux d'exploitation et, par conséquent, du capital variable.

Il serait fort utile pour la thèse de Marx qu'effectivement le capitaliste réalisât une plus-value proportionnelle au capital variable qu'il emploie, et, par conséquent, de la force de travail qu'il achète. Cela simplifierait énormément la théorie et la rendrait claire et logique. Malheureusement, cette assertion se heurte aux faits qui la contredisent en grand nombre, et l'on peut dire que Marx est surtout occupé à rétablir l'accord ; mais pendant qu'il bouche une voie d'eau de son navire, une autre se forme à côté.

Voici comment Marx fait disparaître la contradiction entre les deux passages que nous venons de citer. Il a recours à son procédé habituel des moyennes. A force

sans l'autre de ces parties ne peut rien, et il est impossible de séparer dans le produit la part de chacune. Il plaît à Marx d'attribuer exclusivement la plus-value à la partie (II) ; il pourrait plaire, avec autant de raison, à un autre auteur de l'attribuer uniquement à la partie (I).

Remarquez aussi l'intervention du sophisme par association d'idées. Les noms donnés aux deux parties du capital ont été choisis en vue du but visé. La première est nommée *capital constant* ; la seconde, *capital variable*. Or, la valeur de la matière première *varie* en se transformant en produit : dès lors, n'est-il pas naturel d'attribuer cette *variation* au capital *variable* ?

Digitized by Google

de moyennes nous finirons bien par nous débarrasser de toutes les différences qui nous gênent ! « Sous la pression de la concurrence, tous les capitaux tendent à prendre la composition moyenne, et comme celle-ci est égale ou à peu près à celle du capital social moyen, tous les capitaux, quelle que soit la plus-value qu'ils donnent, tendent à réaliser, dans le prix des marchandises qu'ils produisent, non pas cette plus-value, mais le profit moyen » (III, p. 183).

Si tous les capitaux ont à peu près la même composition, le rapport du capital variable au capital constant est à peu près le même dans chaque branche de la production, le même que pour le total du capital social ; on exprime donc exactement la même chose en disant que la plus-value que le capitaliste s'approprie est proportionnelle au capital variable qu'il emploie, ou bien qu'elle est proportionnelle à la fraction de capital social qu'il met en œuvre.

La voie d'eau est bouchée. Mais voici qu'une autre se déclare. Il est absolument contraire aux faits que « tous les capitaux tendent à prendre la composition moyenne ». A qui fera-t-on croire que cette proportion tend à devenir la même pour les modistes et pour les possesseurs de hauts-fourneaux qui produisent la fonte ? Que la proportion des salaires au reste du capital (proportion du capital variable au capital constant) est la même pour le canal de Suez et pour une entreprise de peintres en bâtiments ? C'est se moquer des gens que de vouloir leur faire admettre de semblables absurdités. Tout le monde sait que quand les chemins de fer ont été établis, le camionnage s'est développé parallèlement. Y a-t-il quelqu'un qui croit que la composition du capital est la même dans les entreprises de chemins de fer et dans celles de camionnage ? Est-ce que la composition

Digitized by Google

moyenne du capital est la même pour la culture forestière et pour la culture de l'olivier, pour les pâturages où paissent un grand nombre de bêtes sous la surveillance d'un seul homme, et pour la culture maraîchère ? Mais il est inutile d'insister sur des choses évidentes, et l'erreur est manifeste.

Il est vrai que l'exégèse savante aura toujours la ressource de dire que Marx, en affirmant que « tous les capitaux tendent à prendre la composition moyenne », a voulu dire qu'ils ne tendent nullement à la prendre. Qui sait, peut-être n'a-t-il pas plus voulu faire, en ces passages, une théorie de la composition des capitaux, qu'il n'a voulu faire une théorie de la valeur. Rien n'est impossible. On a découvert que l'*Iliade* était une prophétie sur la venue du Messie (1) et que la *Comédie* de Dante était une sorte de cryptographie à l'usage des gibelins (2). On peut faire des découvertes semblables dans

(1) Jacques Hugon, *Vera historia romana, seu origo Latii, vel Italiae*, etc., Rome, 1655. Dugas Montbel observe à ce propos : « ... Ceux qui veulent expliquer les récits homériques par des allégories n'y regardent pas de si près. Pour appuyer leurs systèmes, il n'est rien qu'ils n'inventent, il n'est pas de rapprochements bizarres qu'ils n'imaginent. Un certain Héraclide... ne voit dans toute l'*Iliade* qu'un système d'astronomie ingénieusement présenté. Anaxagoras regardait les poèmes d'Homère comme un traité sur la justice et sur la vertu. Selon Métrodore de Lamsaque... les héros même de l'*Iliade* ne sont que des êtres fantastiques destinés à représenter les principes de la nature et l'ordre des éléments... Jacques Hugon... a fait un livre dans lequel il prétend prouver, en conscience, qu'Homère était, non pas un grand poète, mais un vrai prophète inspiré de Dieu ; qu'il a prédit la venue de Jésus-Christ, son incarnation, sa mort et tous les miracles qui l'ont suivie » (obs. sur le v. 50 du I^er^ chant de l'*Iliade*).

(2) Phil. Chasles, *Etudes sur... le Moyen Age*, p. 315, dit que, selon Gabriel Rosseti, « l'Italie entière, au Moyen Age, était couverte d'un réseau de conspirations anti-papales, et les obscurités

Digitized by Google

l'œuvre de Marx. Il est clair que si l'on admet que les mots peuvent changer entièrement de sens, l'interprétation n'a plus aucune limite.

Il faut noter qu'en ce cas, comme en bien d'autres, Marx ne fait que traduire en sa phraséologie les théories de l'économie politique anglaise, de Ricardo à Mill, sans tenir compte des progrès de cette science, et il faut observer que cela est fait très longuement, avec toutes sortes de digressions, comme si on voulait cacher la liaison des idées sous le flot des mots.

L'économie politique fait voir que le taux des profits (ou mieux de l'intérêt) tend à s'égaliser dans toutes les branches de la production, parce que les capitaux se retirent de celles qui donnent un profit (intérêt) moindre pour se porter vers celles qui donnent un profit (intérêt) plus élevé.

Marx applique cette théorie non pas à tout le capital, mais au seul capital variable ; et en cela il est logique, puisque, selon lui, c'est le seul capital variable qui produit la plus-value que s'approprie le capitaliste. Les capitaux *variables* se retirent donc des branches de la production qui donnent une plus-value moindre pour se porter vers les branches qui donnent une plus-value plus élevée. Cela égalise le taux de profit et aussi la composition du capital.

Marx se garde bien de s'exprimer aussi clairement ; il tient beaucoup à ne pas paraître emprunter la moindre chose à l'économie politique ; son raisonnement est diffus, touffu, et parfois peu compréhensible.

Le raisonnement des économistes portant sur le capital total n'a aucune conséquence quant à la composition du capital, le raisonnement de Marx s'appliquant à une partie de ce capital, au seul capital variable, conduit

contenues dans le poème dantesque ne sont que les mots d'ordre du parti. »

Digitized by Google

à la conséquence que « tous les capitaux tendent à prendre la composition moyenne ». Cette conclusion, logiquement déduite des prémisses étant fausse, nous avons une nouvelle preuve que les prémisses sont erronées.

Certains économistes avaient cru découvrir une tendance à la baisse du taux du profit (intérêt). Marx accepte le fait comme vrai et veut l'expliquer à sa manière. Son explication découle logiquement de ce qui précède. Il commence par former un tableau numérique.

Capital		Taux du profit
Constant	Variable	
50	100	66 2/3 %
100	100	50 %
200	100	33 1/3 %
300	100	25 %
400	100	20 %

Il ajoute : « Un même taux de plus-value, avec un même degré d'exploitation du travail, donne lieu à un taux de profit allant en décroissant, lorsque la valeur du capital constant et par conséquent la valeur du capital total vont en augmentant. Si l'on admet que cette variation du capital se manifeste, non seulement dans quelques industries, mais plus ou moins dans toutes les branches de la production ou du moins dans les plus importantes, de telle sorte que la composition organique du capital social moyen s'en trouve affectée, cet accroissement général du capital constant, relativement au capital variable, entraînera nécessairement une *baisse graduelle* du *taux général du profit*, bien que le taux de la plus-value, c'est-à-dire l'exploitation du travail par le capital, reste invariable » (III, p. 228).

Il est ainsi répondu victorieusement aux économistes optimistes, qui, dans la baisse du loyer de l'épargne, voyaient une preuve que la situation des ouvriers allait en s'améliorant. A vrai dire, cette théorie des économistes

Digitized by Google

optimistes ne vaut pas mieux que celle de Marx (1).

Marx a eu le tort de se laisser induire en erreur par les économistes optimistes ; la tendance à la baisse du taux des profits n'est pas aussi constante qu'ils le pensent. Pour que la théorie de Marx fût vraie, il faudrait qu'au moins *grosso modo*, en moyenne, pour des périodes assez longues, les variations du taux de l'intérêt suivissent les variations des rapports du capital variable au capital constant. A première vue, il paraît qu'il en est ainsi. Dans l'antiquité et au Moyen Age, l'industrie étant peu développée, le capital variable devait avoir une grande importance en comparaison du capital constant, le taux de l'intérêt était élevé. A notre époque, l'industrie est très développée, l'importance du capital variable par rapport au capital constant a diminué, le taux de l'intérêt a diminué aussi.

La théorie paraît confirmée. Malheureusement, il est d'autres faits qui la contredisent absolument. On sait que vers la fin du XVII^e^ siècle et au XVIII^e^ siècle, on a eu des périodes pendant lesquelles le taux de l'intérêt est descendu aussi bas qu'il a été à notre époque. Et pourtant la différence de composition moyenne du capital est énorme ; et en vertu de l'avènement de la grande industrie, le capital constant s'est beaucoup accru par rapport au capital variable. La transformation industrielle qui a eu lieu en Europe au XIX^e^ siècle ne peut être considérée comme un événement d'importance secondaire dans le sujet qui nous occupe ; elle a modifié profondément la composition de ce que Marx nomme le capital social, elle aurait donc dû, selon la théorie de cet auteur, modifier aussi profondément le taux de l'intérêt, en le faisant baisser. Au contraire, elle a commencé

(1) Voir chap. XII.

Digitized by Google

par l'élever ; c'est quand le capital constant prenait de plus en plus d'importance par rapport au capital variable que l'intérêt s'élevait ; après il a baissé mais en revenant à peu près à ce qu'il était à la fin du XVII^e^ siècle et au XVIII^e^ siècle. Ainsi cette cause, qui, selon la théorie de Marx, devait être très puissante n'a pas produit d'effets ou en a produit dans un sens contraire à celui qu'exigerait la théorie. Celle-ci se trouve donc complètement en désaccord avec les faits. Une subtile exégèse pourrait certainement rétablir cet accord : il n'y aurait qu'à changer complètement le sens de la théorie de Marx.

L'usage du procédé qui consiste à prendre des moyennes pour écarter certains faits gênants, est habituel chez Marx. Un tel procédé peut être employé, sans trop s'écarter de la vérité, quand les faits que l'on élimine ainsi sont accidentels, secondaires, par rapport au fait principal que l'on veut étudier. C'est ce qui arrive dans la sorte de moyenne qu'il prend pour la *valeur*. Mais si, au contraire, ces faits forment une partie principale du phénomène que l'on veut étudier, le procédé qui les élimine ne peut conduire qu'à l'erreur.

Une autre moyenne de la théorie de la *valeur* va nous en fournir un exemple. Marx veut démontrer que la valeur est mesurée par la quantité de travail, qu'elle n'est que du travail cristallisé, et il dit des produits qu' « en tant que cristaux de cette substance sociale commune [le travail], ils sont réputés valeurs » (I, p. 15). Pour voir si cela est vrai, nous devons examiner si la valeur varie, ou ne varie pas, proportionnellement à la quantité de travail, en supposant naturellement que cette expression : « quantité de travail » ait un sens, ce qui est loin d'être démontré (1). Si la même valeur correspondait à

(1) En ce cas, et autres semblables, il faut substituer une étude subjective à une étude objective. La *quantité* de travail est

Digitized by Google

des quantités de travail différentes, il est clair qu'on ne pourrait pas admettre l'égalité de ces deux choses. Or, Marx élimine, par des moyennes, précisément ces variations, qui ici sont le phénomène même qu'on veut étudier. Le raisonnement ainsi tourne en cercle.

Une première objection qui se présente à l'esprit est celle-ci : Une marchandise, ayant un prix unique, provient d'ouvriers qui, plus ou moins habiles, plus ou moins actifs, ont mis plus ou moins de temps à la fabriquer. Marx s'empresse de prendre une moyenne, et l'objection tombe : « On pourrait s'imaginer que si la valeur d'une marchandise est déterminée par le *quantum* de travail dépensé pendant sa production, plus un homme est paresseux ou inhabile, plus sa marchandise a de valeur, parce qu'il emploie plus de temps à sa fabrication. Mais le travail qui forme la substance de la valeur des marchandises est du travail égal et indistinct, une dépense de la même force. La force de travail de la société tout entière, laquelle se manifeste dans l'ensemble des valeurs, ne compte par conséquent que comme force

chose qui n'a pas d'existence objective, il existe seulement l'idée que certains auteurs se forment de cette quantité. C'est en admettant leur point de vue que nous pouvons rechercher si la *valeur* varie proportionnellement à la *quantité* de travail qu'imaginent ces auteurs.

La *quantité* de travail a un sens objectif quand il s'agit de travail homogène, de même nature. Par exemple : pour creuser un certain fossé, il faut tant de journées de terrassier. Mais ce sens n'existe plus quand les travaux sont hétérogènes, de nature différente. C'est un des premiers principes d'arithmétique : les unités hétérogènes demeurent toujours séparées. Telle est, par exemple, la nature des différentes unités imaginaires. Une journée de travail de Edison, et une journée de travail d'un portefaix, ne peuvent pas se fondre en une somme exprimée au moyen d'une seule unité. Elles demeurent toujours distinctes. Ne pouvant pas les sommer, nous ne pouvons pas non plus en prendre la moyenne.

Digitized by Google

unique, bien qu'elle se compose de forces individuelles innombrables. Chaque force de travail individuelle est égale à toute autre, en tant qu'elle possède le caractère d'une force sociale moyenne et fonctionne comme telle, c'est-à-dire n'emploie dans la production d'une marchandise que le temps de travail nécessaire en moyenne ou le temps de travail nécessaire socialement » (I, p. 15).

Il faut noter cette phraséologie, ce flot de termes vides de sens qui font perdre de vue le point essentiel de la question. Qu'est-ce que « ce travail égal et indistinct » ? Comment devons-nous nous y prendre pour mettre ensemble le travail de Michel-Ange et celui d'un sculpteur incapable, et en tirer un travail égal et indistinct ? Le travail de Molière et celui de l'abbé Cotin étaient-ils égaux et indistincts ? En tout cas leurs produits étaient bien distincts. Faut-il encore prendre une moyenne entre ces deux produits ; et que sera ce monstre ? Qu'est-ce que la « force de travail de la société tout entière » ? S'il s'agissait d'un seul et même travail n'exigeant que la force matérielle, cela pourrait se comprendre. Tous les hommes d'une société, employés à pomper de l'eau, élèvent tant d'eau à une telle hauteur, ils produisent une certaine quantité de kilogrammètres : voilà la force de travail de la société. Mais quand il s'agit de travaux hétérogènes, comment pouvons-nous les sommer ensemble ? Quelle est la « force de travail » d'une collectivité composée d'un Alexandre Dumas et d'un copiste, d'un Pasteur et d'un preneur de taupes, d'un Edison et d'un idiot ? C'est se payer de mots que de parler d'une « force sociale moyenne ».

Quand on cherche à préciser quelles choses veulent désigner ces mots : « quantité de travail », « travail cristallisé », etc., on se heurte à des difficultés inextricables et sans cesse renaissantes. D'abord on peut considérer

Digitized by Google

des travaux de même qualité, ou à peu près, et constater que la valeur n'est nullement proportionnelle à leur quantité. Voici un tableau. Un brocanteur l'a acheté pour presque rien à un peintre, alors inconnu ; aujourd'hui ce peintre est célèbre et ce même tableau se vend fort cher ; pourtant la quantité de travail qui y est cristallisé ne peut pas avoir changé. Cela n'est pas un fait exceptionnel, secondaire, que l'on puisse éliminer par des moyennes. Au contraire, c'est un fait général que les prix de toutes les marchandises, outre leurs variations accidentelles, présentent des variations qui démontrent une certaine tendance ; et plusieurs de ces variations ne peuvent pas se rattacher à des changements de la quantité de travail cristallisé que les marchandises contiennent. Le prix d'une marchandise peut changer non seulement à cause de changements survenus dans son mode de fabrication, mais aussi de changements des goûts des personnes qui en font usage, ou encore des moyens pécuniaires dont disposent ces personnes. Si la clientèle qui achète des marchandises de luxe s'appauvrit, le prix de ces marchandises baisse ; il s'élève si cette clientèle s'enrichit ; la quantité de travail cristallisé est pourtant la même.

Voici du vin blanc ordinaire à 1 franc la bouteille, la quantité de travail cristallisé qu'il renferme n'est guère différente de celle contenue dans ce vin du Rhin qui vaut 10 francs la bouteille (1). Beaucoup de travail cris-

(1) Voici un tarif de vin de Bordeaux :

Années	Prix de la barrique
1900	110 francs
1898	120 »
1896	130 »
1893	180 »

Quelqu'un peut-il croire que les quantités de travail cristallisé

Digitized by Google

tallisé doit se trouver dans le canal de Panama, mais il ne vaut rien ou presque rien. Le travail cristallisé contenu dans le canal de Suez vaut beaucoup. On fait couramment des chemins de fer qui valent quelque chose et d'autres qui ne valent rien, car ils coûtent au lieu de rapporter. On pourrait continuer indéfiniment cette énumération. La plupart des réponses à ces objections se réduisent à dire que le travail cristallisé a une certaine valeur quand on trouve quelqu'un pour payer cette valeur, ce qui équivaut à exprimer que la valeur d'un objet est... sa valeur !

Ensuite si l'on considère des travaux de différentes qualités, il s'agit de leur trouver une commune mesure, une manière quelconque d'évaluer le rapport dans lequel ils se trouvent, et cela doit être fait sans avoir recours à la valeur qu'ils ont sur le marché, sous peine de raisonner en cercle et d'expliquer simplement la valeur par la valeur.

Marx résout ainsi cette difficulté. « Quand il s'agit de production de valeur, le travail supérieur doit toujours

contenues dans ces vins, dont seul l'âge diffère, varient en proportion des chiffres inscrits pour les prix ?

Pourtant, les trois conditions posées par Marx, pour que « les prix auxquels les marchandises s'échangent correspondent à leurs valeurs » sont ici remplies. 1° L'échange de ces vins ordinaires n'est pas un événement exceptionnel. 2° Ces vins sont, pour autant que cette proposition signifie quelque chose, produits en quantités approximativement correspondantes aux « besoins ». 3° Il n'existe aucun monopole naturel ou artificiel, qui puisse différencier les vins de 1893 de ceux de 1896, ou de 1898, ou de 1900.

Au point de vue scientifique, une théorie qui ne correspond pas aux faits doit être rejetée. Le point de vue de la foi est entièrement différent : la valeur d'une théorie dépend non de son accord avec les faits, mais des sentiments qu'elle fait naître chez les hommes.

Digitized by Google

être réduit à la moyenne du travail social, une journée de travail complexe, par exemple, à deux journées de travail simple... Partout les valeurs des marchandises les plus diverses sont indistinctement exprimées en monnaie, c'est-à-dire par une certaine masse d'or ou d'argent. Par cela même, les différents genres de travail, représentés par ces valeurs, ont été réduits dans des proportions différentes, à des sommes déterminées d'une même espèce de travail ordinaire, le travail qui produit l'or ou l'argent (I, p. 84).

C'est une tautologie. Si l'on admet que les différents genres de travail contenus dans différentes marchandises se réduisent à du travail « simple » proportionnellement à la valeur de ces mêmes marchandises, il n'y a plus ensuite aucune difficulté à conclure que ces valeurs sont proportionnelles au travail « simple » contenu dans les marchandises, mais nous ne faisons ainsi que répéter la proposition qui a servi de base à notre raisonnement (1).

Pour que la tautologie disparût, il faudrait trouver un moyen d'évaluer le travail complexe en travail simple, sans avoir recours à la valeur du produit, ou, en général, à la valeur. Si, par exemple, un ouvrier A, toutes les conditions étant d'ailleurs égales, produit une quantité de marchandises double de celle que produit un autre ouvrier B ; le travail de A vaut évidemment le double de celui de B, et ce rapport, ayant été obtenu sans avoir recours à la considération de la valeur du produit, peut servir à expliquer cette valeur. Nous dirons, par exemple, qu'une certaine quantité de marchandise contient « cristallisé » une journée de travail de B ou une demi-journée de A ; ce qui représente la

(1) *Introduction à Karl Marx*, déjà citée, p. 44.

Digitized by Google

même quantité de travail, A ayant simplement la qualité de fournir 2 de travail dans le temps où B en fournit 1.

Malheureusement, le problème réel est bien différent. Dans le cas le plus favorable, qui est celui où les deux ouvriers produisent la même marchandise, il faut encore tenir compte des différents moyens qu'ils emploient. Nous ne pouvons pas, pour évaluer le rapport du travail d'un mécanicien de chemin de fer et du travail d'un portefaix, ne prendre en considération que les poids des marchandises transportées et le trajet accompli. Il faut encore tenir compte que le mécanicien a besoin d'une locomotive, de wagons, de la voie du chemin de fer, etc., tandis que le portefaix n'a que ses deux bras. Or, pour tenir compte de cette circonstance, il faut faire intervenir la valeur. Dans les pays où les machines coûtent cher et la main-d'œuvre est bon marché, on emploie, pour le même ouvrage, moins de machines et plus de main-d'œuvre que dans les pays où c'est la main-d'œuvre qui est chère relativement aux machines. Généralement, dans beaucoup d'industries, l'usage des machines a pour conséquence une plus grande production, et si la consommation ne pouvait pas l'absorber, l'usage des machines ne conviendait pas (1). Or, pour savoir si la consommation peut ou ne peut pas absorber une certaine quantité de marchandise, il faut faire intervenir la valeur de cette marchandise.

(1) Nous employons la terminologie de Marx et de l'économie vulgaire. En réalité, le problème est encore plus complexe. Nous ne pouvons pas supposer que la valeur des machines est donnée, car elle dépend elle-même de la valeur du travail. Ce que la consommation peut absorber dépend aussi de cette valeur. On revient à la proposition que nous avons souvent citée : Les inconnues du problème économique ne peuvent pas se déterminer isolément, elles sont déterminées par un système d'équations.

Digitized by Google

C'est bien pis quand on veut comparer des genres de travail produisant des marchandises différentes. Voici deux garnitures d'éventail peintes par deux peintres différents, qui ont travaillé chacun une journée ; on demande ce que ces garnitures valent. Le Marxiste répond : « La mesure de leur valeur est le travail cristallisé qu'elles renferment ». « Fort bien ; elles renferment chacune une quantité égale de travail, ont-elles une valeur égale ? » — « Non, car le travail est de qualité différente. » — « Eh ! bien, dites-nous ce que vaut une de ces qualités en comparaison de l'autre. » — « Attendez, je vais aller sur le marché ; je vendrai ces deux garnitures d'éventail et, après, je saurai vous dire ce que valent ces garnitures, et de cette valeur vous déduirez celle du travail qu'elles renferment. »

Cette théorie de la valeur est simple, évidente, mais malheureusement aussi parfaitement inutile.

Marx nous parle du travail *ordinaire* qui produit l'or ou l'argent. Continuons à chercher s'il y a des choses sous ces mots. Examinons les comptes d'une mine d'or ou d'argent. Nous y trouverons plusieurs genres de travail. Aux Indes, par exemple, il y a la main-d'œuvre d'ouvriers indiens, d'ouvriers européens, de contre-maîtres, d'ingénieurs, etc. Où est le travail simple ? Peut-être le trouverons-nous en cherchant s'il reste encore des ouvriers qui lavent les sables aurifères ? c'est en effet du travail « simple » ; mais voici une autre difficulté qui surgit. Ces ouvriers ne gagnent pas partout la même somme. Il y en a encore quelques-uns en France ; ils gagnent fort peu ; il y en a, en Amérique, qui gagnent beaucoup. C'est-à-dire que la même quantité d'or contient, lorsqu'elle provient des laveurs de sable français, beaucoup de « travail cristallisé » ; elle en contient énormément moins si elle vient du Klon-

Digitized by Google

dyque, par exemple. Une pièce de 20 francs contient donc plus ou moins de « travail cristallisé » selon sa provenance, et comme, sur le marché, personne n'a jamais distingué les pièces d'or selon la provenance du métal dont elles sont formées, il est absolument faux que lorsque les valeurs des marchandises sont exprimées par une certaine masse d'or « les différents genres de travail représentés par ces valeurs ont été réduits... à des sommes déterminées d'une même espèce de travail ordinaire. »

Le travail ordinaire qui produit l'or et l'argent, le travail cristallisé contenu dans une marchandise, sont de jolies expressions, et il est vraiment dommage qu'elles ne correspondent à rien de réel.

Le fondement de la démonstration pour prouver que la valeur est mesurée par le travail, est, comme nous l'avons vu, que « la valeur d'usage des marchandises une fois mise de côté, il ne leur reste plus qu'une qualité, celle d'être des produits du travail » (I, p. 14). Donc, si l'on s'apercevait qu'il leur reste quelque autre qualité, par exemple celle d'être des produits des capitaux, toute la démonstration tomberait. Pour découvrir si la valeur dépend, ou ne dépend pas des capitaux, il faut faire varier la quantité de capitaux employés dans la production et voir si la valeur varie, ou ne varie pas. Marx s'empresse de briser cette arme dans les mains de ses adversaires. Vite, il prend une autre moyenne, et élimine la variation des capitaux : « Le temps socialement nécessaire à la production des marchandises est celui qu'exige tout travail exécuté avec le degré moyen d'habileté et d'intensité et dans des conditions qui, par rapport au milieu social donné, sont normales » (I, p. 15). Or, ces conditions normales dépendent de la quantité de capital que possède le pays, et de la distribution de la

Digitized by Google

même quantité de capital entre les diverses industries.

« Si dans le milieu social donné la machine à filer est l'instrument *normal* de la filature, il ne faut pas mettre un rouet dans les mains du filateur » (I, p. 83). C'est facile à dire, mais pour employer une machine à filer, il faut l'avoir.

La machine à coudre est probablement dans notre société l'instrument « normal » pour coudre ; mais combien de ménagères sont obligées de s'en passer ! Quel est le nombre normal de machines à coudre qui doit exister dans notre société ? Il est impossible de répondre à cette demande sans faire intervenir d'une façon plus ou moins détournée la notion du capital (1).

L'instrument « normal » des transports est probablement le chemin de fer, mais on n'en peut construire que si l'on a des capitaux, et il n'est « instrument normal » que dans la mesure où l'on peut s'en procurer.

Les moyens de production peuvent se combiner en des proportions différentes pour donner le même produit. Ces variations ont deux origines bien distinctes : une origine technique et une origine économique. En d'autres termes, les coefficients de fabrication ou de production (2) sont variables techniquement et économiquement. L'invention d'une machine, par exemple, est la cause d'une variation technique ; mais il ne suffit pas qu'une machine soit inventée pour qu'on l'emploie, il faut encore que son usage présente un avantage économique. C'est un fait bien connu que le même travail fait par les hommes dans les pays où la main-d'œuvre est

(1) KARL MARX, *Introduction de V. Pareto*, p. 31, Paris, Guillaumin.

(2) Rappelons que les *coefficients de production* sont les quantités de divers capitaux que l'on emploie pour produire une unité d'une certaine marchandise. *Cours*, § 104.

Digitized by Google

bon marché, est fait par des machines dans les pays où la main-d'œuvre est chère. Un des premiers exemples connus de la variabilité des coefficients de fabrication est celui de l'agriculture intensive et de l'agriculture extensive.

Cette variabilité économique des coefficients de production est un embarras pour la thèse de Marx, aussi la met-il de côté, autant qu'il est possible, et il tâche de réduire toute variabilité à la variabilité technique. Il dit : « Tous les moyens de production employés dans la fabrication ont entre eux, non seulement des relations qualitatives, mais des proportions quantitatives tout à fait déterminées » (II, p. 69). Cela est faux. Certains coefficients de fabrication sont, il est vrai, déterminés, mais d'autres sont variables, et la fonction principale des entrepreneurs consiste précisément à les déterminer (1). Marx cite un exemple, mais il a grand soin de le choisir en de telles circonstances qu'il paraisse favorable à sa thèse. « Ainsi, le fileur ne peut augmenter le nombre de ses fuseaux sans acheter en même temps les cardes et les finofinisseuses nécessaires, sans parler de l'augmentation de dépenses pour le coton et les salaires nécessitées par une pareille extension de sa fabrique » (II, p. 69). Aurait-il pu dire de même que ce fileur ne peut augmenter la force de sa machine à vapeur s'il n'augmente sa dépense en charbon? Non, si le fileur achète une meilleure machine. Si le charbon est bon marché, le fileur préférera une machine médiocre, mais coûtant peu et facile à entretenir, bien qu'elle consomme beaucoup de charbon ; si le charbon devient cher, il trouvera son avantage à l'économiser en achetant une machine perfectionnée. Marx dit encore : « Un nombre déterminé

(1) *Cours*, § 717 et suiv.

Digitized by Google

d'ouvriers correspond par conséquent à une quantité déterminée de moyens de production » (III, p. 149). C'est faux. Un nombre déterminé d'ouvriers correspond à une surface de terre moindre dans une culture intensive que dans une culture extensive. Il est vrai que si l'on prend la moyenne, ce nombre correspondra à une seule surface. Si l'on fait disparaître arbitrairement les différences que présentent les moyens de production correspondant à un même nombre d'ouvriers, il n'y aura plus de différences. Mais, à proprement parler, cela se nomme une tautologie.

La variation économique des coefficients de fabrication est d'une grande importance. Les Marxistes, en la négligeant entièrement, tombent en de profondes erreurs. Par exemple, pour juger d'une mesure qui altère les conditions de la production, on ne porte son attention que sur les variations de la « plus-value », et l'on prétend que l'effet de cette mesure dépend exclusivement de l'usage que « les capitalistes » feront de cette plus-value. Or, les effets les plus considérables sont au contraire ceux qui résultent de la variation des coefficients de fabrication, et la destruction de richesse qui peut en résulter est, en certains cas, énormément supérieure à la somme de richesse qui est transférée de certains individus à certains autres.

L'espace nous manque pour continuer cet examen des théories de Marx, d'ailleurs il n'y a guère d'utilité à le pousser au delà des limites dans lesquelles il peut donner une idée des méthodes mises en usage pour établir ces théories. Nous passons à l'étude de l'interprétation vulgaire de l'œuvre de Marx, interprétation qui d'ailleurs peut être appuyée par des passages souvent très explicites de cet auteur.

On peut à peu près la résumer ainsi. La valeur ou le

Digitized by Google

prix est mesuré par la quantité de travail employé à la production de la marchandise. Ce travail comprenant d'ailleurs celui qui est nécessaire pour l'entretien des machines, des bâtiments, etc., celui qui est matérialisé dans les matière premières et autres. Les ouvriers qui ont coopéré à la confection de la marchandise n'en reçoivent pas la valeur ou le prix, ils n'en reçoivent qu'une fraction, le reste va au capitaliste, qui les exploite et qui usurpe une partie du fruit de leur labeur. Il s'agit donc, pour les prolétaires, de se débarrasser de ce parasite et de lui faire rendre gorge.

Les gens instruits développent cette théorie. La proposition que la valeur est mesurée par la quantité de travail, en demeure toujours la pierre angulaire ; et, à vrai dire, elle paraît bien être le fondement indispensable, au point de vue logique, du marxisme. Il n'y a que l'exégèse savante et philosophique qui la met en doute, mais sans avoir encore trouvé le moyen de la remplacer.

Il suffit à l'ouvrier de savoir que le capitaliste le vole, les détails lui importent peu, mais le théoricien veut les connaître et aller au fond des choses. D'où vient le gain du capitaliste ? Marx procède encore ici par élimination. Ce gain ne provient pas de l'échange, de la circulation de marchandises ; « l'accroissement de valeur par lequel l'argent doit se transformer en capital ne peut pas provenir de cet argent lui-même » (I, p. 71). « Pour pouvoir tirer une valeur échangeable de la valeur usuelle d'une marchandise, il faudrait que l'homme aux écus eût l'heureuse chance de découvrir au milieu de la circulation... une marchandise dont la valeur usuelle possédât la vertu particulière d'être source de valeur échangeable, de sorte que la consommer, serait réaliser du travail et,

Digitized by Google

par conséquent, créer de la valeur (1). Et notre homme trouve effectivement sur le marché une marchandise douée de cette vertu spécifique, elle s'appelle puissance de travail ou force de travail. Sous ce nom il faut comprendre l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles » (I, p. 71).

Partant de là, on développe la théorie de la plus-value, du sur-travail, de l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste.

La plus-value ne peut provenir que de l'ouvrier. Cela est bizarre. Voici un « capitaliste » qui fournit de l'eau à un établissement. S'il la fait pomper par deux ouvriers, il peut réaliser une plus-value, mais s'il achète un mulet qui, en faisant tourner un manège, remplacera ces deux ouvriers, il ne touchera plus rien, aucune plus-value ne peut se produire. Aux Indes, on emploie des éléphants pour décharger des poutres d'un wagon. L'entrepreneur de ce déchargement ne peut s'approprier aucune plus-value, les éléphants n'en produisant pas ; mais s'il employait des ouvriers pour faire cet ouvrage, la plus-value apparaîtrait et il pourrait se l'approprier.

Etendrons-nous à tous les êtres vivants la production de la plus-value ? Ce serait simplement une propriété mystérieuse de la vie. Alors le capitaliste pourra employer, à son choix, deux ouvriers à pomper, ou un mulet pour tourner le manège ; mais malheur à lui s'il achète un petit moteur électrique, qui fera agir la pompe, toute plus-value disparaîtra *ipso facto*, et il ne pourra plus rien s'approprier. Un rôtisseur peut faire tourner sa broche par un enfant salarié, par un gros

(1) C'est ce que dit John Stuart Mill. Voyez II, p. 330.

Digitized by Google

chien, par une mécanique. S'il la fait tourner par un enfant salarié, il peut s'approprier une plus-value ; cela est douteux, pour le moins, si c'est un chien qu'il emploie ; cela est impossible s'il a un tourne-broche mécanique. Il faut avouer que cette influence du moteur de la broche n'est pas facile à comprendre.

Le prêt direct des denrées était autrefois fort commun (1). Marx ne songe pas à le nier, mais, selon lui : « Le capital productif d'intérêts — le capital usuraire, si nous lui appliquons le nom qui correspond à sa forme primitive — appartient avec son frère, le capital commercial, aux formes antédiluviennes du capital » (IV, p. 164). Pourtant même actuellement, les prêts de consommation, parmi lesquels doivent être compris bien des emprunts d'Etat, sont loin d'être négligeables par rapport aux prêts de production. Selon Marx : « Les formes caractéristiques — dans la production capitaliste ces formes sont secondaires et ne déterminent plus le caractère du capital productif d'intérêts — sous lesquelles fonctionne le capital usuraire dans la période précapitaliste, sont au nombre de deux : l'usure est prélevée soit sur les prêts aux grands, généralement des propriétaires fonciers qui dissipent leur fortune, soit sur les prêts aux petits producteurs, propriétaires de leurs instruments de travail, c'est-à-dire les artisans et surtout les paysans, qui représentaient à cette époque la classe la plus importante » (IV, p. 165). En ce dernier cas, il semble bien que le « travailleur » est « exploité » par l'usurier exactement de la même manière qu'il peut l'être, sous une autre forme, par le « capitaliste ». Que « l'homme aux écus » gagne 5 0/0 en prêtant de l'argent à un travailleur, ou bien en payant un salaire à ce

(1) Voyez la note à la p. 178 de ce volume.

Digitized by Google

travailleur et en vendant ce qu'il produit, ce ne sont pas, au fond, deux opérations essentiellement différentes.

Plus d'un usurier s'est enrichi en prêtant du blé aux cultivateurs ; de notre temps même, ces prêts n'étaient pas rares dans les provinces de l'Italie méridionale, et plusieurs familles fort connues leur doivent leur richesse. Ici on ne trouve pas la fameuse circulation Argent-Marchandise-Argent, il s'agit d'une simple circulation Marchandise-Marchandise ; ici il n'y a pas non plus d'achat de la « force de travail », et pourtant l'usurier accumule une chose qui, si elle n'est pas du « capital », lui ressemble fort. Un usurier prête chaque année 200 kilogrammes de blé, à l'époque des semailles, et s'en fait rendre 300 kilogrammes, à l'époque des moissons ; il se fait ainsi une rente de 100 kilogrammes de blé, par an ; et si le prix du blé est en moyenne de 20 francs les 100 kilogrammes, il a, en moyenne, une rente de 20 francs par an. Selon la théorie de Marx, ce ne peut pas être un capitaliste, puisqu'il ne fait pas usage de la circulation Argent-Marchandise-Argent, et qu'il n'achète nullement la force de travail. Mais, entre cet usurier et ce cultivateur, la forme du contrat change. L'usurier achète la force du travail du cultivateur, il la paye en argent ainsi que toutes les dépenses pour cultiver le fonds ; il vend le produit, et, déduction faite de ses dépenses, il se trouve avoir précisément 20 francs de rente, par an, comme avant. Ce seul changement de forme a la vertu de faire un « capitaliste » de l'usurier ; mais il y a quelque chose de plus bizarre encore. L'usurier pouvait accumuler tant qu'il voulait les 100 kilogrammes de blé (ou leur valeur de 20 francs) qu'il retirait de ses prêts, cela n'expliquait nullement la formation du « capital ». Il lui suffit de changer seulement la forme de son contrat, et les mêmes 100 kilogrammes de

Digitized by Google

blé accumulés, ou leur valeur, expliquent la formation du capital.

C'est précisément pour éviter de semblables difficultés qu'intervient l'interprétation savante de Marx et de ses disciples, et que se déploie tout l'appareil des moyennes variées, du temps socialement nécessaire, du mode normal de production, etc. ; mais on perd ainsi la belle ordonnance et la clarté logique de l'interprétation populaire.

La réfutation logique et expérimentale des théories de Marx n'entraîne nullement la condamnation du collectivisme. Au point de vue logique, nous avons le droit d'observer que lorsqu'on nous parle de *plus-value* et de *sur-travail*, on substitue de simples associations d'idées à une démonstration rigoureuse, mais nous n'avons pas le droit de conclure que le collectivisme ne serait pas favorable au bien-être de la société. Si quelqu'un affirme que les hommes seraient plus heureux si les moyens de production appartenaient à la collectivité, il émet une proposition qui doit être examinée selon les caractères intrinsèques de vérité qu'elle peut posséder. Elle n'est pas résolue affirmativement par cela seul qu'on donne le nom de *plus-value* à la part que prélève le « capitaliste », mais elle n'est pas non plus résolue négativement par cela seul que cette démonstration n'est pas bonne. On peut donner une mauvaise démonstration d'une proposition qui d'ailleurs est vraie.

Si la « valeur » n'était que du « travail cristallisé », il s'en suivrait que le « capitaliste » usurpe la part qu'il prélève sur le produit, et si, pour un moment, nous négligeons la complexité des phénomènes sociaux, nous pourrions conclure qu'il est utile d'établir le collectivisme pour rendre cette part aux travailleurs. Mais nous ne pouvons pas dire que, la valeur n'étant pas du

Digitized by Google

travail cristallisé, il s'en suit que ce serait un mal d'établir le collectivisme.

Il faut encore rectifier l'erreur des anciens économistes anglais et de Marx, et ne pas confondre le capitaliste avec l'entrepreneur. La collectivité des capitaux, celle des entreprises, celle des capitaux et des entreprises, sont trois genres de collectivités théoriquement possibles, et qui demeurent distinctes. Au point de vue pratique il existe d'énormes et peut-être d'insurmontables difficultés à étendre beaucoup un quelconque de ces genres de collectivités. Mais un état de chose dans lequel la plupart des grandes entreprises seraient collectives et l'épargne continuerait d'appartenir à des particuliers, qui en loueraient l'usage, ne paraît pas irréalisable : du moins en avons-nous un exemple, en de modestes proportions il est vrai, dans le socialisme communal. Savoir si cet état de chose procurera, ou ne procurera pas, le maximum de bien-être à la société est une autre question ; ce n'est pas ici le lieu où nous pouvons la traiter ; et dans ce livre nous devons nous borner à exposer seulement quelques-uns des éléments qui peuvent servir à résoudre le problème.

Les observations que nous venons de faire ne regardent que la valeur logique ou subjective des théories de Marx, elles ne touchent en rien leur valeur objective, c'est-à-dire l'influence qu'elles peuvent avoir exercée pour entraîner les hommes en un certain sens. L'histoire des religions prouve surabondamment que, comme nous l'avons souvent répété, ce sont là deux choses bien distinctes.

La valeur objective des œuvres de Marx a été grande et l'est encore actuellement. Il n'est pas difficile de démêler la raison de ce fait. La religion socialiste (1) s'adresse

(1) Un marxiste, G. Sorel, a fort bien vu le caractère reli-

Digitized by Google

aux ouvriers et aux petits bourgeois, surtout au prolétariat intellectuel, c'est-à-dire, en somme, à des personnes qui ne manquent pas d'instruction. Elle pouvait donc difficilement se passer de revêtir une forme scientifique, ce qui est d'ailleurs la tendance, à notre époque, de presque toutes les doctrines et les religions. Or, les œuvres de Marx et de Engels présentent un heureux mélange de passion et de raison, propre à donner satisfaction à l'exégèse vulgaire et à celle des savants. Au point de vue littéraire, on ne peut qu'admirer la claire vision du but, l'énergie, la persévérance, avec lesquelles Marx et Engels battent en brèche le régime capitaliste. L'attention du lecteur est toujours, par les voies les plus diverses, ramenée à contempler les méfaits de ce régime, méfaits qui sont peints sous les plus vives couleurs, sans pourtant tomber dans la déclamation. On est amené peu à peu à partager l'aversion — peut-être faudrait-il dire la haine — des auteurs contre ce régime; et tout, jusqu'au choix des termes, est calculé pour que celui qui cède, ne fût-ce qu'un moment, à ce sentiment ne puisse plus se ressaisir. L'homme aigri par la misère, par d'infructueux efforts de la lutte pour la vie, celui qui est ou se croit victime d'injustices sociales, trouve ses souffrances expliquées dans les œuvres de Marx, elles lui en révèlent les

gieux du socialisme démocratique, et ce qu'il dit peut aussi s'appliquer au marxisme. *L'Eglise et l'Etat* (dans la *Rev. Soc.*) : « Il y a une grande analogie entre son attitude [de l'Eglise catholique] et celle de certains socialdémocrates allemands : le mouvement et le but final dans leurs écrits remplacent l'hypothèse et la thèse des catholiques. » Et en note : « On pourrait poursuivre le rapprochement très loin ; de même que les orateurs, les hymnologues et les liturgistes catholiques s'efforcent d'introduire dans leurs écrits le plus de mots et de morceaux de phrases extraits des Ecritures, de même certains marxistes se font un vocabulaire très restreint tiré des œuvres de Marx ; leurs écrits sont de véritables mosaïques. »

Digitized by Google

causes : le sur-travail, la plus-value usurpée par le capitaliste, le degré d'exploitation du travail ; il éprouve la vive jouissance que nous ressentons tous quand nous entendons expliquer clairement des sentiments qui, chez nous, n'existaient encore qu'à l'état confus. Nous appelons éloquent l'homme qui est capable de nous faire éprouver cette jouissance. L'ouvrier est persuadé que le patron « l'exploite » ; Marx vient donner une forme claire et précise à ce sentiment instinctif.

Sur le fond, où domine le sentiment, se détachent des raisonnements vigoureux et de subtils sophismes. On peut sourire aux rêveries des utopistes, des métaphysiciens, des éthiques, mais la puissante dialectique de Marx impose le respect que mérite tout adversaire doué d'une force non commune ; et ce respect contribue à augmenter la foi qu'ont les adeptes en leur maître. L'obscurité, en certains points, des œuvres de Marx concourt à produire le même effet ; l'homme est attiré par le mystère et, quand nous commençons à admirer un ouvrage, les obscurités mêmes que nous y rencontrons font augmenter cette admiration. En outre, nous finissons par nous imaginer que nous les avons percées, que nous avons soulevé le voile qui recouvre la pensée de l'auteur. D'une part, cette interprétation, étant le fruit de notre imagination, est nécessairement d'accord avec nos sentiments ; nous voyons, dans l'œuvre de l'auteur que nous interprétons, ce que nous y mettons et, naturellement, nous trouvons que ce sont des conceptions excellentes. D'autre part, l'idée que, tandis que le vrai sens échappe à la plupart des hommes, nous seuls sommes parvenus à le découvrir, nous procure de vives jouissances d'amour-propre, et ces jouissances nous attachent de plus en plus à l'ouvrage interprété et à son auteur.

Il faut encore ajouter que, même au point de vue exclu-

Digitized by Google

sivement scientifique, c'est-à-dire logique et expérimental, les théories de Marx ne sont pas beaucoup plus erronées que celle de bien des économistes, par exemple des économistes optimistes.

Ces motifs agissent sur les personnes cultivées ; les autres en ont de non moins puissants qui les attirent vers Marx. Cet auteur sait parler aux ouvriers le langage de leurs intérêts ; il leur met devant les yeux une amélioration matérielle de leur sort, c'est un ami qui les traite en hommes et non un pédagogue qui les traite en enfants.

Du reste, quels que soient les motifs qui ont agi, à l'origine, pour faire des œuvres de Marx et de Engels les Ecritures saintes du socialisme, ce choix, une fois fait, est conservé par force d'inertie et parce que les religions, en général, ne peuvent pas changer explicitement les bases sur lesquelles elles reposent. On peut les changer indirectement par l'exégèse et la casuistique, mais il faut toujours les respecter, du moins en apparence. Il est utile d'avoir un signe de ralliement, un drapeau ; on peut choisir celui qu'on veut, mais après qu'on l'a choisi, on ne peut plus le changer.

Les congrès socialistes ont suivi, jusqu'à présent, cette voie ; ils ont donné là une preuve de sagesse et de sagacité qui fait voir qu'ils sont bien réellement composés d'une élite.

Dans la récente querelle de Bernstein et des Marxistes intransigeants, Bernstein pouvait peut-être avoir raison au point de vue scientifique, mais les Marxistes avaient certainement raison au point de vue pratique. Les congrès socialistes ne sont pas des Académies fondées dans le but de découvrir des théorèmes de science pure. Ce sont, avant tout, des Assemblées ayant un but pratique, des parlements du parti ouvrier, marchant à la conquête

Digitized by Google

du pouvoir, et de la nouvelle élite, qui veut déposséder l'ancienne.

Au point de vue scientifique, la meilleure théorie de la valeur est celle qui s'accorde mieux avec les faits ; au point de vue pratique de l'évolution sociale, c'est celle qui est apte à susciter des sentiments favorables au but que l'on veut atteindre, ou, d'une manière générale, favorables à la meilleure forme d'évolution possible. Or, la théorie de la valeur de Marx ne remplit pas la première condition, mais, jusqu'à présent, paraît fort bien avoir rempli la dernière. Elle a donc été utile, au point de vue pratique. Quand elle aura cessé de l'être, on sera toujours à temps d'en changer le sens par l'exégèse, ou bien même de l'abandonner ; en tout cas, elle aura accompli l'œuvre qu'on attendait d'elle.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

LA THÉORIE MATÉRIALISTE DE L'HISTOIRE ET LA LUTTE DES CLASSES

Interprétation vulgaire et interprétation scientifique de la théorie matérialiste de l'histoire. — L'interprétation vulgaire conduit à des conceptions erronées. — Examen de l'affirmation que ce sont les conditions économiques qui déterminent « en dernière analyse » tout phénomène social. — But de l'interprétation vulgaire. — Marx n'est pas étranger aux conceptions de l'interprétation vulgaire. — Théorie qui fait dépendre de la race tous les phénomènes sociaux. — Interprétation savante de la conception matérialiste de l'histoire. — Idées de B. Croce et du prof. Antonio Labriola. — Le déterminisme historique. — Les idéologies bannies de l'histoire. — Les faits historiques sont loin d'être les conséquences logiques de certaines idées qui guideraient les hommes. — Le déterminisme historique n'est pas plus favorable au socialisme qu'à d'autres doctrines. — La lutte des classes. — Ses rapports avec le darwinisme. — Bonnes observations de Marx au sujet du socialisme sentimental. — Les socialistes éthiques n'ont d'importance qu'en tant qu'ils sont les instruments d'autres partis. — La classe qui est au pouvoir a intérêt à nier l'existence de la lutte des classes. — Comment cette arme s'est retournée contre ceux qui en ont fait usage. — Critiques, faites par G. Sorel, de l'*idéologie* et de l'*humanitarisme*. — Interprétation vulgaire et interprétation savante de la lutte des classes. — L'interprétation vulgaire simplifie le phénomène et ne voit que deux classes. — Objections sans valeur faites à cette interprétation. — L'interprétation savante se rapproche de la réalité. — La concurrence des organismes économiques et son influence sur la sélection. — Si on la supprime, il devient nécessaire,

Digitized by Google

pour assurer la prospérité de ces organismes, de découvrir un autre mode de sélection — L'existence de la lutte des classes et les formes que prend cette lutte. — Evolution de ces formes. — Intolérance des socialistes. — Ses analogies avec l'intolérance des catholiques dans les temps passés. — Erreurs de l'école optimiste au sujet de la lutte des classes. — Position prise par l'école libérale. — Comment, en certains points, elle touche à l'utopie. — Obstacles qui s'opposent à ce que la lutte des classes devienne moins violente. — Complication et extension de la lutte des classes. — Ouvriers syndiqués et ouvriers non-syndiqués. — Examen subjectif et examen objectif des phénomènes. — Les ouvriers syndiqués représentent une élite. — Les *Trade-Unions*. — Evolution de la lutte des classes différentes selon le degré de liberté dont jouissent les pays où elle se produit. — Evolution en Angleterre. — Problèmes qui se posent à ce sujet. — Comment la tutelle du gouvernement affaiblit et fait dégénérer l'élite qui a le pouvoir. — Elle ne peut conserver sa situation que si elle est en mesure de la défendre. — Les Trade-Unions et les Trusts présentent un mélange de bien et de mal. — Les Marxistes intransigeants et les Marxistes transigeants. — Leurs dissensions ne diminuent nullement les probabilités de succès du socialisme. — Illusions, à cet égard, des adversaires du socialisme. — Le conflit entre le travail et le capital n'est qu'une des formes de la lutte des classes. — Celle-ci n'est qu'une forme de la lutte pour la vie ou le bien-être. — Seules certaines de ces formes peuvent être modifiées, le fond persistera.

La partie sociologique de l'œuvre de Marx est, au point de vue scientifique, très supérieure à la partie économique.

Au sujet de la conception matérialiste de l'histoire, nous retrouvons les deux interprétations : l'interprétation populaire et l'interprétation savante.

Selon la première, la conception matérialiste de l'histoire consiste à tout expliquer par les conditions économiques d'un peuple ; son histoire est entièrement déterminée par ces conditions (1).

(1) G. Sorel est sévère pour une telle interprétation «... on

Digitized by Google

On ajoute souvent : *en dernière analyse* (1), pour éviter des objections qui se présentent immédiatement à l'esprit.

Il est inutile de s'arrêter longuement sur cette doctrine pour voir qu'elle est erronée.

Les conditions économiques déterminent les autres phénomènes sociaux ; mais ceux ci ne réagissent-ils pas

dit que, d'après Marx, tous les phénomènes politiques, moraux, esthétiques, sont déterminés (au sens précis du mot) par les phénomènes économiques. Que pourrait bien signifier une pareille formule? Dire qu'une chose est déterminée par une autre, sans donner, en même temps, une idée précise du mode de jonction, c'est dire une de ces bêtises qui ont rendu si ridicules les vulgarisateurs du matérialisme vulgaire. Marx n'est point responsable de cette caricature de son matérialisme historique.» Préf.de G. SOREL aux *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*,par ANTONIO LABRIOLA ; Paris,Giard et Brière,p. 7.

Dans le même livre, le prof. Labriola dit en parlant de la *conception matérialiste* de l'histoire : « Beaucoup se sont imaginé, s'imaginent et s'imagineront, qu'il est possible et commode d'en pénétrer le sens par la simple analyse des mots qui la composent, au lieu de le tirer du contexte d'un exposé... » p. 118. « On nous dit... que, dans cette doctrine, on s'efforce d'expliquer tout l'homme par le seul calcul des intérêts matériels, et que l'on refuse une valeur quelconque à tout intérêt idéal. L'inexpérience, l'incapacité et la hâte de certains propagandistes de cette doctrine ont été, elles aussi, cause de ces confusions » p. 119. Il faudrait ajouter à cette cause la manière volontairement, ou involontairement, obscure avec laquelle se sont exprimés Marx et Engels.

(1) L'autorité de Marx et de Engels empêche l'exégèse savante de répudier entièrement cette explication «... il s'agit seulement d'expliquer en *dernière instance* (Engels) tous les faits historiques par le *moyen de la structure économique sous-jacente.* » LABRIOLA, *loc cit.*, p. 135. C'est pourtant là, au fond, l'essence de l'interprétation populaire, dont le même auteur dit : « L'amour du paradoxe seul, inséparable toujours du zèle des vulgarisateurs passionnés d'une doctrine nouvelle, peut avoir amené certains à croire que, pour écrire l'histoire, il suffisait de mettre en évidence uniquement le *moment économique* », p. 133.

Digitized by Google

sur elles? Par quoi sont-elles, elles-mêmes, déterminées? Ne dirait-on pas qu'elles ont préexisté à la formation de toute société. En réalité, il y a simplement un état de mutuelle dépendance entre les conditions économiques et les autres phénomènes sociaux, état qui est général pour cette classe de phénomènes. Nous retrouvons ici l'erreur habituelle, qui consiste à substituer à cette mutuelle dépendance un rapport de cause à effet.

Chez les animaux aussi, les fonctions de nutrition sont dans un état de mutuelle dépendance avec les autres caractères de ces animaux. Dire que le lion vit de proie, parce qu'il est féroce et bien armé pour la lutte, est vrai en partie, mais n'est pas plus vrai que de dire qu'il est féroce et bien armé pour la lutte parce qu'il vit de proie. Dire qu'un peuple est belliqueux parce qu'il a un certain genre de production économique n'est pas plus vrai que de dire qu'il a ce genre de production parce qu'il est belliqueux.

Ensuite, que veulent dire ces mots : en dernière analyse ? Jusqu'à quelle époque devrons-nous remonter pour être sûr d'avoir atteint « la dernière analyse ». Nous voulons expliquer les phénomènes sociaux de la France contemporaine ; devrons-nous remonter jusqu'aux Gaulois, jusqu'à l'homme fossile, jusqu'à l'époque où l'homme n'existait pas encore sur la terre ? Nous savons fort peu de chose, presque rien, de l'homme primitif, dans nos contrées, et il est bizarre de vouloir expliquer les faits connus, qui se passent sous nos yeux, par des faits absolument inconnus du passé.

Si, pour trouver « la dernière analyse », nous remontons toujours plus haut, nous arriverons à la formation de l'hypothétique nébuleuse solaire, et nous pourrons alors affirmer, que tout ce qui s'est passé sur la terre, était en germe dans cette nébuleuse. Mais des proposi-

Digitized by Google

tions aussi générales ne signifient rien et ne sont d'aucun usage. La vie sur la terre n'étant possible que grâce au soleil, on peut affirmer que le soleil est, « en dernière analyse », la cause des victoires d'Alexandre-le-Grand ; mais en quoi une semblable proposition contribue-t-elle à augmenter la somme de nos connaissances ?

L'interprétation populaire a un but. On objecte aux socialistes que certains caractères mentaux des hommes rendront difficile la pratique du collectivisme ; or, si l'on peut répondre que ces caractères sont exclusivement déterminés par les conditions économiques, il est évident qu'ils changeront quand on aura établi le collectivisme, et l'objection tombe.

On ne saurait dire que Marx est absolument étranger à l'interprétation populaire, qui au fond se trouve être favorable à ses doctrines. D'ailleurs, tout auteur qui ne daigne pas s'expliquer clairement et qui donne des énigmes à deviner, ne saurait se plaindre s'il n'est pas compris.

Au lieu de réduire tous les phénomènes sociaux aux conditions économiques, il est des auteurs qui voudraient les faire dépendre uniquement de la race. S'ils parviennent à définir rigoureusement celle-ci, ce qui n'est pas facile, ils se trouvent sur un terrain plus solide que celui où sont les partisans de l'interprétation vulgaire du matérialisme historique, car la race est chose qui peut, jusqu'à un certain point, avoir une existence indépendante des phénomènes sociaux qu'il s'agit d'expliquer. Pourtant cela ne suffit pas, et il est un grand nombre de faits qui sont, ou au moins qui paraissent, en contradiction avec la théorie de l'interprétation de l'histoire par la race. C'est un sujet encore fort obscur et qui attend de nouvelles études, et surtout des études faites avec une méthode rigoureusement scientifique.

L'interprétation savante de la conception matérialiste

Digitized by Google

de l'histoire nous rapproche de la réalité et a tous les caractères d'une théorie scientifique. Elle se confond, en fait, avec le déterminisme historique et voit dans l'histoire des faits dont il s'agit de découvrir les rapports (1). La conception matérialiste de l'histoire est, sous ce rapport, simplement la conception objective et scientifique de l'histoire.

Une telle manière de considérer l'histoire n'est ni aussi neuve ni aussi « révolutionnaire » que se le figurent ses adeptes actuels. Depuis Thucydide jusqu'à Buckle, Taine et autres auteurs de notre temps, bien des historiens ont au moins tâché de s'engager dans cette voie, et de mettre en rapport les faits, abstraction faite de toute idéologie. Si parfois cette abstraction n'est pas complète, cela dépend non de la méthode, mais de ce que l'auteur se laisse entraîner par les idées qui ont cours dans la société où il vit, par les passions et les préjugés qu'il partage, parfois même sans en avoir cons-

(1) Le prof. LABRIOLA, *loc. cit.*, p. 120, dit fort bien «... il faut rappeler que le sens de cette doctrine doit, avant tout, être tiré de la position qu'elle prend et qu'elle occupe à l'égard des doctrines contre lesquelles elle s'est, en réalité, dressée et particulièrement à l'égard des idéologies de toutes sortes ; — que la preuve de sa valeur consiste exclusivement dans l'explication plus convenable et plus appropriée de la succession des événements humains qui en dérive ; — que cette doctrine n'implique pas une préférence subjective pour une certaine qualité ou une certaine somme d'intérêts humains, opposés par un libre choix à d'autres intérêts ; mais qu'elle affirme seulement la coordination et la subordination objectives de tous les intérêts dans le développement de toute société ».

B. CROCE, *Materialismo storico ed economia marxista*, p. 29, dit que le *matérialisme historique* consiste « à comprendre dans leurs causes et leur mécanisme les conditions d'un peuple en une période donnée. »

La lecture des livres de Labriola et de Croce est indispensable pour se rendre compte de l'état actuel de la question du *matérialisme historique*.

Digitized by Google

cience. Cela est tellement vrai, qu'actuellement les partisans les plus décidés de la conception matérialiste de l'histoire, tandis qu'ils voient et décrivent fort bien les *idéologies* de leurs adversaires, ne s'aperçoivent pas de celles qui leur sont propres ; ils ne se rendent pas compte que chez leur maître, Marx, les termes *valeur*, *plus-value*, *sur-travail*, *degré d'exploitation du travail*, la *dernière instance* des conditions économiques, et autres semblables, sont du pur *verbalisme*, qui, comme le dit le prof. Labriola, « tend toujours à se renfermer dans des définitions purement formelles » (p. 118). En tant qu'*idéologie*, elles ne valent pas beaucoup plus que *la jalousie des dieux* d'Hérodote, dont parle le prof. Labriola, et le sentiment qui y a donné naissance est le même : c'est le sentiment de vénération pour les dieux, chez Hérodote ; de vénération pour Marx, chez les auteurs modernes.

Ce que nous venons de dire des antécédents de la conception matérialiste de l'histoire n'est nullement pour rabaisser le mérite de Marx, d'Engels, et des adeptes actuels de cette doctrine ; ils ont eu le mérite d'affirmer explicitement des principes dont on n'avait encore qu'une idée souvent confuse, et surtout de rendre populaire une manière de considérer l'histoire qui n'était propre qu'à quelques savants.

Il est d'ailleurs loin d'être inutile de défendre ces principes, puisqu'ils sont encore contestés par certains auteurs et que beaucoup d'autres, sans prendre position au point de vue théorique, les négligent dans leurs ouvrages. Par exemple, rien n'est plus commun que de voir, encore de nos jours, des historiens vouloir expliquer les faits par les idées qu'ont les hommes (1).

(1) Pour les exemples, on n'a que l'embarras du choix.

Digitized by Google

Comme si les actions des hommes n'étaient que la conséquence de déductions rigoureusement logiques de certaines prémisses préexistantes dans l'esprit des hommes ! Comme si les circonstances dans lesquelles se trouvent les hommes n'influaient pas sur leurs idées ! Les conceptions métaphysiques, chassées du domaine des sciences naturelles, se sont réfugiées dans celui de la sociologie,

Aug. Thierry, *Essai sur l'hist... du tiers-état*, p. 13, s'exprime ainsi : « C'est de la dernière forme donnée aux institutions civiles et politiques de l'Empire, de celle qui eut Constantin pour auteur, que procède ce qu'il y a de romain dans nos idées, nos mœurs... » Et cette *forme* elle-même d'où venait-elle ? Comment a-t-elle pu durer ? Est-ce que si Constantin avait choisi, au hasard, une forme quelconque, celle-ci aurait eu la même influence ? « On y voit [au Moyen Age] la sanction chrétienne s'ajoutant à la sanction légale pour donner une nouvelle force à l'idée du pouvoir impérial, type de la royauté des temps postérieurs... » N'y aurait-il pas de causes plus profondes, ou, pour mieux dire, ces faits ne se trouvent-ils pas en rapport avec d'autres, qui ont favorisé en même temps l'établissement du pouvoir impérial et la diffusion du christianisme ? En note, l'auteur ajoute : « Selon le droit romain, la souveraineté des empereurs dérivait du peuple... ; selon le christianisme, elle venait de Dieu. C'est ce dernier principe qui, depuis le règne de Constantin, fit prévaloir l'hérédité dans les successions impériales. » On démontra, comme on démontre un théorème de géométrie, que l'ordre des successions devait être tel, et il fut ainsi !

Paul Sabatier, *Vie de saint François d'Ass.*, p. 17 : « l'histoire... savante... fait songer à un muséum organisé avec les derniers perfectionnements... au lieu de vous faire voir la nature avec son enveloppement, sa vie diffuse, ses mystérieux retentissements dans votre cœur, on vous tend un herbier », p. 23. « Il ne faut donc pas trop demander à l'histoire... Les plus belles choses de la nature, la fleur et le papillon, ne doivent être touchés que par des mains délicates », p. 25 : « Les esprits étroits... veulent une histoire objective où l'auteur étudierait les peuples comme le chimiste étudie les corps .. mais, pour le moment, il n'y a pas en histoire de vérité purement objective. »

Tout cela est peut-être fort poétique, mais n'est certainement pas scientifique.

Digitized by Google

et il est nécessaire de leur y donner la chasse et de les expulser.

Le nom de conception *matérialiste* de l'histoire ne s'adapte pas trop mal à l'interprétation vulgaire, qui veut donner les conditions économiques pour cause à tous les phénomènes sociaux, mais il n'a plus de rapport avec l'exégèse savante, à laquelle le matérialisme demeure étranger.

La théorie que donne cette dernière exégèse, théorie qui est la seule scientifiquement admissible, n'est, au fond, pas plus favorable au socialisme qu'à toute autre doctrine ; elle est même absolument contraire au socialisme sentimental et éthique, que Marx a justement combattu. Elle peut parfaitement servir à défendre des doctrines telles que celles de Otto Ammon, de de Lapouge, de G. Lebon, etc.

La conception de la lutte des classes fait entrer le marxisme, ainsi que beaucoup de personnes l'ont observé, dans le grand courant du darwinisme. Cette conception est profondément vraie, et l'on doit admirer l'énergie et la force de caractère que Marx a déployées pour la défendre envers et contre tous.

Le *Manifeste du parti communiste* a tort de personnifier dans le « Socialisme allemand » une variété du socialisme sentimental ; celle-ci n'appartient exclusivement à aucun pays, et se trouve un peu partout. De toutes façons d'ailleurs, même si cette dénomination pouvait être vraie en 1848, elle a vieilli aujourd'hui, et s'il est actuellement un genre de socialisme qui mérite le nom d'*allemand*, c'est plutôt le marxisme.

Sous cette réserve, il y a beaucoup de vrai dans ce que dit Marx. Il observe que les partisans de ce « socialisme allemand ou *vrai* socialisme » pervertirent la littérature « socialiste et communiste française » [il faut entendre

Digitized by Google

celle qui repose sur la conception de la lutte des classes]. « Et parce qu'elle cessa, entre les mains des Allemands, d'être l'expression de la lutte d'une classe contre une autre, ceux-ci se félicitèrent d'être élevés au-dessus de l'*étroitesse française*, et d'avoir défendu non pas de vrais besoins, mais « le besoin du vrai » ; d'avoir défendu, non pas les intérêts du prolétaire, mais les intérêts de l'être humain, de l'homme en général ; de l'homme qui n'appartient à aucune classe ni à aucune réalité, et qui n'existe que dans le ciel embrumé de la fantaisie philosophique (1). »

C'est encore littéralement vrai d'un grand nombre de contemporains, qui, tout confits de sentimentalité, parlent à tout propos « de justice, de vérité, de solidarité », qui oublient que le maintien de l'ordre et la répression des délits et des crimes est le premier devoir de toute autorité sociale (2), et qui, dédaignant toute observation

(1) *Manifeste du parti communiste.*

Plus loin, il caractérise assez bien cette littérature : « Le vêtement tissé avec les fils immatériels de la spéculation, brodé de fleurs de rhétorique et tout saturé d'une rosée sentimentale, ce vêtement transcendant, dans lequel les socialistes allemands enveloppèrent leurs maigres « vérités éternelles », ne fit qu'activer la vente de leur marchandise auprès d'un pareil public [les petits bourgeois]. »

Cette marchandise continue à être produite dans tous les pays, parce que partout elle trouve des acheteurs. Un grand nombre de ceux-ci appartiennent à l'élite en décadence.

(2) Nous en avons donné plusieurs exemples dans cet ouvrage. Depuis que le 1er volume a paru, de nouveaux faits sont venus confirmer nos observations. En voici un tout récent, qui est topique.

Le 30 avril 1902, un assassinat était commis à Gennevilliers. Deux magistrats, M. Leydet, juge d'instruction, et M. Cochefert, se livrèrent à une enquête pour retrouver ces excellents malfaiteurs et reçurent de nombreuses déclarations. Une de celles-ci mérite d'être signalée.

Les magistrats aperçurent soudain un vieux brave homme,

Digitized by Google

et toute logique, croient qu'il suffit, pour justifier une mesure qui se heurte à d'insurmontables difficultés pratiques, de lever les yeux au ciel et de dire qu'elle « nous donnera un peu plus de justice sociale » ; ce qui

connu dans le pays sous le nom du « père Laurent ». Ils l'interpellèrent et lui demandèrent si avant-hier il n'avait pas vu passer une voiture dont ils lui donnèrent le signalement.

— Si, je l'ai vue, cette voiture, répondit le père Laurent, mais ce n'est pas la peine de me questionner, car je ne vous dirai rien.

Un peu interloqué par cette réponse à laquelle il était loin de s'attendre, M. Leydet répliqua :

— Mais, pourquoi donc ? vous me faites l'effet d'un excellent homme, d'un brave citoyen, pourquoi refusez-vous de nous dire ce que vous avez vu ? Votre devoir n'est-il pas de fournir à la justice tous les renseignements qui peuvent amener l'arrestation d'un malfaiteur, d'un assassin !

— Laissez-moi donc tranquille, interrompit le campagnard dont les yeux s'humectèrent de larmes. Je n'y crois plus à votre justice. Non, je ne puis plus y croire. Figurez-vous que l'an dernier on a tué mon fils à coups de revolver. C'était mon seul enfant, je l'aimais beaucoup et lui avait pour moi une affection sans bornes. Eh bien ! on a arrêté son assassin, on l'a fait comparaître devant « votre justice », vous croyez peut-être qu'il a été condamné ? Pas du tout, il a été acquitté ! Ah ! tenez ! tous les jurés, c'est tous des fantoches ! (*sic*).

Et le pauvre vieux, chez qui cet incident avait fait renaître de bien tristes souvenirs, se mit à pleurer à chaudes larmes.

Les magistrats s'efforcèrent de le consoler et finalement, malgré l'obstination du vieillard, ils finirent par en obtenir quelques renseignements, qui seront d'une grande utilité à la poursuite de l'enquête.

Ce vieux brave homme n'avait évidemment pas été conquis par les beautés du mysticisme jacobin ; sinon, il se serait bien gardé de parler d'une manière aussi irrévérencieuse des honnêtes jurés qui appliquaient, par avance, la « loi de pardon » de la « défense républicaine ». Il ignorait que, selon les meilleures théories de la solidarité, il devait se sentir solidaire avec les assassins de son fils. Du reste, son observation ne manque pas de bon sens. Pourquoi se donner la peine d'arrêter ces bons criminels, puisque, quand on les tient, on s'empresse de leur rendre la liberté ?

Digitized by Google

d'ailleurs leur sert de prétexte pour négliger la simple justice. Ces gens-là n'ont d'importance qu'en tant qu'ils peuvent servir d'instruments à des partis qui savent ce qu'ils veulent : aux conservateurs, pour endormir l'ardeur des prolétaires à formuler leurs revendications ; aux prolétaires, pour désagréger la résistance des classes gouvernantes.

Marx a vu une partie de cette vérité : « Pour les gouvernements absolus... ce socialisme servit d'épouvantail pour faire peur à la bourgeoisie qui se dressait menaçante ». Il faut la compléter. Actuellement cet usage a presque disparu, mais d'autres semblables ont pris de l'importance.

Un phénomène curieux mérite d'être mis en relief. La classe qui est au pouvoir a généralement intérêt à nier la lutte des classes, mais c'est à condition qu'elle puisse ainsi détourner de ce sujet l'attention de la classe sujette, sans affaiblir la force de résistance de ses propres membres. En effet, la classe qui est au pouvoir a déjà obtenu tout ce que la lutte des classes pouvait lui donner, il ne lui reste plus qu'à conserver ce qu'elle a acquis et à empêcher que d'autres ne la dépouillent, comme elle a probablement dépouillé autrefois la classe dont elle a pris la place. C'est ainsi qu'on voit des gens arrivés au pouvoir par une révolution s'indigner, entièrement de bonne foi, si d'autres veulent suivre l'exemple qu'ils ont donné. En cet état de choses, l'action des gens qui donnent dans la sentimentalité et les affectations humanitaires s'exercent au profit de la classe dominante. C'est effectivement ce qui avait lieu, quand Marx rédigeait le *Manifeste des communistes*. Mais, depuis, la scène a changé. Les déclamations humanitaires ont fini par n'avoir aucun effet sur les classes populaires, en vue desquelles elles étaient faites, et ont eu un effet auquel on ne

Digitized by Google

s'attendait nullement : celui d'affaiblir la résistance que la bourgeoisie pouvait encore opposer à ses adversaires. Les travailleurs sont de jour en jour plus acquis au principe de la lutte des classes, ils méprisent profondément les discours miellés qu'on leur tient pour les détourner de cette lutte ; les seules personnes qui se laissent prendre à cet appât sont de nombreux membres de l'élite en décadence, qui devient de moins en moins capable de défendre ses positions, tandis que l'orage gronde sur sa tête (1). Un phénomène semblable a pu être observé dans les années qui ont précédé la Révolution française de 1789.

G. Sorel a combattu, avec encore plus de force que Marx, le socialisme mielleux et doucereux, l'humanitarisme démocratique, qui prennent tant de force de nos jours. Il y a beaucoup de vrai dans ce que dit G. Sorel, mais il y a aussi de l'exagération. Pour échapper aux divagations du Tolstoïsme, nous ne devons pas aller à l'excès opposé. G. Sorel écrit : « Nous assistons depuis quelques années à un grand mouvement pacifique en Europe ; les gens de lettres font, presque tous, profession d'être partisans de la *paix par le droit* ; l'interprétation de ce phénomène n'est pas facile... On se de-

(1) G. Le Bon, *Psychologie du socialisme*, p. 461, a vu et décrit cet état de choses. « Ce qui le rend si menaçant [le socialisme], ce ne sont pas les changements encore très faibles qu'il a produits dans l'âme populaire, mais les modifications déjà très grandes qu'il a déterminées dans l'âme des classes dirigeantes. La bourgeoisie actuelle n'est plus sûre de son droit. Elle n'est d'ailleurs sûre de rien et ne sait rien défendre. Elle écoute ce qui se dit et tremble devant les plus pitoyables rhéteurs. » G. Le Bon aurait dû ajouter qu'ils sortent tous, ou presque tous, de son sein. « Elle est incapable de cette volonté forte, de cette discipline sévère, de cette communauté de sentiments héréditaires, qui sont le ciment de toute société et sans lesquelles aucune association humaine n'a pu vivre jusqu'ici. »

Digitized by Google

mande ce qu'auraient fait les promoteurs de la *paix par le droit* si le pape, ayant obtenu d'être signataire du traité [de la Haye], avait demandé au tribunal nouvellement institué de juger les querelles qu'il a avec le gouvernement italien !... D'autre part, la Russie, qui fut à la tête de la nouvelle entente pour la *paix par le droit*, a acquis une autorité particulière, grâce à la manière dont elle applique les traités. Ses procédés en Finlande ont montré qu'elle possède la science d'un droit tout à fait inaccessible aux malheureux Occidentaux... Enfin, à peine le traité de la Haye était-il accepté que les grandes jouissances se livraient à un brigandage, qui rappelle celui des *conquistadores* du XVI^e^ siècle, aux dépens de la Chine ; là encore la Russie donnait des preuves non équivoques de sa manière de comprendre le droit, les missionnaires catholiques se distinguaient aussi dans ces opérations ; personne ne songeait à recourir à un arbitrage pour régler le différend (1). »

Jusqu'ici G. Sorel est dans le vrai et ce qu'il dit exprime des faits incontestables ; mais il va ensuite trop loin, lorsqu'il ajoute : « En Angleterre (2), le mouve-

(1) *La ruine du monde antique. — Conception matérialiste de l'histoire*, Paris, G. Jacques et C^ie^, p. 209-210.

(2) A propos de la guerre du Transvaal, G. SOREL dit : « Cette guerre rappelle, par bien des côtés, les guerres de l'Ancien Régime (en note : Il me semble certain que nos troupes d'Afrique, aidées par les régiments cafres, auraient en six mois exterminé les Boers ; mais à la condition de faire la guerre comme nous la faisons partout). Les oligarchies riches ne peuvent se mettre à la hauteur des conditions créées par les grandes luttes de la Révolution : « On se bat maintenant comme des goujats », disait un vieil émigré en parlant des armées modernes... les Anglais d'aujourd'hui sont comme les Romains [de la décadence], trop riches, trop philanthropes, trop préoccupés de leurs devoirs de chrétiens pour savoir se défendre. » Il nous semble que l'auteur oublie ici les qualités viriles dont ont fait preuve les Anglais, en

Digitized by Google

ment pacifique est lié étroitement à la continuelle décadence intellectuelle qui frappe ce pays et à la disparition de l'idée civique. En Italie, il y a un vrai *fanatisme pacifique* ; je l'attribue aux causes qui font de l'Italie un pays si arriéré économiquement. » Si cela était vrai, le *fanatisme pacifique* devrait être encore plus grand en Espagne qui est certes plus arriérée économiquement que l'Italie. Nous ne voyons nullement la décadence intellectuelle de l'Angleterre par rapport aux autres pays de l'Europe. Enfin, si c'est une utopie que de croire que tous les conflits internationaux peuvent être réglés par l'arbitrage ou par d'autres moyens pacifiques, il est incontestable qu'à notre époque on a pu résoudre de la sorte des conflits qui, autrefois, auraient été presque sûrement des causes de guerre. Les conflits armés entre les grandes puissances européennes ont évidemment une tendance à devenir moins fréquents.

C'est avec raison que G. Sorel observe que : « les idéalistes se flattent de changer le monde en propageant des *convictions* ; ils ne parviennent pas à changer les mœurs des individus (1) » (p. 273). Notre auteur donne

supportant leurs défaites avec un admirable sang-froid, en se résignant aux plus graves sacrifices pécuniaires et en continuant la guerre avec une indomptable énergie. L'élite anglaise est plutôt au-dessus qu'au-dessous de la moyenne des élites du continent européen.

(1) G. Sorel dit autre part, p. 203, en parlant des prédications de saint Jean Chrysostome : « Je crois bien plutôt à l'inefficacité de toute cette éloquence tribunitienne ; elle produisait le même effet que certaines comédies modernes que l'on qualifie de cruelles... (p. 204). L'expérience a montré que l'éloquence satirique, pas plus que la *comédie rosse*, ne corrige personne. »

Par contre, plusieurs de ces « œuvres morales » distillent un mortel ennui. Mais notre bourgeoisie se croit en devoir de les admirer ; comme une femme galante qui, devenue vieille, s'imagine racheter par la bigoterie les écarts d'une jeunesse orageuse.

Digitized by Google

en très grande partie aux « idéologues » la faute de la ruine du monde romain et des maux de la première révolution française. « Les idéologues n'avaient pu opérer leur travail de *dissociation et de résolution* que sur une petite échelle quand la Révolution éclata ; le retour à la barbarie put être ainsi évité » (p. 275). « Depuis que le prolétariat est devenu fort, les idéologues le flattent et cherchent à l'enrégimenter (1). Les hommes d'Eglise font une critique amère de l'organisation capitaliste ; ils montrent — avec une logique qui rappelle celle des anciens docteurs chrétiens ou celle des philosophes du XVIII[e] siècle — qu'elle est pleine de vices ; leur travail de dissociation a pour but d'arriver aux mêmes résultats que celui des Pères de l'Eglise ; on opérerait un transfert du patronat à l'Eglise, comme jadis on en a opéré un de l'Etat à l'Eglise... Les nouveaux Saint-Simoniens raisonnent comme les hommes d'Eglise ; leurs procédés de

Parlant d'une comédie de ce genre « social », M. Emile Faguet dit : « Effets sûrs de comédie facile, effets sûrs de mélodrame sinistre, effets sûrs de déclamations contre la *société*, tout y était pour que le succès y fût... Après tout, M... considérant désormais le théâtre comme une église laïque et la comédie comme un sermon, il s'est acquis le droit de n'être pas très amusant, d'abord, et, ensuite, celui d'être un servant du lieu commun... Il est l'avocat de la morale et de la pitié. Il est prédicateur laïque. Il est professeur de morale et de pédagogie et il veut être en même temps auteur de roman feuilleton. »

(1) *Loc. cit.*, p. 238 : « Aussi n'ai-je jamais pu comprendre comment tant d'hommes impropres à tout service technique peuvent être socialistes... » Pourtant presque tous les chefs socialistes ne sont pas des ouvriers ; ce sont des bourgeois qui tirent leur existence de la plus-value et du sur-travail. Quelques-uns sont même fort riches et vivent dans le luxe, parfaitement incapables de faire œuvre utile de leurs dix doigts. C'est la foi religieuse qui empêche d'être choqué par de semblables contradictions. Elles ne sont d'ailleurs pas spéciales au socialisme et elles se retrouvent dans la plupart des religions.

Digitized by Google

critique sont tout aussi abstraits et le résultat tout aussi faux ; leur tendance sont si ecclésiastiques qu'ils peuvent aller dans les congrès cléricaux sans les déparer » (p. 277). « La révolution idéaliste se traduirait, encore une fois, par d'immenses destructions de forces... Heureusement que les travailleurs se souviendront des préceptes de l'Internationale et ne se laisseront facilement imposer *ni socialisme d'Eglise ni socialisme d'Etat* » (p. 278.)

G. Sorel ne voit pas que ces travailleurs ont aussi une idéologie qui, pour être différente des autres n'en a pas moins la même nature ; la religion marxiste n'est pas d'une nature différente des autres religions. En une certaine mesure, les sentiments humanitaires sont, comme nous l'avons déjà vu (chap. IX^{bis}), un élément indispensable de la conservation et du progrès des sociétés humaines. Le problème est de quantité et non de qualité : pour ces sentiments se pose simplement la même question que nous avons vu se poser entre la *religio* et la *superstitio*. En outre, il y a lieu de tenir compte à cet égard de l'hétérogénéité sociale (1).

Au reste, même si l'on voulait contester l'utilité des sentiments humanitaires, en une certaine mesure et pour des classes plus ou moins étendues d'individus, on ne saurait nier leur existence, ni que l'*idéologie* fait partie intégrante du caractère de l'homme civilisé. Vouloir bannir entièrement ces sentiments, cette *idéologie*, et

(1) Une des causes de la force présente de l'Allemagne se trouve peut-être dans le fait que ses hommes d'Etat ont su faire de la *Realpolitik* tout en conservant dans le peuple une dose élevée d'idéalisme. Une des causes de la ruine du second empire, en France, a été probablement que son chef était un idéologue et un humanitaire. Les récentes études historiques paraissent du moins conclure en ce sens.

Digitized by Google

tout ce qui s'y rapporte, c'est donner en plein dans l'erreur des gens qui s'imaginent que l'homme peut se passer entièrement de religion et la remplacer par de simples notions scientifiques.

On a dit souvent que les hommes de talent sont comme des gens qui, se trouvant sur une haute montagne, voient luire le soleil avant qu'il éclaire la plaine. Si l'on joint donc à d'autres symptômes, tels que celui de la violente augmentation qu'ont reçue à notre époque les sentiments humanitaires (1), le fait que des hommes comme G. Sorel vont à l'extrême opposé de celui où nous nous trouvons actuellement, on peut être tenté de croire qu'une réaction est proche. Il nous semble pourtant difficile, sinon impossible, qu'elle se produise avant que l'élite dégénérée actuellement au pouvoir n'ait été remplacée par une autre plus virile et plus saine. La floraison de sentiments humanitaires à laquelle nous assistons n'est qu'une conséquence de la caduque sénilité et de la faiblesse maladive de cette élite.

La lutte des classes, ainsi que d'autres thèses Marxistes, dont nous avons parlé, est le sujet d'une interprétation vulgaire et d'une interprétation savante. La première, comme il est de sa nature, simplifie tout. Il n'existe que deux classes : celle des capitalistes et celle des prolétaires (2). La lutte des classes signifie que la seconde doit

(1) Quand il s'agit de crises économiques, la fin de la période de hausse des prix est annoncée par de violentes exagérations de cette hausse.

(2) La classe des capitalistes peut d'ailleurs être subdivisée en deux. MARX, *Le Capital*, IV, p. 493 : « Les ouvriers salariés qui n'ont que la force de travail et dont le salaire est le revenu, les capitalistes qui possèdent le capital et touchent le profit, les propriétaires fonciers qui détiennent la terre et prélèvent la rente, constituent les trois grandes classes de la société moderne, basée sur la production capitaliste. C'est incontestable-

Digitized by Google

détruire la première. En attendant la révolution violente qui accomplira radicalement cette destruction, les prolétaires doivent saisir toute occasion de nuire aux capitalistes. Aucune transaction n'est permise ; un socialiste ne doit pas faire partie d'un ministère « bourgeois », bien qu'il lui soit loisible. pour des motifs dont la logique n'est pas très claire, de faire partie d'une administration communale bourgeoise (1). On oublie que *lutte des classes* est un terme général, qui peut tout aussi bien signifier la lutte des prolétaires contre les « capitalistes », que celle des « capitalistes » contre les prolétaires.

On a fait à l'interprétation vulgaire une objection, dont la valeur est nulle. Cette objection consiste à observer que l'on ne sait où finit la classe des prolétaires et où commence celle des bourgeois et des capitalistes. Le langage vulgaire est obligé de substituer des différences qualitatives aux différences quantitatives. Parce qu'on ne peut pas dire quel est le point précis où une marchandise finit d'être bon marché pour devenir chère, il ne s'en suit pas qu'il n'y a pas des marchandises bon marché et des marchandises chères. Parce qu'on passe par degrés insensibles d'une classe d'objets à une autre, l'existence des classes n'en est pas moins réelle. Ne pourrons-nous plus parler de jeunes gens et de vieillards, parce que nous ne pouvons fixer exactement quelle est la minute précise où l'homme entre dans l'âge mûr ?

ment en Angleterre que cette subdivision est le plus largement et le plus catégoriquement développée. Cependant elle n'y existe pas encore dans toute sa pureté et des couches de transition y masquent partout — incomparablement moins à la campagne que dans les villes — les lignes de démarcation. Mais ce fait est sans importance pour notre étude. »

(1) En Italie, les cléricaux peuvent entrer aux conseils communaux mais non à la Chambre des députés.

Digitized by Google

Une autre objection, qui d'ailleurs s'applique aussi bien au darwinisme en général qu'à l'interprétation vulgaire de la lutte des classes, a tout aussi peu de valeur que l'objection précédente. Elle consiste à opposer une fin de non recevoir à toute théorie qui heurte certains de nos sentiments. Ceux-ci, au lieu de l'expérience et de la logique, deviennent ainsi le critérium de la vérité. Il est évident que c'est là un fort mauvais critérium. La question de l'existence ou de la non existence d'une chose est absolument indépendante de l'impression que cette chose fait sur nos sentiments. Une personne est-elle ou n'est-elle pas tuberculeuse? C'est une question que peut résoudre l'examen bactériologique, et cet examen n'a absolument aucun rapport avec les sentiments qui peuvent faire très vivement désirer que cette personne soit saine. Ce n'est que dans l'enfance des sociétés que l'on suppose que les désirs des hommes agissent sur les faits. Quand le médecin viendra vous dire qu'il a trouvé dans les crachats d'une personne le microbe de la tuberculose, pouvez-vous raisonnablement lui répondre que cela n'est pas, parce que vous désirez que cela ne soit pas, et que son observation est *cruelle*? Nous pouvons déplorer autant qu'il nous plaira la nécessité de la lutte pour la vie, nous pouvons désirer aussi vivement qu'il est possible que cette lutte disparaisse, cela n'a pas la plus lointaine influence sur la question de savoir si elle existe ou si elle n'existe pas, ni sur la question de savoir si elle est nécessaire ou n'est pas nécessaire à l'amélioration de la race et à la sélection des entreprises et autres organismes sociaux.

L'interprétation savante a reconnu qu'il n'y avait pas seulement deux, mais un grand nombre de classes; qu'il n'y avait pas une seule forme de lutte : celle de la destruction directe, mais qu'il y en avait une in-

Digitized by Google

finité (1), et que ces différentes formes avaient aussi une valeur différente au point de vue de la prospérité de l'espèce.

Ces différentes sortes de luttes sont des modes de concurrence et il ne faut pas oublier que celle-ci est le plus puissant instrument de sélection que l'on connaisse pour les individus comme pour les organismes sociaux. Autrefois la concurrence belliqueuse a détruit bon nombre d'organismes politiques plus ou moins imparfaits ; actuellement cette concurrence a beaucoup perdu de sa force entre les peuples civilisés, elle s'exerce pourtant encore entre ceux-ci et les peuples non-civilisés. Les effets de la concurrence économique sont bien connus. Si on parvient à la supprimer, il faudra la remplacer par quelque autre instrument de sélection, sous peine d'une prompte décadence de toute l'organisation économique.

Dans les discussions qui ont lieu au sujet du socialisme d'Etat ou du socialisme municipal, on insiste beaucoup d'une part sur ce que l'Etat ou la commune peuvent administrer une entreprise industrielle aussi bien qu'une compagnie privée ; de l'autre, sur ce que l'Etat ou la commune administrent plus mal qu'une compagnie privée. Il y a en outre une autre question à considérer. Admettons que les entreprises collectives soient aussi bien administrées que les entreprises privées, elles fini-

(1) Déjà Hésiode savait qu'il existe deux genres, au moins, de concurrence, de lutte (ἔρις) ; une louable, l'autre blâmable. C'est de la première qu'il parle, lorsqu'il rappelle que le potier envie le potier, l'artisan envie l'artisan, etc., *Op. et di.*, 25-26.

> Καὶ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει καὶ τέκτονι τέκτων,
> καὶ πτωχὸς πτωχῷ φθονέει καὶ ἀοιδὸς ἀοιδῷ.

Le darwinisme a fait voir quelle immense variété de luttes existe entre les êtres vivants.

Digitized by Google

ront pourtant par leur devenir inférieures, en vertu du seul fait qu'elles sont soustraites à la sélection qui opère sur les entreprises sujettes à la concurrence. Le point de départ peut être le même, et le point d'arrivée différent. C'est pour cela qu'il est encore trop tôt pour bien juger des effets du socialisme municipal en Angleterre ; il faudra le voir à l'œuvre pendant un temps assez long.

Supposons que l'administration collective donne la même proportion que l'administration privée d'entreprise travaillant en de bonnes conditions, par exemple le 20 0/0. Au bout d'un certain temps, la sélection n'opérant pas, ou opérant très faiblement, sur les entreprises collectives, la proportion des bonnes entreprises ne sera guère changée. Au contraire pour les entreprises qui sont sujettes à la concurrence, la sélection conservera les bonnes et fera périr une partie des mauvaises. Le point de départ étant le même, il pourrait donc se faire qu'au bout d'un certain temps, la proportion des bonnes entreprises serait encore de 20 0/0 du total pour les entreprises collectives, tandis qu'elle serait devenue du 30 0/0, par exemple, pour les entreprises sujettes à la concurrence.

Voyons un cas concret. En Suisse, le service des postes est excellent et le public y trouve des avantages dont il ne jouit en aucun autre pays (1). Le résultat est

(1) Une lettre fermée, affranchie avec 10 centimes, peut peser jusqu'à 250 grammes ; nous disons : deux cent cinquante grammes ! Les levées et les distributions sont fréquentes. Le personnel est poli et traite le public avec bienveillance, ce qui n'a pas toujours lieu en d'autres pays, par exemple, en France. Le service des paquets est admirable. Jusqu'au poids de 500 grammes on ne paye que 15 centimes, de 500 grammes à 2 kg. 500 on paye 25 centimes. Le poids maximum est de 20 kilogrammes et de 15 à 20 kilogrammes on paye 1 fr. 50. L'expédition se fait sans formalités gênantes ; la célérité du transport

Digitized by Google

que le budget des postes donne un bénéfice. Le service des télégraphes et des téléphones n'est peut-être pas pire qu'en d'autres pays, mais en tous cas il laisse fort à désirer. Le résultat est que le budget de ce service présente un déficit (1). Cet état de choses dure depuis plusieurs années et pourra se perpétuer encore. Mais si le service des télégraphes était fait par une compagnie privée, il est clair que les déficits, en s'accumulant, finiraient par la ruiner ; elle disparaîtrait et ferait place à une autre. De la sorte, il finirait peut-être par y avoir une administration qui s'apercevrait que, pour obtenir des bénéfices, il faut appliquer les principes qui ont donné d'aussi bons résultats pour les postes, et que, entre autres choses, il faut s'attacher à contenter le public au lieu de le vexer de mille manières (2), qu'il

est incroyable. Vous allez d'une ville à une autre, vous envoyez un petit bagage par la poste et vous le trouvez en arrivant à l'hôtel. Le service des mandats et des recouvrements ne laisse rien à désirer.

(1)

Désignation	Années	
	1899	1900
Postes :	francs	francs
Recettes	33 977 310	36 130 814
Dépenses	31 188 871	33 430 463
Bénéfice	2 788 439	2 700 351
Télégraphes :		
Recettes	8 07 0992	9 261 439
Dépenses	9 230 497	10 159 157
Déficit.	1 158 393	897 718

(2) Les négociants de Zurich se sont plaints que les dépêches télégraphiques qu'ils recevaient étaient écrites d'une manière

Digitized by Google

faut attirer les clients et non les repousser. La nécessité est de bon conseil et nous fait souvent découvrir que ce que nous croyions impossible est, au contraire, parfaitement réalisable.

Rien ne prouve que, pour les organismes économiques, la concurrence soit l'unique mode de sélection ; il se peut qu'on parvienne à en trouver d'autres. En tous cas, on ne saurait s'en passer, et c'est d'une semblable découverte que dépend, en partie, le succès des organisations collectives de la production. Ce qui leur fait le plus de tort actuellement c'est d'être abandonnées aux soins des politiciens. Ceux-ci sont naturellement portés à ne voir, dans les entreprises collectives, qu'un débouché pour leurs partisans, dont ils récompensent ainsi le zèle, aux dépens du public ; et parfois des services peu avouables, tels que celui d'organiser une grève, ont été ainsi payés. Une sélection s'opère encore, mais elle se fait dans un sens directement contraire à celui qui assurerait le mieux possible la bonne marche des entreprises collectives.

La « lutte pour la vie » n'existe pas seulement entre les individus, elle existe aussi entre les différents groupes de ces individus, et chaque groupe ne peut compter

illisible. Il y a des surtaxes variées pour le service de nuit, etc. Dans les petites localités, le télégraphe et le téléphone sont souvent inutiles, les bureaux n'étant pas ouverts quand on en a besoin. Une lettre est, en certains cas, un moyen plus prompt de correspondance qu'une dépêche.

Le *Rapport du Conseil fédéral* concernant les comptes d'Etat de 1900 observe avec raison que les recettes principales de l'administration des télégraphes, c'est-à-dire : « 1° Produits des télégrammes ; 2° Taxes d'abonnement au téléphone et 3° Taxes pour conversations, sont restées, pour une bonne part, bien au-dessous des prévisions. » Il est clair que, pour faire augmenter ces recettes, il faudrait engager le public à faire un usage plus étendu de ces moyens de correspondance.

Digitized by Google

que sur ses propres forces pour la défense de ses intérêts. C'est ce qu'il y a de vrai dans l'affirmation que « l'émancipation » des travailleurs ne peut être que l'œuvre de ces mêmes travailleurs. Mais il y a un autre côté de la question que l'on néglige entièrement et qui pourtant est une conséquence tout aussi logique des principes posés, et c'est que la défense des intérêts de la bourgeoisie ne peut aussi être l'œuvre que de cette même bourgeoisie. Et cela peut se répéter de chacun des groupes qui sont en lutte.

Le problème à résoudre ne consiste pas seulement à savoir si la lutte des classes existe ou n'existe pas. Posé ainsi il est fort simple et il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire pour constater l'existence de cette lutte. Mais une autre question bien plus compliquée et difficile se présente ; elle concerne les moyens employés dans cette lutte et le rapport dans lequel ils se trouvent avec la prospérité de la société.

Il est certain qu'une évolution s'est accomplie qui a considérablement modifié les conditions de la lutte pour la vie entre les individus, entre les classes sociales, entre les nations. La violence directe a perdu de plus en plus de terrain et a été remplacée par d'autres moyens (1). Si nous portons notre attention sur les nations actuellement civilisées, nous verrons que pour les individus cette substitution est complète, elle l'est moins pour les classes, moins encore pour les nations. En d'autres termes, l'emploi direct de la violence devient de moins en moins exceptionnel à mesure que le groupe devient plus nombreux.

Chez tous les peuples civilisés, on empêche, ou l'on

(1) De même, la spoliation indirecte tend à remplacer la spoliation directe. Voir chap. II.

Digitized by Google

tâche d'empêcher, l'individu isolé d'avoir recours à la violence, tandis que le temps n'est pas très loin où cela était admis, et même pour *réaliser* son droit l'individu ne pouvait compter que sur sa propre force. La violence, quand elle vient de groupes assez nombreux, est vue actuellement avec plus d'indulgence que quand il s'agit d'individus isolés. Certains gouvernements admettent que les grévistes peuvent faire usage de la force, quand cela leur convient. On ne les traduit pas devant les tribunaux ; si par hasard on les y traduit, ils ne sont condamnés qu'avec l'application de la loi de sursis ; enfin si quelqu'un d'entre eux n'en bénéficie pas, il est au moins gracié le plus tôt possible. Si des gendarmes sont tués ou blessés par des grévistes, c'est aux gendarmes qu'on fait un procès, ainsi que cela est arrivé en 1900 à Montceau-les-Mines. Il est vrai qu'en Allemagne cette doctrine n'est pas encore admise, ce qui excite au plus haut point l'indignation des socialistes. En Angleterre aussi on applique encore les lois réprimant la violence et les infractions au droit, de quelque part qu'elles viennent (1).

(1) Un petit pamphlet, publié en 1901, est très instructif, à ce sujet. Il a pour titre : *The law relating to labour Unions as regards their legal liabilities in connection with picketing, coercion and intimidation, the right to sue and be sued, and the consequent liability of their funds — Issued by the employers' parliamentary council.*

Voici comment il résume les points récemment fixés par la jurisprudence. *Coercition et intimidation.* Selon les arrêts Allen contre Flood, et Quinn contre Leathem il résulte que les actes suivants accomplis sans droit et avec une intention malicieuse (*unlawful and malicions intent*) sont illégaux : *a*) faire naître une grève des ouvriers ou des patrons (*lock-out*) ; *b*) induire un client à cesser de traiter avec un marchand ou un artisan ; *c*) le menacer de cela. Ceux qui ont eu à souffrir de ces actes peuvent obtenir des dommages-intérêts des personnes responsables, qu'il y ait eu ou non entente délictueuse (*conspiracy*). Il est aussi illégal de faire circuler des listes (*black lists*) de patrons avec lesquels on

Digitized by Google

Les principes que s'efforcent de faire prévaloir les socialistes, les jacobins modernes, les éthiques, etc., et qui ont été appliqués, en certain cas du moins, par le ministère de « défense républicaine », en France, paraissent être les suivants : Les ouvriers ont des droits, non des devoirs. Quand cela leur convient, ils peuvent violer tout contrat conclu avec les patrons, tandis que ceux-ci doivent respecter scrupuleusement ces contrats. En particulier, l'ouvrier peut du jour au lendemain abandonner l'ouvrage, rompre le contrat de travail ; mais il n'est pas permis au patron de l'imiter et de le renvoyer sans observer les délais fixés par l'usage ou le contrat en vigueur. Les ouvriers peuvent faire tout ce qu'ils veulent sans encourir la moindre responsabilité ; après une grève les pouvoirs publics doivent s'employer activement pour que les patrons ne renvoient aucun ouvrier pour des faits concernant la grève. On ne doit jamais faire usage de la force contre les grévistes, qui peuvent se livrer à n'importe quel acte de violence. Il ne faut même pas que la force publique se laisse voir des grévistes, crainte de les « exciter » (1). Tout acte de violence des grévistes est toujours pour le moins excu-

ne doit pas traiter, ou d'ouvriers qui ne doivent pas être employés. » *Picketing* (manœuvres tendant à suivre ou surveiller un homme). L'arrêt Lyons contre Wilkins a restreint le nombre de cas où cela est permis, et a décidé qu'on devait entendre littéralement les termes de la loi décidant que cela est permis seulement *in order merely to obtain or communicate information*. *Responsabilité des Unions*. L'arrêt Taff Vale Railway C° contre Amalgamated Society of Railways Servants décide qu'une Union, bien qu'elle ne soit pas reconnue légalement, peut poursuivre une action en justice, ou être poursuivie, pour torts qu'elle a reçus, ou causés à autrui.

(1) Un journal illustré représentait, comme chose toute naturelle, les troupes se *dissimulant* à Marseille, pour ne pas être vues des grévistes.

Digitized by Google

sable, soit parce qu'ils ont été « excités », soit parce qu'une juste indignation les saisit en voyant d'autres ouvriers qui veulent travailler, ce qui constitue un acte de trahison, soit parce que cette juste indignation est la conséquence de « l'entêtement » des patrons à ne pas faire droit sans le moindre retard, immédiatement, aux « justes revendications » des ouvriers.

Les grévistes se trouvent dans la situation d'un souverain dont la personne est sacrée et inviolable, on peut tâcher de les persuader par de bonnes paroles, mais l'usage de la force contre eux est absolument interdit, comme chose sacrilège et impie. Or, en général, la violence ne pouvant être empêchée que par la force, renoncer à faire usage de celle-ci, c'est laisser entièrement le champ libre à la violence. C'est en outre donner une prime aux impulsifs et aux dégénérés ; c'est mettre obstacle à l'œuvre de sélection à laquelle nous devons toute notre civilisation. Ce qui distingue l'homme civilisé du sauvage c'est précisément l'empire sur soi-même ; des siècles et des siècles de sélections ont éliminé de nos sociétés les individus qui étaient par trop impulsifs. Les héros d'Homère l'étaient encore à un degré qui, depuis ce temps, s'est beaucoup atténué, et pourtant le poète nous les représente comme l'étant moins que les Troyens, et plus tard c'est l'empire sur soi-même qui sera considéré comme le caractère le plus élevé du citoyen grec. Pour vivre dans un pays civilisé, il faut, même quand on a l'honneur d'être gréviste, s'habituer à voir un gendarme, sans être agité des sentiments désordonnés qui assaillent un taureau à la vue d'une étoffe rouge. On ne rend nullement service aux classes populaires en les poussant, par l'impunité, à s'abandonner à de pareilles passions anti-sociales ; au contraire, on leur fait ainsi le plus grand mal, car c'est l'existence de ces

Digitized by Google

passions qui ont rendu nécessaire la tutelle à laquelle elles ont été soumises par le passé et dont leurs amis désirent de les voir s'émanciper.

Malgré ce mouvement en arrière, l'évolution est pourtant aussi sensible pour la lutte des classes. Des luttes violentes, comme celle de la Commune de Paris, sont très exceptionnelles de nos jours ; elles étaient fréquentes en Grèce aux temps anciens, elles n'étaient pas rares, en nos contrées, il y a quelques siècles. Enfin il est inutile de rappeler que les guerres entre les peuples civilisés sont devenues moins fréquentes.

Gardons-nous, ici, de céder à la tentation de nous livrer à un de ces raisonnements qui, d'une tendance, plus ou moins grossièrement constatée, de l'évolution par le passé, prétend déduire le sens de cette évolution à l'avenir (1). On pourrait dire : la violence directe a eu de moins en moins de place dans les sociétés civilisées ; elle finira par n'en avoir plus du tout. Ou bien encore : la violence directe a disparu à peu près des rapports entre individus, donc elle finira aussi par disparaître des rapports entre les classes sociales et de ceux entre les peuples.

Nous savons déjà que de semblables inductions n'ont que peu ou point de valeur. Le phénomène qui nous occupe, comme d'autres analogues, présente une marche ondulée ; des mouvements en un sens sont suivis de mouvements en sens contraire. Quand, en 1897, nous écrivions : « La caractéristique des peuples modernes les plus civilisés est l'indépendance intellectuelle, morale et religieuse de l'individu (2) », nous ne prévoyions pas qu'en 1902, dans un pays qui paraît à l'avant-garde de

(1) Voir chap. VII : *Les prétendues lois historiques.*
(2) *Cours*, § 687.

Digitized by Google

la civilisation, il serait défendu à tout individu ayant fait partie d'une congrégation religieuse d'enseigner quoi que ce soit. Exclure, comme autrefois, de l'enseignement les gens qui n'étaient pas assez catholiques, ou exclure, comme maintenant, les gens qui le sont trop, est exactement la même chose, au point de vue de la tolérance religieuse. Il est vrai qu'on dit maintenant que c'est d'une œuvre de défense sociale qu'il s'agit ; mais c'est précisément ce qu'on disait aussi autrefois, c'est ce qu'ont toujours répété et que répèteront encore les sectaires de tous les partis. La tolérance est absente aussi bien lorsqu'on veut obliger les citoyens, ou tout au moins les employés du gouvernement, à envoyer leurs enfants dans des écoles athées et socialistes, que lorsqu'on voulait les obliger à envoyer leurs enfants aux écoles tenues par des prêtres ou des moines.

On a vu, de nos jours, la très sainte Inquisition socialiste occupée à réprimer sévèrement toute atteinte à la foi orthodoxe. En Italie, l'année 1900, une section du parti socialiste rejeta de son sein, excommunia, deux frères, coupables, le premier d'avoir constitué des témoins pour un duel, le second de l'avoir approuvé. En un autre pays, un des chefs du parti socialiste fut soupçonné d'un grave délit. Il avait une fille et cette jeune personne avait fait sa première communion, sans qu'il l'en empêchât, et peut-être même y avait-il consenti. L'Inquisition ouvrit une procédure pour juger ce procès : des documents authentiques, des témoignages nombreux furent produits, et l'on découvrit que cet acte d'hérésie socialiste n'était que trop vrai. L'Inquisition socialiste, n'ayant pas encore à sa disposition le bras séculier (1),

(1) Le parti socialiste peut du moins faire usage de l'excommunication. On lit dans le *Journal des Débats* du 5 octobre 1901 :

Digitized by Google

dut se contenter d'infliger un blâme sévère au coupable, blâme dont d'autre part il fut lavé, grâce à une casuistique savante, par de complaisants amis. Les fonctionnaires de l'Etat qui se permettent d'envoyer leurs enfants aux écoles congréganistes ne s'en tirent généralement pas à si bon compte.

L'Inquisition catholique aussi, lorsqu'elle n'avait pas l'appui des pouvoirs établis, était bien forcée de se contenter d'un simple blâme ; elle aussi vit plus d'un coupable lui échapper, grâce aux intrigues, auprès de la cour de Rome, de bons amis. Jean Reuchlin fut condamné par l'Inquisition, mais il appela à Rome et il fut absous. Son crime était-il plus grand ou moindre, au point de vue catholique, que celui de laisser faire à une jeune fille sa première communion, au point de vue socialiste ? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider. Mais il serait intéressant de savoir si, quand un jour, l'Inquisition socialiste disposera du bras séculier, elle en fera un usage moins intolérant que n'en fit l'Inquisition catholique.

Quand on compare, en ces matières, le passé au présent, il ne faut pas perdre de vue que l'échelle des pénalités est changée. La comparaison doit se faire entre ce qui était et ce qui est considéré comme délit, et non entre les peines dont ces délits étaient et celles dont ils sont frappés. Quand on sait qu'une législation punit, en général, de peines très sévères les moindres délits, il est bien évident que, dans un cas particulier, on ne peut pas, de la gravité de la peine, déduire celle que, au temps de cette législation, on attachait au délit.

« Le groupe socialiste de Chaumont vient d'exclure du parti et d'obliger de donner sa démission de conseiller municipal, M. H. qui avait assisté au mariage religieux de sa fille. »

Digitized by Google

L'école optimiste ne veut pas admettre la nécessité de la lutte des classes. Elle s'imagine que la classe dominante, inspirée par le pur amour du prochain, disent les uns, par le soin de ses intérêts *bien entendus*, disent les autres, se sacrifiera entièrement pour faire le bien de la classe sujette.

La doctrine libérale, avec laquelle il est encore des gens qui confondent l'école optimiste, est tout autre. Elle reconnaît la nécessité de la lutte des classes et se propose seulement d'en atténuer la violence, d'en faire disparaître, autant qu'il est possible, la barbarie. Elle voudrait faire, pour la lutte des classes, ce qui, jusqu'à un certain point, a été fait pour les guerres entre les peuples. N'est-il pas singulier que la lutte avec des étrangers soit soumise à certaines règles d'humanité et que la lutte entre concitoyens n'en ait pas? Il existe un droit international, entre peuples étrangers, il n'existe encore aucun droit réglant les conflits entre les classes d'un même peuple.

Un germe de ce droit se trouve pourtant aux Etats-Unis. La constitution garantit certains droits aux citoyens, et un pouvoir indépendant : le tribunal fédéral, sauvegarde ces droits même contre les empiètements des législateurs. Dans quelques pays monarchiques on prétend, mais sans guère pouvoir donner de preuves, que le monarque joue ce rôle de garantir certains droits aux citoyens. En Angleterre, on n'a pas encore adopté les doctrines déliquescentes de certains Etats du continent, et les lois sont appliquées assez impartialement. On ose même condamner des grévistes à des peines pécuniaires quand ils ont illégalement causé du dommage à autrui (1). La *Common Law*, par cela même qu'elle re-

(1) Cela n'a pas lieu dans tous les pays. Voyez plus loin la note à la p. 426

Digitized by Google

pose sur la tradition, est une précieuse garantie contre le despotisme d'une majorité politique.

Mais l'école libérale va plus loin, touchant peut-être alors à l'utopie. Elle voudrait, et c'est là son principe capital, que le gouvernement demeurât étranger aux luttes des classes, qu'il fût simplement le pouvoir chargé de contenir ces luttes en de certaines limites. Sous ce rapport elle juge un régime beaucoup plus par la considération des garanties qu'il offre aux citoyens de n'être pas persécutés, dépouillés, opprimés, que par la considération de la forme de ce régime (1). Le despotisme d'une assemblée jacobine ne lui semble pas meilleur que celui d'un autocrate, et elle ne voit pas ce que les peuples peuvent gagner à étendre le pouvoir des politiciens et à multiplier les occasions qui leur permettent de pêcher en eau trouble. Elle approuve fort les anciennes Trade-Unions anglaises. Celles-ci représentaient la lutte des classes s'organisant sous la protection et la surveillance du gouvernement, qui veillait à ce que personne n'eût recours à la violence et ne troublât l'ordre public. L'attitude de l'école libérale par rapport aux grèves est aussi remarquable : elle demande qu'il ne soit permis à aucune classe sociale d'imposer à une autre sa volonté par la force. On peut empêcher aux ouvriers de faire grève, on peut, au contraire, empêcher aux patrons de résister aux grévistes. Le principe est le même : c'est une classe qui, au moyen de la force publique, impose sa volonté à une autre. La différence consiste uniquement en ceci : les ouvriers étant plus nombreux que les patrons, la force publique doit intervenir activement pour imposer la volonté des patrons aux ouvriers, tandis qu'il suffit qu'elle garde une attitude passive, pour per-

(1) Voir surtout, sur ce sujet, les œuvres de M. G. de Molinari.

Digitized by Google

mettre aux ouvriers d'imposer leur volonté aux patrons. Inutile d'ajouter que la force publique interviendrait activement si les patrons s'avisaient de repousser la violence par la force.

De la même manière que les peuples civilisés ont renoncé, dans leurs guerres, à faire usage de balles explosives et à armer des corsaires, les ouvriers et les patrons pourraient renoncer à l'usage de la force et circonscrire leur lutte au terrain économique. C'est ce que demandait l'école libérale, et, *a priori*, cela ne semble pas une utopie. Pourtant il faut reconnaître qu'en pratique cet idéal n'a pas pu, pour le moment du moins, être réalisé. Bien plus, au lieu de s'en rapprocher actuellement, on s'en éloigne. Les nouvelles Trade-Unions, en Angleterre, invoquent l'intervention de l'Etat ; une législation sociale extrêmement touffue se développe dans la plupart des pays civilisés et fait intervenir de plus en plus l'Etat pour imposer à une classe la volonté d'une autre, pour dépouiller certains citoyens au profit de certains autres. Certes, le mouvement est loin d'être uniforme, il diffère considérablement selon les pays et certains d'entre-eux ne continueront peut-être pas dans cette voie, mais d'autres paraissent devoir s'y enfoncer de plus en plus.

Affirmer qu'une certaine mesure augmentera le bien-être de la société et affirmer que cette mesure est applicable ou qu'elle sera appliquée, sont deux choses essentiellement différentes. Pourtant toute école qui veut prendre une part active à la politique sociale est amenée presque nécessairement à les confondre. On n'entraîne les hommes à l'action que par la foi, et il est bien difficile d'induire les autres à professer une foi que l'on ne partage pas. Il était donc naturel que le parti libéral eût foi dans la prochaine réalisation des principes qu'il procla-

Digitized by Google

mait, mais il faut bien avouer que, sous ce point de vue, il n'a guère eu de succès. Ses principes peuvent être intrinsèquement utiles à la société, mais il est clair qu'ils doivent renfermer quelque chose qui répugne à la nature des hommes tels qu'ils existent actuellement, puisque ceux-ci s'en éloignent de plus en plus.

Pour juger équitablement la lutte des classes, il faut tenir compte d'un obstacle qui s'oppose aussi bien à la paix entre les peuples qu'à la paix entre les classes sociales, et c'est qu'aucun des groupes concurrents ne peut donner l'exemple de désarmer complètement, sans s'exposer à devenir la proie des autres. On ne peut donc pas s'attendre à voir se produire un prompt changement, et tout au plus on peut espérer de voir la lutte lentement s'atténuer par une série de concessions graduelles de part et d'autre.

On est injuste envers l'action d'un parti lorsqu'on la considère indépendamment de celle des autres. La défensive a généralement fort peu de chance de succès, et il n'y a souvent pas d'autre alternative que de se laisser dépouiller ou de réclamer sa part du butin. Lorsque tout le monde veut s'emparer de l'Etat pour s'en servir à protéger ses intérêts, à imposer ses opinions, ses préjugés, ses goûts, celui qui veut demeurer neutre joue le métier de dupe, il devient volontairement l'agneau que les loups mangeront. Le choix souvent n'est pas entre l'oppression de A et l'absence de toute oppression, il n'est qu'entre l'oppression de A et celle de B. Il se pourrait, par exemple, qu'en certains pays les *nationalistes* les *impérialistes*, les *agrariens*, fussent les seuls partis capables de s'opposer au socialisme, et vice versa ; le choix serait alors restreint à ces partis. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine et c'est que les partis dits modérés ont actuellement une tendance bien marquée à

Digitized by Google

disparaître, et que seuls les partis extrêmes demeurent aux prises.

La lutte des classes se complique et se ramifie. Nous sommes loin d'une simple lutte entre deux classes ; les divisions s'accentuent aussi bien parmi les « bourgeois » que parmi les « prolétaires ».

Du côté des premiers, on voit la petite bourgeoisie demandant à être protégée contre les grands magasins, les sociétés coopératives, et, en général, contre la concurrence des gens actifs, baptisée du nom de « concurrence déloyale ». Une infinité de sectes se heurtent et se combattent pour défendre leurs intérêts, recouverts d'un drapeau politique, moral, hygiénique, ou autre. Le protectionnisme a vaincu presque partout, sauf en Angleterre, et voici que maintenant le protectionnisme industriel est aux prises avec le protectionnisme agricole. En Allemagne, l'antagonisme entre le parti des grands industriels et celui des *agrariens* n'est pas moins profond, actuellement, qu'il ne l'était autrefois entre ces deux partis et les libéraux.

Du côté des « prolétaires », outre la lutte, passée à l'état chronique entre les socialistes et les anarchistes, nous voyons les socialistes intransigeants excommunier les socialistes transigeants, qui s'attardent au chant des sirènes ministérielles, et, dans ces deux partis mêmes, de nouvelles divisions se former. Les ouvriers syndiqués méprisent les ouvriers non syndiqués, et entendent leur imposer leur domination. On voudrait que la loi obligeât à faire grève tous les ouvriers non-syndiqués, s'il plaît ainsi à la majorité des ouvriers syndiqués. Tout cela a un côté comique. Des gens qui, lorsqu'ils se trouvent en face des « bourgeois », n'admettent pas qu'on discute le suffrage universel, réputé seul capable de donner un bon gouvernement au pays, découvrent tout

Digitized by Google

à coup, quand ils se trouvent en présence des ouvriers non-syndiqués, que le suffrage universel est aveugle et ignorant et que seul le gouvernement d'une minorité d'ouvriers syndiqués peut être bon. Parfois on fait encore d'autres distinctions. A la Bourse du Travail de Paris, les syndicats orthodoxes, grâce à un décret tant soit peu autocratique d'un ministre socialiste, excluent les syndicats hérétiques. Ces syndicats, qui comptent près de 85.000 membres, sont coupables d'avoir sollicité les subventions de la ville de Paris, ce qui, paraît-il, est un acte hérétique au premier chef, du moins tant que la ville n'est pas gouvernée par des socialistes. A Montceau-les-Mines les membres d'un syndicat ne parlaient rien moins que de tuer ceux d'un autre, et ces menaces eurent au moins un commencement d'exécution.

Les ouvriers syndiqués, lorsqu'ils sont socialistes, bien entendu, forment le « prolétariat conscient » ; les ouvriers non syndiqués et ceux qui tout en étant syndiqués ne sont pas socialistes forment le « prolétariat inconscient ». Il faut voir avec quel dédain les membres du premier parlent des membres du second, comme ils se sentent supérieurs, comme ils les méprisent. Etre ou ne pas être conscient est d'ailleurs ce qui distingue l'homme de l'animal ; la différence entre les membres des deux prolétariats n'est peut-être pas aussi grande ; en tout cas elle n'est certes pas moindre que celle qui existait autrefois entre le gentilhomme et le vilain. Les ouvriers syndiqués et socialistes forment la classe privilégiée de la société nouvelle. Les principes d'égalité, de fraternité, de solidarité, sont excellents quand on compare les ouvriers aux bourgeois ; ils n'ont absolument aucune valeur quand le « prolétariat conscient » se trouve en présence du « prolétariat inconscient ». Parmi le prolétariat conscient d'ailleurs, il se fait encore une

Digitized by Google

sélection et les employés des Trade-Unions ont une tendance à devenir des « bourgeois ». Cette tendance a été notée par Sidney et Béatrice Webb dans leur histoire du Trade-Unionisme (1); elle n'est qu'un cas particulier du phénomène très général de la circulation des élites. Cette circulation, quand il s'agit des ouvriers syndiqués, est particulièrement visible en Angleterre. Les organismes que l'on nomme aujourd'hui les anciennes Trade-Unions ont été formés autrefois par une élite provenant des classes populaires, et voilà que maintenant ces mêmes classes enfantent une nouvelle élite ; celle du néo-unionisme, qui se pose en rivale de l'ancienne et veut la déposséder de son influence. Si elle réussit à dominer dans le monde ouvrier, le lendemain de son triomphe verra surgir une nouvelle élite et une nouvelle compétition (2).

Plusieurs Unions sont des castes fermées. Ben. Taylor (3) observe que les mécaniciens anglais, qui

(1) Paul de Rousiers, *Le Trade Unionisme en Angleterre*, p. 308-309, parlant des secrétaires et des présidents des Trade-Unions dit : « Ces hommes ont déjà été choisis pour leur valeur : la vie qu'ils mènent, les responsabilités qu'ils encourent, les voyages qu'ils font, la constance de leurs relations avec les patrons achèvent d'en faire des hommes remarquables... Dans la classe ouvrière une aristocratie se constitue. Les journalistes vont consulter... ces représentants du travail. La Reine les nomme *magistrates* (juges de paix). S'il y avait une cérémonie officielle à Ashton, le secrétaire de l'Union ouvrière passerait avant le président de l'Union des patrons.. »

(2) Paul de Rousiers, *loc. cit.*, p. 338, cite ce discours de John Burns : « Je me rendais compte que ces gens-là [les membres du vieil Unionisme] trouvant la situation bonne pour eux n'y voulaient rien changer, et cela n'était pas bien ; aussi m'étais-je décidé à attaquer fortement le vieil Unionisme, et ceux qui me trouvent rétrograde aujourd'hui,... me considéraient alors comme un fou. »

(3) *North American Review*, août 1901.

Digitized by Google

proviennent des classes inférieures d'ouvriers *unskilled*, ont fait une guerre sans pitié ni merci à ces ouvriers, pour les empêcher de trouver de l'ouvrage. Des Unions sont parvenues à limiter strictement le nombre des apprentis : le droit de travailler devient un privilège. Si ce système se généralisait et englobait toute la production, que deviendraient les malheureux auxquels on refuse ainsi le droit de travailler ? Il ne leur resterait plus qu'à mourir de faim. Ce résultat n'est pas précisément celui qu'espèrent les bons philanthropes, qui, seulement à entendre nommer les « revendications ouvrières », se pâment de tendresse. S'ils pouvaient se rendre compte du joug que leurs protégés d'aujourd'hui feront demain peser sur de nouveaux prolétaires, ils éprouveraient à peu près les sentiments que doit ressentir une poule qui a couvé des canards.

Nous venons de nous exprimer en nous plaçant au point de vue subjectif, c'est-à-dire en acceptant les principes que ces hommes invoquent journellement ; et alors la contradiction est flagrante entre les principes et les actes. Mais en nous plaçant au point de vue objectif, nous verrons que ce sont les principes qui sont faux et que les actes sont parfaitement raisonnables ; d'ailleurs les déclamations humanitaires mêmes ne sont pas chose vaine, tant qu'il y a des gens assez naïfs pour les prendre au sérieux. On ne saurait faire un crime aux ouvriers d'avoir recours à des armes dont ce sont précisément leurs adversaires qui leur ont enseigné l'usage. Les ouvriers syndiqués et socialistes sont réellement supérieurs aux ouvriers non syndiqués et non socialistes ; il représentent une élite (1), c'est chez eux que s'élabore la

(1) Comme toutes les élites, celle-ci n'est qu'une petite fraction du total de la population ; elle n'est même qu'une petite fraction du total des ouvriers.

Digitized by Google

classe qui probablement gouvernera une partie de l'Europe, et les futurs sujets de celle-ci ont un avant-goût de la manière dont ils seront traités en voyant comment

Au congrès de Lyon, en septembre 1901, le citoyen Maynier, très compétent en la matière, produisit une statistique des ouvriers syndiqués. Sur 3 285 911 travailleurs, il n'y en a que 545 362 de syndiqués, ce qui représente le 16,59 0/0 du total. Ce total se décompose ainsi :

Désignations	Nombre total des travailleurs	Syndiqués	Pour cent des des Syndiqués
Mines	150 823	91 315	60 0/0
Alimentation	223 348	21 820	9,76 »
Industries textiles	622 582	54 828	9 »
Etoffes et vêtements	400 699	14 131	3,5 »
Cuirs et peaux	130 118	19 218	14 »
Métallurgie	443 741	94 022	21 »
Bâtiment	611 701	69 107	11 »
Transports et chemins de fer.	740 941	152 041	20 »
Industries chimiques	68 059	23 564	34 »
Tabac et allumettes	20 000	—	—
Livre	54 327	17 040	31 »

On remarquera qu'il n'est pas ici question des travailleurs agricoles.

La classification des ouvriers en syndiqués et non-syndiqués n'a rien d'absolu ; et il peut convenir en certains cas à l'élite dirigeante d'accepter même des non-valeurs dans les syndicats, pour augmenter l'effectif de ses troupes.

En Angleterre, Sidney et Beatrice Webb nous disent que « le monde trade-unioniste est... principalement composé d'ouvriers qualifiés, travaillant dans les districts à population dense où l'industrie se fait en grand. Environ 750 000 de ses membres — la moitié du total — appartiennent aux trois industries d'exportation de la houille, du tissage de coton, de la métallurgie, tandis que les journaliers et les ouvrières restent, en grande généralité, hors des Unions » (*loc. cit.*, p. 487).

On trouvera d'excellentes observations sur les Trade-Unions dans : *Le Trade Unionisme en Angleterre*, par Paul de Rousiers, Paris, 1897. L'auteur a fort bien remarqué que les membres des Trade-Unions sont une élite.

Digitized by Google

le sont actuellement les non-syndiqués. Dans le sein même des syndicats la discipline est sévère. Les membres des Trade-Unions qui ne paient pas régulièrement leurs cotisations sont exclus de l'Union, ce qui souvent les jette dans la misère, car beaucoup d'Unions sont assez fortes pour empêcher les patrons d'employer des ouvriers non-syndiqués. On s'occupe d'ailleurs activement de leur enlever même la ressource d'émigrer, par des lois qui apportent le plus possible d'entrave à leur entrée dans les pays où, comme en Australie, dominent les ouvriers syndiqués (1). Cette obligation d'acquitter régulièrement les cotisations est un bon moyen de sélection, car de la sorte on écarte les impulsifs, les imprévoyants, en somme tous ceux qui n'ont pas assez d'empire sur soi-même pour épargner l'argent nécessaire pour payer leur cotisation. Observez les manières différentes dont les impulsifs sont traités par l'élite naissante et par l'élite dégénérée, actuellement au pouvoir. Celle-là ne se sent nullement « solidaire » avec eux, et les retranche impitoyablement de son sein ; celle-ci leur permet tout, comme à des enfants gâtés. Il vaut mieux pour un impulsif blesser un gendarme, frapper un ou-

(1) On a proposé au parlement australien d'empêcher de débarquer tout individu qui ne serait pas capable d'écrire couramment, sans faute, quarante lignes d'anglais, qui n'auraient pas de *suffisants* moyens de subsistance, etc.

Si les malheureux Chinois s'avisaient d'empêcher d'entrer dans leur pays tout individu ne sachant pas écrire sans faute quarante lignes de chinois, il faudrait entendre les clameurs de nos excellents philanthropes ! Ce qui est pis, les nations « civilisées » enverraient des flottes et des armées pour punir l'outrecuidance de ces barbares. On les pillerait et on leur ferait payer ensuite une indemnité de guerre pour leur apprendre « le droit des gens ».

> Selon que vous serez puissant ou misérable,
> Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Digitized by Google

vrier qui veut travailler, ou piller un atelier, que de ne pas payer la cotisation de son syndicat. Dans le premier cas, il a de grandes chances de s'en tirer sans la moindre peine ; dans le second, il peut très facilement être réduit à la plus affreuse misère.

Les ouvriers syndiqués quand ils sont en grève font largement usage de la violence, là où ils sont sûrs de l'impunité, grâce à la faiblesse ou à la complicité du gouvernement, mais ils s'en abstiennent complètement où presque complètement, là où elle pourrait leur être nuisible. Or, pour cela, il faut un grand empire sur soi-même, et c'est précisément cet empire sur soi-même qui est un des caractères principaux des élites.

En Angleterre, la Chambre des Lords, jugeant en dernière instance, prononçait deux arrêts par lesquels elle déclarait responsables les Unions qui avaient provoqué une grève, des dommages illégalement causés à autrui (1). Une Union d'employés de chemins de fer s'est

(1) Arrêt rendu en 1901 : *Taff Vale railway comp.* contre *Amalgamated society of railway servants.*

En France, en 1902, le Conseil des prud'hommes eut à juger, à Reims, le fait suivant. A la suite de grèves, les patrons avaient repris la plupart des ouvriers grévistes mais avaient refusé d'en admettre un certain nombre. Vingt-trois de ceux-ci assignèrent leurs patrons devant les prud'hommes pour s'entendre condamner à leur payer huit jours de salaire et à des dommages et intérêts pour licenciement effectué sans préavis. Les demandeurs alléguaient que, en se mettant en grève, ils n'avaient fait qu'user d'un droit qui leur est assuré par la loi et que, par conséquent, la grève n'avait pas rompu le contrat de travail. Les patrons contestaient cela et formaient une demande reconventionnelle de dommages et intérêts, les ouvriers, par le fait de la mise en grève, ayant rompu, sans préavis, le contrat de travail. Le Conseil des prud'hommes écarta, sauf dans un cas, cette dernière demande, mais il décida que « s'il convient aux ouvriers d'abandonner le travail pour forcer l'entrepreneur à modifier plus favorablement les conditions du travail, ils le font à leurs risques

Digitized by Google

vue ainsi condamnée à payer 500.000 francs d'indemnité. Or, ce qui est très remarquable, le président de cette Union, Richard Bell, affirmait qu'une telle jurisprudence serait en définitive favorable aux Unions. La responsabilité des membres en cas de grève étant augmentée, une sélection plus sévère s'exercera, et seuls les ouvriers réfléchis et sérieux demeureront dans les Unions, en outre les entrepreneurs préféreront traiter avec les Unions responsables de leurs actes et pouvant réparer les dommages qu'elles causent qu'avec des ouvriers non-syndiqués, qui, en fait, se trouvent être irresponsables, puisqu'on ne peut rien leur prendre. Tous les meilleurs ouvriers afflueront donc dans les Unions.

D'autre part, il est quelques dispositions des Trade-Unions qui ne sont pas favorables à la sélection. Telle est la règle qu'elles s'efforcent de faire prévaloir, selon laquelle le salaire d'un ouvrier doit être indépendant de sa capacité au travail. Il s'agit pourtant ici d'une sélection un peu différente de celle qui se fait d'après le caractère et l'énergie morale.

Les anciennes Trade-Unions paraissent bien avoir dépassé le point où la nouvelle élite qui s'élève recrute de toute part des adhérents sans trop s'enquérir de leur

et périls... Individuellement ou collectivement, la rupture du contrat de travail est sans doute soumise aux mêmes règles qui sont les règles du droit commun... » La demande des ouvriers ne fut donc pas accueillie.

Là-dessus les journaux « bourgeois » se pâment d'aise. Il est vrai que les ouvriers ne doivent pas de dommages et intérêts, pour avoir rompu le contrat de travail, sans préavis, mais au moins, les battus ne paient pas l'amende et les patrons ne doivent rien non plus aux ouvriers. C'est se contenter de moins qu'en Angleterre, et en tout cas de fort peu Mais ce peu même pourra disparaître, si les politiciens radicaux et socialistes portent leur attention sur ce point de la législation.

Digitized by Google

qualité. C'est toujours ainsi que commence la lutte de la nouvelle élite contre l'ancienne, c'est l'état dans lequel se trouvait aussi en Angleterre la lutte des classes en 1848, au temps de l'agitation chartiste. Il est des pays dans lesquels l'évolution ne dépasse guère ce point avant le jour où une révolution porte brusquement la nouvelle élite au pouvoir. Dans ces pays, on observe que la lutte des classes revêt un caractère presque exclusivement politique. On comprend, en effet, qu'en ce cas, la nouvelle élite ne peut pas se séparer des éléments impulsifs et turbulents, qui forment d'excellentes troupes révolutionnaires ; et même quand elle se borne à marcher à la conquête du pouvoir par l'usage du bulletin de vote, elle a intérêt à avoir pour adhérents le plus grand nombre possible d'électeurs, n'importe quelle en est la qualité. Les votes se comptent et ne se pèsent pas.

En outre, en ces pays, la liberté manque généralement, ce qui fait que même si la nouvelle élite voulait suivre une autre voie, elle ne le pourrait pas. Il n'y a pas de milieu entre être opprimés ou oppresseurs ; même dans les choses indifférentes celui qui est avec le gouvernement a tous les privilèges, celui qui est contre le gouvernement n'a aucun droit. En Italie, on a vu des professeurs rayés des listes électorales, sous prétexte qu'ils étaient illettrés. En France, le gouvernement n'a pas permis de faire un discours à une distribution de prix, ce qui est pourtant chose bien insignifiante, à un académicien, M. Emile Faguet, parce que ses opinions n'étaient pas assez radicales-socialistes. Quand, en France, on fait une loi sur les associations, on n'a qu'un but : faire en sorte qu'elle favorise la formation d'associations qui plaisent au gouvernement et qu'elle empêche la formation de celles qui lui déplaisent. Il n'y a pas longtemps que les associations religieuses étaient per-

Digitized by Google

mises et les sociétés d'ouvriers s'occupant de politique, défendues. Maintenant les rôles ont été simplement invertis. Les sociétés religieuses sont défendues ; les sociétés socialistes et même anarchistes, permises.

Quelque chose d'analogue existait autrefois en Angleterre et produisait des effets semblables à ceux qui s'observent encore maintenant dans plusieurs pays qui ont contribué à suivre ces errements. Il est naturel que les hommes cherchent à améliorer leur situation ; si pour cela, vous ne leur laissez qu'une voie, vous les forcez à la prendre. Si tout dépend de la politique, tout le monde doit faire de la politique.

Mais en Angleterre, l'évolution se continua dans un autre sens. La liberté d'association fut établie pour tous les citoyens, amis ou ennemis du gouvernement. D'ailleurs même la situation antérieure différait, par certains points, de celle qui existait sur le continent. La liberté est ancienne, en Angleterre, les citoyens ont su obtenir depuis longtemps une législation qui sauvegarde leur indépendance vis-à-vis du gouvernement. Même à notre époque, bien des pays qui s'imaginent être très avancés dans la voie du « progrès » ne jouissent pas encore du droit d'*habeas corpus,* que les Anglais possèdent depuis le temps de la grande Charte (1). et Hallam

(1) Le *Commentaire* de Blackstone, I, 1, donne les observations suivantes : « Voici comme la grande Charte s'exprime à cet égard : *Nul homme libre ne peut être arrêté ou emprisonné, qu'en vertu d'un jugement de ses pairs, et par une permission ou par ordre exprès de la loi...* Par un statut de Charles II, il est dit que si quelque personne est privée de la liberté, en vertu d'un ordre d'une Cour illégale, ou par le commandement de Sa Majesté ou de son Conseil ; il lui sera accordé sur sa simple demande, un rescrit d'*habeas corpus*, pour qu'il soit conduit devant les juges du Banc du roi, ou devant ceux des Plaids communs, qui décideront si l'emprisonnement est juste et légitime... Par le statut 31

Digitized by Google

fait observer qu'il est peu de lois contre l'exercice arbitraire du pouvoir dont on ne puisse trouver avec certitude l'origine, au moins dès le temps des Plantagenets. En Italie, à la fin du XIX^e^ siècle, les citoyens pouvaient encore être emprisonnés et envoyés au *domicilio coatto* (relégation) par un simple jugement administratif. Si en Italie ou en France un citoyen est lésé par un fonctionnaire, il ne peut, dans bien des cas, saisir les tribunaux. Il existe ce qu'on appelle des conflits de compétence. Pour consoler le citoyen, on lui dit qu'il appartient au Parlement de renverser les ministres qui, directement ou indirectement, en couvrant leurs fonctionnaires, lui ont fait tort. C'est une bonne plaisanterie. D'abord cela revient à dire que la majorité du parlement est seule juge de ses propres actes, ce qui précisément caractérise le despotisme ; ensuite il est une foule de torts qu'on peut faire aux citoyens et qui ne méritent pas qu'on renverse un ministère. Rien de tout cela n'existe en Angleterre. La maxime fondamentale est que : « *Where there is a wrong, there is a remedy :* à tout tort il y a remède en droit. » Toute contestation, de quelque nature qu'elle soit, est soumise à l'autorité judiciaire. Enfin le *self government* est une école permanente pour apprendre à tirer parti de la liberté. Il est vrai que, jusqu'au com-

de Charles II, vulgairement nommé l'acte d'*habeas corpus*, la manière de demander ce rescrit est si clairement expliquée, et le droit de l'obtenir si bien affermi, qu'aussi longtemps que ce droit subsistera, aucun sujet en Angleterre ne pourra être détenu en prison par aucune autre autorité que celle de la loi. »

Lord Brougham, dans les *Hommes d'Etats*, parlant du droit d'*habeas corpus* sanctionné par la grande Charte et des barons qui obtinrent cette Charte dit : *Those iron barons (for so I may call them when compared with the silken barons of modern days) were the guardians of the people ; and three words of their barbarous latin : nullus liber homo, are worth all the classics.* »

Digitized by Google

mencement du XIX^e^ siècle, c'était presque exclusivement l'élite au pouvoir qui en profitait, mais les leçons n'en étaient pas, pour cela, perdues pour les classes inférieures ; celles-ci ont partout une tendance très marquée à se modeler sur les classes supérieures ; elles innovent peu et se contentent de faire tourner à leur profit les procédés dont on a usé contre elles. En France, la Convention ne fit, au fond, qu'appliquer, pour gouverner, des procédés qui remontaient à Louis XIV ; en Angleterre, les ouvriers ont combattu pour obtenir les libertés dont jouissait la classe dominante. C'est grâce à ces circonstances et à d'autres, sur lesquelles nous ne pouvons nous arrêter ici, que le gouvernement, qui en Angleterre avait autrefois aidé les patrons à opprimer les ouvriers, au lieu de passer brusquement à l'extrême opposé, et d'aider les ouvriers à opprimer les patrons, s'est arrêté, au moins pour quelque temps, en un juste milieu : il a laissé aux prises employeurs et employés, se bornant à surveiller que l'ordre public ne fut pas troublé. Cela n'a pas été l'effet de l'application de considérations théoriques, ou de quelque « immortel principe » ; cela a été la conséquence objective d'un grand nombre de faits, et entre autres de ce que l'élite au pouvoir a cédé quand elle était encore assez forte pour conserver une partie de ses positions. Depuis longtemps on a remarqué que c'est là une des causes les plus puissantes qui ont permis à la classe gouvernante, autrefois à Rome et actuellement en Angleterre, de se maintenir longuement au pouvoir. La circulation des élites n'a pas été interrompue et l'ancienne élite a su faire place à la nouvelle.

Quels que soient du reste les motifs pour lesquels une liberté, au moins partielle, s'est établie en Angleterre, le fait n'en subsiste pas moins ; et dès lors une autre

Digitized by Google

voie que celle de la conquête des pouvoirs politiques s'ouvrait à la nouvelle élite pour améliorer sa situation. Les anciennes Trade-Unions entrèrent largement dans cette voie, non sans quelques tâtonnements indispensables.

Ici encore il faut bien comprendre que les Trade-Unions, pas plus que le gouvernement, ne furent mues par des déductions logiques de certains principes théoriques. Elles suivirent le courant quand il leur était favorable, y résistèrent quand il leur était contraire ; et il y eut ainsi une suite d'actions et de réactions, qui aboutirent à accentuer le mouvement dans le sens de la moindre résistance. L'ancienne élite en Angleterre est encore assez puissante, la déposséder violemment ne serait pas chose aisée, elle n'a pas encore été frappée de folie, comme certaines élites du continent, qui se suicident en détruisant toutes les institutions conservatrices existantes dans le pays. La Chambre des Lords subsiste encore ; on n'a pas détruit, par amour pour une uniformité théorique, toutes les différentes législations locales, on n'a pas brisé systématiquement toute résistance à l'omnipotence des politiciens. Cela viendra peut-être un jour, mais pour le moment on n'en est pas encore là. Dans ces conditions, les ouvriers qui se bornent à des déclamations politico-sociales, n'obtiennent rien du tout, tandis que ceux qui se sont proposé comme but pratique et direct l'amélioration de leur sort, au moyen des Unions, ont vu leur œuvre couronnée de succès. Tout naturellement une sélection s'est opérée ; la nouvelle élite s'est portée vers les Unions, le rebut seul de la population est demeuré aux politiciens. Si ce mouvement peut continuer de la sorte, ce que nous ignorons, l'Angleterre évitera la révolution violente qui se prépare dans d'autres Etats de l'Europe. Il y aurait un phéno-

Digitized by Google

mène semblable à celui qui s'est produit lors de la première révolution française.

L'Allemagne aussi pourra, pour d'autres raisons, se soustraire à cette crise. Il ne faut trop se laisser impressionner par le nombre des votes qu'obtiennent les socialistes aux élections. D'abord, parmi les votes mis sous cette étiquette, il en est beaucoup qui appartiennent simplement à des bourgeois frondeurs, ou qui se croient « libéraux ». Ensuite, et c'est le fait principal, l'ancienne élite, en Allemagne, et surtout en Prusse, est pleine de sève et de vigueur. Elle donne, principalement en Prusse, de bons officiers à l'armée et de bons fonctionnaires à l'Etat ; elle remplit une fonction sociale des plus importantes. Le point douteux est la connaissance de ce que pourra devenir l'armée, dans un avenir plus ou moins éloigné (1). Actuellement elle est excellente ; en sera-t-il toujours ainsi ?

Précisément parce que les Unions ne sont guidées par aucune considération théorique, *a priori*, elles n'éprouvent pas le moindre scrupule à avoir recours à l'intervention de l'Etat, quand elles jugent que la chose peut leur être utile. C'est ainsi qu'elles demandent qu'à tout citoyen soit assurée une pension de retraite. Elles ne tombent par là en aucune contradiction avec leurs principes, puisqu'elles n'en ont pas, ou du moins elles n'en ont qu'un seul : tâcher pratiquement d'améliorer

(1) La Constitution et le rôle social de la force armée dans nos sociétés soulèvent de graves problèmes dont beaucoup de personnes ne paraissent pas se douter. Voir sur ce sujet un ouvrage de M. le prof. G. Mosca, *Elementi di scienza politica*, Rome, 1896.

G. Le Bon, *Psychologie du socialisme*, p. 391, parlant des dangers que présente le service obligatoire universel, dit : « Là est le péril que les Gouvernements ne voient pas encore, et sur lequel il serait, par conséquent, bien inutile d'insister. »

Digitized by Google

autant qu'il est possible le sort de leurs membres ; et ce principe, quoi qu'en puisse penser certains rêveurs, est bien autrement utile, non seulement aux ouvriers mais à la société entière, que « le droit au produit intégral du travail » et autres semblables viandes creuses.

Les théoriciens qui veulent plier la société à des principes abstraits et généraux ne parviennent pas à comprendre cela. La complexité du phénomène social leur échappe complètement ; ils n'arrivent pas à concevoir la société autrement que comme une sorte d'abstraction géométrique, dérivée logiquement et en toute rigueur de certains principes. Supposez deux principes contraires A et B ; nos théoriciens observent dans une société certaines déviations au principe A, ils en concluent que cette société suit le principe B. En effet, puisqu'une société doit *nécessairement* suivre *un* principe, il est clair que si ce principe n'est pas A, il ne peut être que B. Notez que si d'autres théoriciens avaient porté leur attention sur le principe B, ils auraient également trouvé des déviations à ce principe et en auraient conclu, tout aussi raisonnablement, que le pays suivait le principe A.

Récemment, en Angleterre, on a imposé un droit d'exportation sur la houille. Là-dessus nos théoriciens se sont livrés au beau raisonnement suivant : Un droit d'exportation sur la houille marque une intervention de l'Etat dans le domaine économique ; or le libre-échange a pour principe la non-intervention de l'Etat dans ce domaine, donc l'établissement de ce droit d'exportation indique que l'Angleterre abandonne le libre-échange et va devenir protectionniste.

Ne nous arrêtons pas sur ce qu'un droit d'exportation, bien loin d'être un droit protecteur, en est précisément le contraire. Supposons même, pour rendre plus probant le raisonnement que nous venons de citer, qu'il

Digitized by Google

s'agisse d'un droit à l'importation d'une marchandise. La conclusion n'en serait pas moins erronée. La question est quantitative et non qualitative. Si un pays a un droit protecteur sur une marchandise et qu'il laisse entrer librement toutes les autres, il est un peu protectionniste et beaucoup libre-échangiste. S'il a des droits protecteurs sur presque toutes les marchandises, il est beaucoup protectionniste et fort peu libre-échangiste.

Les Unions ne sacrifieraient pas un penny au plus beau des principes d'intervention ou de non-intervention de l'Etat. Elles ont recours, ou n'ont pas recours, à cette intervention, selon ce qu'elles jugent être de leur intérêt, et le fait à noter est simplement qu'en bon nombre de cas, elles estiment qu'il est de leur intérêt de n'y pas avoir recours ; mais ce fait n'implique aucune adhésion à aucun principe quel qu'il soit. Les théoriciens peuvent en être désolés, mais les Unions existent pour le bien de leurs membres et non pour procurer des joies aux théoriciens (1).

La nouvelle élite anglaise fait ses affaires elle-même, elle ne se laisse pas guider par des politiciens, qui souvent ne sont que les rebuts de l'ancienne élite. En septembre 1901, au congrès des Trade-Unions, à Swansea, le président Bowerman, des typographes de Londres, rompt avec la conception vulgaire de la lutte des classes, il dit que les ouvriers emploient leur force pour le bien de leur classe sans vouloir nuire ni à la nation ni aux entrepreneurs. En effet, détruire pour détruire est l'acte

(1) M. Hyndman ne saurait s'en consoler. Il a donné sa démission de membre d'un comité, en disant : « Rejeton de la classe moyenne riche et cultivée, je suis étonné de l'ignorance et de l'apathie de nos compatriotes, et profondément découragé de voir les résultats de notre agitation depuis de longues années ».

Au Congrès de Swansea, en 1901, une motion en faveur du collectivisme fut repoussée par 685 000 voix contre 264 000.

Digitized by Google

d'un fou ; le chasseur intelligent tue le gibier dont il a besoin, il ne s'amuse pas à le détruire. Les Unions tâchent de tirer des entrepreneurs tout ce qu'elles peuvent, mais elles ne désirent nullement leur ruine ; au contraire, elles désirent qu'ils gagnent beaucoup, pour avoir leur part du gain. C'est la lutte intelligente de classe.

A propos du sens selon lequel s'effectue l'évolution en Angleterre, on peut se poser plusieurs questions.

Si la résistance de l'élite actuellement au pouvoir faiblissait, si la ligne de moindre résistance se déplaçait, les ouvriers anglais n'abandonneraient-ils pas la voie qu'ils suivent maintenant, et n'imiteraient-ils pas leurs confrères du continent, en tâchant simplement de s'emparer du pouvoir politique ? Ce problème est difficile à résoudre, car un grand nombre de faits influent certainement sur le phénomène. Pourtant une solution affirmative nous paraît probable. Le courant humanitaire et éthique a eu en Angleterre des effets qui ne diffèrent pas énormément de ceux qui s'observent sur le continent. Il a été interrompu par une réaction *impérialiste* (1), qui a arrêté l'œuvre de dissolution sociale.

(1) Au Congrès des Trade-Unions en 1901, à Swansea, une motion contre l'*impérialisme* et la guerre fut repoussée par 724 000 voix contre 333 000.

Subjectivement, la valeur de l'*impérialisme* et celle de son proche parent, le *nationalisme*, ne sont pas grandes. Mais objectivement, il paraît que ces forces appartiennent au petit nombre de celles qui peuvent encore tenir en échec le socialisme. Pour un grand nombre de personnes le choix n'existe qu'entre une marotte *nationaliste* et une marotte humanitaire.

Il est singulier qu'un esprit aussi profond que Herbert Spencer se soit mépris entièrement sur la portée d'un mouvement qui avait lieu sous ses yeux. L'auteur des *Principes de sociologie* disparaît en lui, de plus en plus, pour faire place au moraliste dogmatique. Il oublie l'extrême complexité des phénomènes sociaux, que mieux que tout autre il a pourtant contribué à mettre

Digitized by Google

Mais celle-ci pourrait reprendre, et si elle arrivait à un certain point, la nouvelle élite trouverait peut-être son avantage à se débarrasser brusquement des résidus de l'ancienne. Une classe n'est respectée qu'en raison de la force qu'elle possède ; et si elle n'a pas soin de ses propres intérêts, comment peut-elle se figurer que ce sont d'autres classes, ses rivales, qui s'en occuperont ? L'histoire nous enseigne que seuls les gens capables de défendre leur liberté ont pu la conserver ; aux autres elle a été ravie ; et d'ailleurs, même si elle leur était conservée par la pitié et le dédain des forts, ils n'en sauraient faire nul usage. Si la bourgeoisie anglaise conservera sa liberté, c'est parce qu'elle aura la force de la défendre, autrement elle la perdra.

Ce qui se passe en Australie est significatif. Les ouvriers étant les maîtres, avec leurs alliés politiciens, font un large essai du socialisme d'Etat. Ce sont pourtant, en grande partie, des Anglo-Saxons, ce qui montre que la prétendue race a peu d'influence sur ce phénomène. Mais même en Australie, les ouvriers ne veulent pas faire du socialisme théorique ; ils s'inquiètent fort peu de « l'évolution future » ; ils veulent simplement avoir le plus d'argent possible à dépenser. Peut-être sont-ils en train de tuer la poule aux œufs d'or ; en tout cas elle paraît assez malade. La loi sur l'arbitrage obligatoire, dans la Nouvelle-Zélande, paraît n'avoir produit aucun

en lumière, et veut résoudre tous les problèmes sociaux par l'application d'un petit nombre de préceptes éthiques. Il ne voit pas que l'*impérialisme*, bien loin d'accélérer, est venu interrompre l'œuvre de dissolution sociale qui s'accomplissait en Angleterre. Il désire que ses concitoyens se dépouillent de toute qualité belliqueuse et leur prêche une doctrine de renonciation qui, si elle était acceptée, les ferait la proie facile du premier conquérant venu.

Digitized by Google

bon résultat, du moins d'après le rapport officiel de W. Dillingham, consul des Etats-Unis d'Amérique à Auckland. Des signes de décadence économique commencent à se montrer. Mais la pratique pourra enseigner à ces peuples à ne pas persévérer dans une mauvaise voie.

Si les pays du continent avaient adopté une législation sociale semblable à celle qui existe en Angleterre, les effets auraient-ils été les mêmes? Les économistes libéraux répondent oui ; ils pensent que la liberté aurait eu partout les mêmes effets bienfaisants. Telle a été aussi, avec quelques restrictions, notre opinion autrefois, mais maintenant elle nous paraît peu fondée scientifiquement.

D'abord, quand il s'agit de juger par analogie des effets d'institutions d'un pays, transplantées dans un autre, il ne faut pas oublier un fait des plus importants. Le système parlementaire s'est développé en Angleterre ; plusieurs peuples ont voulu le copier et n'en ont eu que la caricature.

Ensuite, on doit observer qu'un seul fait ne saurait suffire pour changer le sens de toute l'évolution d'un peuple. Il n'existe aucun moyen législatif de suppléer au défaut d'énergie et de résistance de l'élite qui est au pouvoir. La liberté est une condition pour permettre aux hommes de déployer leur activité, mais s'ils en manquent, il est évident que la liberté leur est inutile. A quoi peuvent servir les règles de la plus savante stratégie, si l'on ne peut conduire les soldats au feu et s'ils s'enfuient de toute part ?

Comme nous l'avons déjà remarqué, les faits que l'on pourrait supposer être la conséquence de la législation sociale actuelle, en Angleterre, ne sont pas, en réalité, dûs exclusivement à cette législation, ils proviennent aussi en grande partie d'autres circonstances, et parmi

Digitized by Google

celles-ci, d'une pratique séculaire de la liberté. Il ne faut pas oublier que lorsqu'une élite confie exclusivement au gouvernement le soin de défendre ses intérêts, elle finit par perdre précisément les qualités viriles qui assurent l'efficacité de cette défense. Il se passe là quelque chose d'analogue à ce qui a lieu pour les fourmis esclavagistes (1).

Ainsi en Italie, depuis la constitution du nouveau royaume, la bourgeoisie était habituée à se reposer sur le gouvernement du soin de ses intérêts. Elle n'avait qu'un souci : empêcher que le gouvernement ne tombât aux mains de ses adversaires ; dans son sein même, plusieurs partis bourgeois se disputaient par l'intrigue, la corruption et parfois le crime (2), les faveurs du gou-

(1) Il est des fourmis, tels que le *Polyergus rufescens*, qui ne peuvent vivre sans le secours d'autres fourmis qu'elles capturent et auxquelles on a donné le nom d'esclaves.

« Ces fourmis — dit Darwin — sont dans la dépendance absolue des services de leurs esclaves, au point que, sans leur aide, l'espèce s'éteindrait certainement dans une année... les ouvrières, bien que déployant beaucoup d'énergie et de courage dans la capture des esclaves, ne font jamais autre chose ». Sans l'aide des esclaves, elles ne savent même pas se nourrir !

Sir John Lubbock croit que cet état n'est peut-être que temporaire. « Il n'est pas impossible qu'un jour, les fourmis esclavagistes ne se trouvent incapables de lutter avec les espèces plus indépendantes et qui auront atteint un plus haut degré de civilisation. »

(2) La *camorra* à Naples, la *mafia* en Sicile. Le mal était ancien ; la bourgeoisie du nouveau royaume et surtout les politiciens en ont fait leur profit. Il est difficile de *faire* des élections sans la *camorra* et la *mafia*. Les socialistes seuls ont eu le courage d'attaquer ouvertement la *camorra* à Naples. Plusieurs journaux ont blâmé vivement le gouvernement de tolérer que les socialistes ébranlassent ainsi les bases de l'ordre social. Un ordre social qui repose sur la *camorra* !

Ce n'est pas que les gens qui tolèrent les méfaits de la *camorra* soient tous des gens malhonnêtes ; au contraire, la plu-

Digitized by Google

vernement. Or, il advint que, à la suite de circonstances sur lesquelles il est inutile de s'arrêter ici, un ministère fut constitué, le ministère Zanardelli — Giolitti, qui voulut faire quelques timides essais de liberté. Pour la première fois, depuis bien des années, les pouvoirs politiques observèrent la neutralité dans les grèves. Ils se bornèrent à maintenir l'ordre, sans craindre d'avoir recours à la force, quand cela était nécessaire (1). Rien n'a été plus comique que de voir l'affolement des propriétaires de terres et des industriels, laissés seuls aux prises avec les travailleurs qui réclamaient une amélioration à leur condition. Ils n'y comprenaient rien. Le fond de leur conduite avait toujours été que, lorsqu'une difficulté de ce genre surgissait, on en parlait au député,

part sont de fort honnêtes personnes, mais elles n'ont ni le courage, ni l'énergie, ni la persévérance nécessaire pour détruire la *camorra*, et c'est ainsi qu'elles laissent les socialistes remplir une mission qu'elles ont abandonnée.

(1) Dans le Ferrarais, à Berra, pour empêcher les grévistes d'envahir la propriété de la Société des *Bonifiche Ferraresi*, la troupe fit feu et il y eut un mort et des blessés.

Les socialistes ne pouvaient pas trop s'en prendre au ministère, qui, d'autre part, leur assure une liberté dont ils profitent largement. Mais pour les partis populaires, il est un axiome selon lequel le « peuple » ne saurait jamais avoir tort. Il leur fallait donc trouver un bouc expiatoire. Ce fut le lieutenant qui commandait le détachement de la troupe. Pourtant cet officier, en faisant son devoir, a rendu un grand service aux partis populaires. Les grévistes qui voulaient envahir la propriété des *Bonifiche Ferraresi*, venaient d'envahir une autre propriété et de se livrer à de graves voies de fait sur son propriétaire. S'ils avaient pu continuer de la sorte ; s'ils n'avaient pas été arrêtés dans le cours de leurs exploits, le mouvement gagnant de proche en proche aurait abouti à de tels actes de violence qu'une sévère répression aurait été nécessaire, et que le ministère Zanardelli aurait dû céder le pouvoir à un ministère réactionnaire.

La plupart des chefs du parti socialiste italien ont eu le mérite de comprendre, au moins en partie, cette vérité, et ils ont continué d'appuyer le ministère Zanardelli.

Digitized by Google

qui en parlait au ministre, celui-ci donnait des ordres au préfet de police, et la grève était étouffée (1). Si, malgré ces mesures sévères, il y avait des paysans assez obstinés pour ne pas vouloir faire la moisson, au prix qu'il plaisait aux propriétaires de payer, le gouvernement s'empressait d'envoyer les soldats faire ce travail (2). Et voilà que tout à coup il se trouve un gouvernement pour répondre à des demandes bien et dûment appuyées par des « grands électeurs », des députés, des politiciens influents, que si un homme veut en faire travailler un autre, il n'a qu'à s'entendre avec lui au sujet du prix du travail, qu'il n'est absolument pas de la compétence du gouvernement d'obliger un homme à travailler pour un prix qu'il n'estime pas convenable, ni même de procurer des travailleurs aux propriétaires et aux entrepreneurs qui en manquent, et qu'il n'a qu'à surveiller que la loi soit respectée et que toute violence soit réprimée.

De mémoire d'homme on n'avait entendu un semblable langage. Mais alors, à quoi sert, grands dieux ! une vie tout entière consacrée au service des politiciens, à quoi sert tout le zèle déployé à l'époque des élections, à quoi sert de s'être humilié devant tout intrigant un peu influent, si l'aide du gouvernement vous fait défaut, juste au moment où l'on en a le plus besoin ?

(1) M. le prof. A. De Viti de Marco, *Giornale degli Economisti*, janvier 1899 : « In caso di sciopero, gli scioperanti si sono trovati di fronte non i padroni, ma gli agenti di polizia come se questi ne fossero stati i procuratori legittimi. »

(2) Voir dans la *Vita Internazionale* de Milan, la polémique entre F. Papafava et le prof. E. Vidari, qui trouve parfaitement justifié que les propriétaires, pour faire leurs moissons, s'adressent au gouvernement, leur *protecteur naturel*.

Voir aussi, sur toutes ces questions, les excellentes *Chroniques* de Papafava, dans le *Giornale degli Economisti*.

Digitized by Google

Pourtant, revenus un peu de leur ébahisssement, ces braves gens finirent par découvrir qu'il existe une certaine chose, fort connue dans les pays où règne la liberté, et que les Anglais nomment *self help*. Ils songèrent donc à opposer des associations de propriétaires et d'industriels aux sociétés des paysans et des ouvriers ; mais à la manière gauche dont ils s'y prirent, on pouvait tout de suite reconnaître qu'ils se trouvaient comme un poisson hors de l'eau (1).

La leçon leur profitera-t-elle ? Nous n'en savons rien, et nous ne croyons pas que la science sociale soit assez avancée pour résoudre des problèmes de ce genre. Si elle leur profitera, leur plus grand bienfaiteur aura été le ministère qu'ils jugent actuellement être favorable à leurs adversaires (2).

(1) En 1901, il y eut un grand nombre de grèves en Italie. Les propriétaires de terres et les industriels, sauf quelques exceptions, se conduisirent de telle manière qu'il semblait que leur but était de favoriser autant que possible ce mouvement et de faire le jeu des socialistes. Avant la grève, ils se refusaient dédaigneusement aux plus insignifiantes concessions, à peine la grève était-elle déclarée qu'ils se hâtaient de tout concéder. Un grand propriétaire des environs de Milan, ne voulait même pas écouter ses paysans ; ils font une tentative de piller son palais, tentative d'ailleurs réprimée par la force publique, et alors, mais alors seulement, il cède sur tout. Comment s'y prendrait-on autrement si l'on voulait enseigner aux paysans que la violence et le pillage sont la seule voie qu'ils ont pour améliorer leur condition ?

(2) M. Bassano Gabba, qui appartient au parti conservateur, a reconnu, en se mettant en opposition avec ses amis, les bienfaits qui pouvaient résulter de la liberté. Dans une lettre écrite à la *Perseveranza*, il dit que « sans la perspective d'une lutte décisive et menaçante, les patrons et les propriétaires, étant surtout donné notre caractère, ne se seraient jamais décidé à former ces ligues et ces unions, qui seront plus utiles que toute autre chose, pour les préparer à des luttes futures... La liberté de la grève aura constitué un avantage pour beaucoup de personnes,

Digitized by Google

En Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique, les industriels ont profité des leçons que leur donnaient les syndicats ouvriers. Un article de la *North American Review* (août 1901) fait remarquer que la grande grève des mécaniciens, en 1897, en Angleterre, a obligé les patrons à fonder eux aussi une Union, pour résister aux prétentions des Unions ouvrières. Aux Etats-Unis d'Amérique on eut recours, dans ce même but, à plusieurs formes d'associations, entre autres aux *Trusts*, dont ce n'est pourtant pas le but principal.

Les esprits simplistes ne voient pas de voie de milieu : une chose est excellente ou abominable. Les uns exaltent les mérites des Trade-Unions, les autres les condamnent sans rémission ; les uns trouvent que les *Trusts* doivent dominer le monde, d'autres leur vouent une haine féroce. En réalité, ce sont là des institutions qui, comme toutes les institutions humaines, ont de bons et de mauvais côtés. Le *Trade-Unionisme* est certainement une des meilleures formes de la lutte des classes, mais il est loin d'être parfait, et quelle chose est parfaite en ce monde ? Les membres des Trade-Unions ne sont pas des saints, ce sont des hommes qui s'associent pour la défense de leurs intérêts, et, comme tous les hommes qui ont vécu, qui vivent, et qui vivront, ils vont parfois trop loin dans cette défense ; soit qu'ils pèchent par ignorance : ce ne sont pas des êtres omniscients ; soit qu'ils se trouvent entraînés par leurs passions : ils n'en sont pas plus exempts que le reste des

une leçon salutaire pour tout le monde, une expérience utile pour l'Etat ».

Naturellement, le journal conservateur auquel s'adresse M. Bassano Gabba n'est pas de cet avis. Il aurait voulu que le gouvernement continuât à tenir la bourgeoisie dans la serre chaude de la protection et de la tutelle.

Digitized by Google

mortels. C'est ainsi qu'ils ont fait du mal à plusieurs industries et qu'ils ont en certains cas tari la source même de leurs gains. Ils se sont parfois opposés à l'introduction de machines perfectionnées, ce qui pourrait entraîner la ruine de la nation si elle suivait une voie aussi absurde. Ils sont, envers les ouvriers non unionistes, plus durs peut-être que ne l'exigerait l'œuvre de la sélection ; ils tyrannisent souvent les faibles : ouvriers ou patrons. Mais d'autre part, ils savent profiter des leçons de l'expérience ; quand ils voient qu'ils ont été trop loin, ils reviennent en arrière. Ils ont appris bien des choses, ils finiront peut-être par apprendre que les machines, bien loin d'être leurs ennemies, sont leurs meilleures alliées. S'ils tyrannisent les faibles, quand ils peuvent le faire impunément, ils ont déjà appris à respecter les forts. Cela n'a l'air de rien et c'est beaucoup : les impulsifs, les imprévoyants, les dégénérés ne parviennent jamais à l'apprendre. Les membres des Trade-Unions voudraient, maintenant, que la loi leur vînt en aide pour empêcher les patrons de se syndiquer ; mais si les patrons savent résister, les Unions ouvrières finiront par faire très bon ménage avec les Unions patronales. Elles ont déjà commencé à se respecter mutuellement, elles continueront à se respecter de plus en plus, si leurs forces s'équilibrent.

Il en est de même pour les *Trusts* ; ils présentent un mélange de bien et de mal. Ils font du bien, en maintes occasions, parce qu'ils permettent une réduction considérable du coût de production ; ils peuvent accomplir des travaux qui dépasseraient les forces d'associations plus restreintes ; ils sont une des meilleures formes de la lutte des classes : il vaut beaucoup mieux, au point de vue de l'utilité générale, que les industriels, au lieu d'avoir recours aux pouvoirs publics pour opprimer les

Digitized by Google

ouvriers, s'associent entre eux pour leur résister dans une juste mesure. Bien loin de mettre un obstacle à la sélection ainsi que les *Cartells* allemands, les *Trusts* la favorisent, car ils ne sont constitués que par les entreprises ayant les meilleures chances de succès, et ils tâchent de détruire celles qui ne sont pas nées viables.

Ils font du mal, en ce qu'ils élèvent parfois le prix des marchandises et qu'ils prélèvent ainsi un tribut sur tous les citoyens; mais c'est principalement le protectionnisme douanier qui leur permet d'atteindre ce but (1). Le mal est donc, en grande partie, la conséquence de ce protectionnisme. D'ailleurs, élever le prix des produits est aussi le plus clair résultat des grèves couronnées de succès. Les gens qui s'apitoient sur les consommateurs, dans un cas, devraient bien ne pas les oublier dans l'autre (2).

Au point de vue strictement économique, toute atteinte à la libre concurrence est un mal. Mais, nous l'avons dit et répété à satiété, si, quand on s'occupe de science, il faut faire de l'analyse, quand on a en vue des applications

(1) Le protectionnisme n'est pourtant pas une condition indispensable pour la formation des *Trusts*. Le *Trust* de l'Océan, en voie de formation actuellement (1902), prouverait que des *Trusts* peuvent se constituer sans la moindre aide de la protection douanière.

(2) En 1902, en Suisse, les paysans s'agitaient pour obtenir une augmentation des droits de douane sur les produits agricoles; et comme on leur objectait que cela aurait fait augmenter le coût de la vie, ils témoignèrent leur surprise qu'on s'en aperçût seulement quand c'était eux qui réclamaient quelque chose, et qu'on l'eut totalement oublié quand on avait fait voter les « lois sociales » en faveur des ouvriers des villes.

En effet, il n'est pas facile de comprendre comment ce peut être un bien quand la vie renchérit pour favoriser les ouvriers des villes; tandis que c'est au contraire un mal si elle renchérit pour favoriser les ouvriers des campagnes.

Digitized by Google

pratiques, il faut faire de la synthèse : on ne peut pas se borner à un seul point de vue, il faut les considérer tous. Or, si, au point de vue de l'organisation sociale, on doit reconnaître que, le plus souvent, on ne peut qu'opposer certaines forces à certaines autres et que, de ce contraste, il résulte un moindre mal que si une de ces forces pouvait agir sans aucun contre poids.

Les Unions ont permis aux ouvriers de traiter sur un pied d'égalité avec les patrons. Il faut que ceux-ci se persuadent que le temps est passé où ils pouvaient traiter les ouvriers comme appartenant à une classe inférieure, ou même seulement exercer sur eux une tutelle paternelle. Une organisation dans laquelle le patron traite ses ouvriers comme un père ses enfants, est encore, à notre époque, l'idéal de beaucoup de gens. Mais les ouvriers n'acceptent plus cette situation subordonnée (1), et ils

(1) JEAN BOURDEAU, *L'évolution du socialisme*, Paris, 1901, p. 219. « Le régime institué par Eugène Schneider était celui que l'on désigne sous le nom de despotisme éclairé : c'était le régime cher aux philosophes du siècle dernier, le régime qu'un Voltaire fidèle à ses idées y eut institué lui-même. Eugène Schneider avait créé des écoles... il avait réussi à supprimer l'ivresse, ce fléau des classes ouvrières, si grand obstacle à leur émancipation, écarté les procès, établi l'entente entre les diverses catégories d'ouvriers... assuré la stabilité du personnel..... M. Eugène Schneider étant mort en 1878, son fils, puis son petit-fils continuèrent son œuvre, développèrent les institutions patronales. Mais.... un esprit d'indépendance farouche, succédant au loyalisme, à l'attachement familial des anciens ouvriers, animait la jeune génération, sollicitée depuis une dizaine d'années à la révolte par une propagande incessante... Mille à quinze cents jeunes ouvriers réussirent à entraîner dans une grève la masse flottante, à la fin de juin 1899... Ils obtinrent gain de cause... La grève, sous un prétexte futile, recommençait du 20 au 29 septembre. Elle n'avait d'autre but que de consolider les résultats obtenus par le mouvement de juin... La première grève du Creusot s'est étendue par contagion à Monceau-les-Mines... Les mêmes agitateurs venus du dehors y ont fait avec succès la

Digitized by Google

ont raison. Ils savent parfaitement faire leurs affaires eux-mêmes et n'ont aucun besoin d'être tenus en lisières. Cette tutelle offense leur dignité d'homme et les empêche d'acquérir les qualités viriles et de *self help* qui sont indispensables dans la lutte pour la vie.

Selon M. P. Leroy-Beaulieu, « c'est au capital, non au personnel ouvrier, que revient le choix des directeurs des entreprises (1) ». Cette affirmation, si on l'étend à l'avenir, est trop absolue. D'abord, même pour le présent, il faut observer que ce n'est qu'une partie du « capital » qui choisit la direction des entreprises. C'est un droit qu'ont seuls les actionnaires des sociétés anonymes ; les obligataires, qui sont pourtant aussi des « capitalistes », n'ont pas la moindre influence sur le choix de la direction. En fait, l'influence des actionnaires est fort restreinte. On les convoque une fois par an pour leur présenter des comptes auxquels ils ne comprennent

même prédication. Plus encore que le Creusot, la compagnie des usines de Blanzy, dont dépend Monceau, offrait le modèle d'une institution d'ancien régime... M. Chagot puis M. de Gournay suivaient, assistaient l'ouvrier de sa naissance à sa mort... » (p. 220-222). A Monceau l'insuccès des institutions patronales fut plus grand encore qu'au Creusot ; elles n'aboutirent qu'à développer chez l'ouvrier la haine du patron. « Le *paternalisme* bienveillant et bienfaisant devient de plus en plus difficile au milieu de ces grandes agglomérations ouvrières, accessibles à tous les courants du dehors. Il augmente les points de contact, et, par suite, les occasions de conflit entre employeurs et employés. Les ouvriers s'imaginent volontiers que les institutions patronales se fondent et se maintiennent par un prélèvement fait sur leurs salaires, ou deviennent une source de bénéfices, d'oppression et de production intensive » (p. 225).

C'est ici le lieu de rappeler une observation d'Aristote, observation que nous avons déjà citée et qui est profondément vraie : « Les séditions ont pour cause non seulement l'inégalité des biens, mais aussi l'inégalité des honneurs. » *Polit.*, II, 4, 7.

(1) *Traité... d'écon. polit.*, I, p. 299.

Digitized by Google

guère rien, et ils se bornent à accepter de confiance les propositions du conseil d'administration, tant qu'ils reçoivent des dividendes convenables. Ce n'est que quand ceux-ci viennent à faire défaut et que l'entreprise périclite, que les actionnaires tâchent de porter remède, tant bien que mal, souvent plutôt mal que bien, à cette situation.

Les sociétés anonymes qui prospèrent n'ont d'anonyme que le nom et se rapprochent beaucoup, en réalité, des sociétés en commandite.

D'autre part, M. Leroy-Beaulieu note lui-même que rien n'empêche que, « dans certaines conditions, le personnel ouvrier, quand il a formé et qu'il détient des capitaux, ou quand il est parvenu à gagner la confiance de capitalistes qui le commanditent, ne puisse constituer des entreprises qu'il fait diriger par ses mandataires » (p.300). Or, on ne voit pas pourquoi de semblables organisations ne pourraient pas gagner du terrain.

Certes, les ouvriers, tant qu'ils demeureront à l'état de masse amorphe, ne pourront pas gérer des entreprises, pas plus d'ailleurs que ne pourraient le faire des « capitalistes » dans ces conditions. Ce peut être un beau sujet de déclamation pour les politiciens, mais c'est une folie de croire que tous les hommes sont égaux; ils sont, au contraire, profondément inégaux et ils ont des aptitudes essentiellement différentes. Mais l'exemple des Trade-Unions nous fait voir que les ouvriers commencent à se rendre compte de cette vérité. Pourquoi ne pourraient-ils pas continuer dans cette voie?

Un obstacle qui les arrête provient des flagorneries des politiciens et des éthiques qui s'efforcent de persuader aux ouvriers que leur situation peut être grandement améliorée si, de gré ou de force, on impose certaines règles éthiques et juridiques aux classes supérieures de

Digitized by Google

la société. Il est des gens qui s'imaginent qu'il suffirait qu'une assemblée législative décrétât quelque beau principe, par exemple celui du droit au produit intégral du travail, pour que l'abondance et le bonheur régnassent sans partage sur la terre. Une telle croyance n'est pas, au point de vue de la raison et de l'expérience, très supérieure à celle du joueur qui croit qu'une amulette lui porte bonheur. Elle peut être accueillie par la masse ignorante des travailleurs, mais l'élite commence maintenant à la repousser. Les Trade-Unions tiennent en médiocre estime tous ces beaux discours et ne s'attachent qu'à des gains positifs, en bel et bon argent. Il se peut qu'il y ait actuellement un recul en Angleterre, mais, d'autre part, sur le continent, on observe un mouvement qui s'effectue en ce sens.

L'état actuel de l'organisation industrielle est le suivant.

Les entrepreneurs sont, en général, des capitalistes, mais ils ne proviennent pas tous de cette classe, au contraire, un grand nombre, presque tous aux Etats-Unis, proviennent de la classe des travailleurs, ce sont des ouvriers qui se sont enrichis. Ces entrepreneurs n'opèrent pas avec leurs capitaux exclusivement, loin de là, ils louent sur le marché aussi bien des capitaux que les services des travailleurs. Ils ont des commanditaires, les sociétés anonymes émettent des obligations, ils escomptent des traites chez leurs banquiers, qui sont d'autres entrepreneurs s'occupant de récolter et de distribuer l'épargne. Mais, somme toute, il est vrai que la masse des entrepreneurs se rapproche plutôt de la classe des capitalistes que de celle des ouvriers.

Pour l'avenir l'inverse pourrait avoir lieu, et le plus grand nombre des possesseurs d'épargne pourrait avoir une position analogue à celles des personnes qui, ac-

Digitized by Google

tuellement, emploient leurs fonds en obligations de sociétés anonymes et en rentes sur l'Etat. En d'autres termes, ce pourrait être l'élite des ouvriers qui louerait les services de l'épargne.

Une semblable transformation pourrait peut-être s'accomplir après un essai de collectivisme, après la socialisation des moyens de production. Il ne faut pas confondre la forme avec le fond. Le christianisme a commencé par être une religion de pauvres et a fini par être une religion de riches ; le collectivisme pourrait de même subsister quant à la forme, et devenir, quant au fond, une organisation dans laquelle les entrepreneurs loueraient les services de l'épargne et ceux des travailleurs. Ce sont là des choses qu'actuellement nous ne pouvons pas prévoir avec sûreté.

La résistance de l'élite au pouvoir, lorsque celle-ci sait défendre avec justice et équité ses droits, n'est pas un mal pour la classe ouvrière, au contraire, cette résistance favorise la sélection de la nouvelle élite, et force les ouvriers à acquérir cet empire sur soi-même qui seul peut rendre inutile la tutelle. En outre, cette résistance endigue le courant et l'empêche de se porter là où il ne peut conduire qu'à des catastrophes. Ainsi on peut dire que, dans un pays, l'évolution s'accomplira dans un sens d'autant plus favorable au bien-être général, que les différentes classes sociales déploieront toutes d'autant plus d'énergie pour défendre leurs droits et sauvegarder leurs intérêts. Si une de ces classes déserte son poste de combat, non seulement elle marche à sa ruine, mais encore elle fait le mal de toute la nation.

C'est ce qui s'observe actuellement en quelques pays où la décadence, qui se révèle par les déclamations humanitaires des classes supérieures, est telle que ces classes n'osent plus défendre ouvertement leurs droits.

Digitized by Google

Elles ont recours à toute sorte de subterfuges, et prétendent hypocritement que tout ce qu'elles demandent est exclusivement dans l'intérêt commun, voire même dans le seul intérêt de la classe ouvrière, et elles ne savent que geindre et se lamenter, parce qu'on ne leur tient pas compte de la bonne volonté qu'elles témoignent. Pour se faire tolérer par leurs adversaires, elles prennent volontiers un travestissement socialiste. Des gens qui se disent chrétiens ne rougissent pas, pour se procurer les faveurs de Démos, de bafouer le Christ et de le ravaler jusqu'à n'en faire qu'un modeste précurseur des chefs socialistes qu'ils encensent. On voit ces classes perdre peu à peu ce qui leur reste de dignité. Comme tous les faibles, la ruse est leur seule arme, et elles s'arrêtent frappés de stupeur et d'horreur quand elles entendent, en faveur de leurs droits, quelques paroles viriles, comme celles que des ministres allemands prononcent quelquefois au Reichstag. Elles ne savent plus que baisser la tête sous les coups et lécher la main qui les frappe. C'est donc avec raison que bon nombre de socialistes les méprisent. Ils ont, eux, le courage d'affirmer hautement et clairement ce qu'ils veulent ; ils ne rougissent pas de défendre les intérêts de leur classe, ils sont forts et dédaignent, à juste titre, d'avoir recours à la ruse et à la dissimulation.

Citons un exemple entre mille. En 1901, un Congrès socialiste approuva un ordre du jour ainsi conçu : « La grève générale ne peut pas être seulement le moyen d'amélioration d'une catégorie de citoyens quelle qu'elle soit. Elle ne peut avoir pour but que l'émancipation intégrale du prolétariat par l'expropriation violente de la classe capitaliste. » Jamais un congrès de « bourgeois » n'oserait répondre à cet ordre du jour par un autre en sens contraire et sur le même ton. Ce serait un beau

Digitized by Google

scandale si les « bourgeois » osaient s'associer pour résister à ceux qui veulent « l'expropriation violente de la classe capitaliste » ! Pourtant une grève de « capitalistes » serait une arme bien autrement redoutable qu'une grève d'ouvriers ; mais pour faire usage d'une arme, il ne suffit pas d'en être muni, il faut encore avoir du courage ; les ouvriers ont ce courage, les bourgeois ne l'ont pas. On reconnait nettement deux élites bien différentes : l'une pleine de vigueur et d'énergie qui surgit ; l'autre, dégénérée, qui déchoit.

Il faut remarquer que tout l'appareil larmoyant de sentimentalité et d'ascétisme de la bourgeoisie ne l'ont pas le moins du monde améliorée moralement. Nous voyons se répéter le phénomème que l'on a observé en France, à la veille de la révolution de 1789.

La bourgeoisie actuelle, en quelques pays, ne sait plus défendre ses droits, mais elle s'entend parfaitement à usurper ceux des autres, pourvu que cela puisse se faire par la fraude et non par la force. Elle se fait payer par les contribuables des primes variées pour certaines productions, elle obtient des droits protecteurs de douane, elle organise de vastes escroqueries parlementaires, comme celle de la Banque romaine, en Italie, ou du Panama, en France, elle a recours à l'agiotage, sous toutes ses formes, pour s'approprier les biens d'autrui. Tels les Juifs et les usuriers au Moyen Age, humbles et soumis, acceptant le mépris qu'ils inspiraient, ne se vengeaient de l'oppression qu'ils subissaient qu'en tâchant de voler leurs oppresseurs.

Les dissensions qui éclatent de temps à autre dans le camp socialiste, remplissent de joie bien des membres de l'élite en décadence ; n'ayant plus ni la force ni l'énergie nécessaires pour se défendre eux-mêmes, ils en sont réduits à n'espérer le salut que de leurs ennemis.

Digitized by Google

Ils ont été particulièrement heureux du schisme de Bernstein. Ils exclamaient : le marxisme se décompose, il se détraque, c'est la fin de cette doctrine ! Et ils étaient prêts à monter au Capitole pour remercier les dieux d'avoir fait mentir le proverbe : aide-toi, le ciel t'aidera. Le ciel les avait aidés, sans qu'il leur en coûtât le moindre effort.

Si l'on étudie l'histoire, on voit que c'est précisément quand une religion atteint son maximum de force d'expansion que les schismes et les hérésies se déclarent. Ce sont des maladies de jeunesse qui disparaissent dans l'âge sénile.

Il faut n'avoir jamais lu une histoire du christianisme pour en douter. Est-ce que le christianisme se décomposait, se détraquait, est-ce qu'il était fini, lorsqu'au IIe et au IIIe siècle de notre ère, apparaissaient les gnostiques, les marcionites, les manichéens, les montanistes et tant d'autres sectes dont l'énumération seule est fastidieuse ?

Si l'élite actuellement au pouvoir jugeait sainement les choses, elle saurait qu'elle a beaucoup plus à craindre des socialistes du genre de Bernstein que des Marxistes intransigeants ; c'est la répétition de la fable du souriceau, du chat et du coq. D'ailleurs s'il suffit à cette élite de penser qu'elle sera dépossédée non par des Marxistes intransigeants, mais par des Marxistes transigeants, c'est là un modeste bonheur, qu'elle pouvait aisément se procurer, avec un peu de réflexion, avant même que se produisît l'hérésie de Bernstein. Toute doctrine qui gagne en extension a une partie, au moins, de ses adeptes qui deviennent transigeants. La raison en est que la grande majorité des hommes est acquise aux opinions modérées ; les opinions extrêmes n'ont jamais qu'un petit nombre d'adhérents ; ceux-ci peuvent être d'excellents propagateurs d'une doctrine qui vient de

Digitized by Google

naître, mais, leur œuvre accomplie, ils passent nécessairement au second rang, et doivent laisser leur place aux modérés.

C'est ce que Renan a bien vu, en jugeant l'œuvre de saint Paul, l'apôtre des gentils (1). Paul doit avoir scandalisé les premiers chrétiens tout autant que Bernstein a maintenant scandalisé les purs Marxistes, mais il a été un des artisans du triomphe final du christianisme.

Beaucoup de personnes croient que si l'on pouvait trouver une recette pour faire disparaître « le conflit entre le travail et le capital », la lutte des classes disparaîtrait aussi. C'est là une illusion qui appartient à la classe très nombreuse de celles qui confondent la forme avec le fond. La lutte des classes n'est qu'une forme de la lutte pour la vie, et ce que l'on nomme « le conflit

(1) *Saint Paul*, p. 60 : « L'observation minutieuse de la Loi paraissait la première condition pour être chrétien. De bonne heure, on rencontra dans cette manière de voir de grandes difficultés. Car dès que la famille chrétienne commença à s'élargir, ce fut justement chez des gens d'origine non israélite... que la foi nouvelle trouva le plus d'accès. » Remplacez la *Loi* par l'œuvre de Marx, la *famille chrétienne* par la famille socialiste et les *non israélites* par les bons éthiques, et vous aurez la description du phénomène qui se passe de nos jours.

« Il est clair que pour le christianisme (socialisme) naissant, c'était ici le point d'où dépendait l'avenir. Le judaïsme (marxisme) imposerait-il ou non ses rites particuliers aux foules qui venaient à lui... Il est bien certain que le monde ne se serait pas fait juif (marxiste) dans le sens étroit du mot » (p. 64, 65). Voulez-vous la description de ce qui s'est passé au Congrès de Lübeck, à propos de Bernstein? Lisez ce que Renan dit du parti pharisien et du parti de Paul : « Les deux partis furent vifs, animés, presque durs l'un pour l'autre ; personne ne renonça à son avis, la question ne fut pas résolue, on resta uni dans l'œuvre commune » (p. 83).

Les païens alors ignoraient cette œuvre ; si elle avait appelé leur attention, ils auraient pu se faire les mêmes illusions que se font les bourgeois de nos jours.

Digitized by Google

entre le travail et le capital » n'est qu'une forme de la lutte des classes. Au Moyen Age, on aurait pu croire que si les conflits religieux disparaissaient, la société aurait été pacifiée. Ces conflits religieux n'étaient qu'une forme de la lutte des classes ; ils ont disparu, au moins en partie, et ont été remplacés par les conflits socialistes. Supposez le collectivisme établi, supposez que le « capital » n'existe plus, il est clair qu'alors il ne pourra plus être en conflit avec le travail ; mais ce ne sera qu'une forme de la lutte des classes qui aura disparu, d'autres les remplaceront. Des conflits surgiront entre les différents genres de travailleurs de l'Etat socialiste, entre les « intellectuels » et les « non-intellectuels », entre différents genres de politiciens, entre ceux-ci et leurs administrés, entre des innovateurs et des conservateurs (1). Existe-t-il vraiment des gens qui s'imaginent sérieusement que l'avènement du socialisme tarira complètement la source des innovations sociales ? Que la fantaisie des hommes n'enfantera plus de nouveaux projets, que l'intérêt ne poussera pas certains hommes à adopter ces projets, dans l'espoir d'acquérir une place prépondérante dans la société ?

La lutte pour la vie ou le bien-être est un phénomène général pour les êtres vivants, et tout ce que nous en savons nous la fait connaître comme un des facteurs les plus puissants de la conservation et de l'amélioration de la race. Il est donc extrêmement peu probable que les

(1) Parlant des Congrès ouvriers en France, M. Jean Bourdeau, *L'évol. du social*,, p. 208, dit : « L'histoire de ces Congrès ouvriers, qu'a racontée M. de Seilhac, est remplie par la rivalité acharnée des meneurs et des scissions interminables. C'est au fond une véritable lutte des classes au sein même du socialisme, entre l'élément démagogique bourgeois et l'élément ouvrier, entre les « Intellectuels » et les « Manuelards ». »

Digitized by Google

hommes puissent s'y soustraire, et surtout que cela puisse leur être avantageux. Nous ne pouvons rien sur le fond du phénomène, et tous nos efforts ne peuvent aboutir qu'à en modifier légèrement certaines formes.

FIN

Digitized by Google